



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

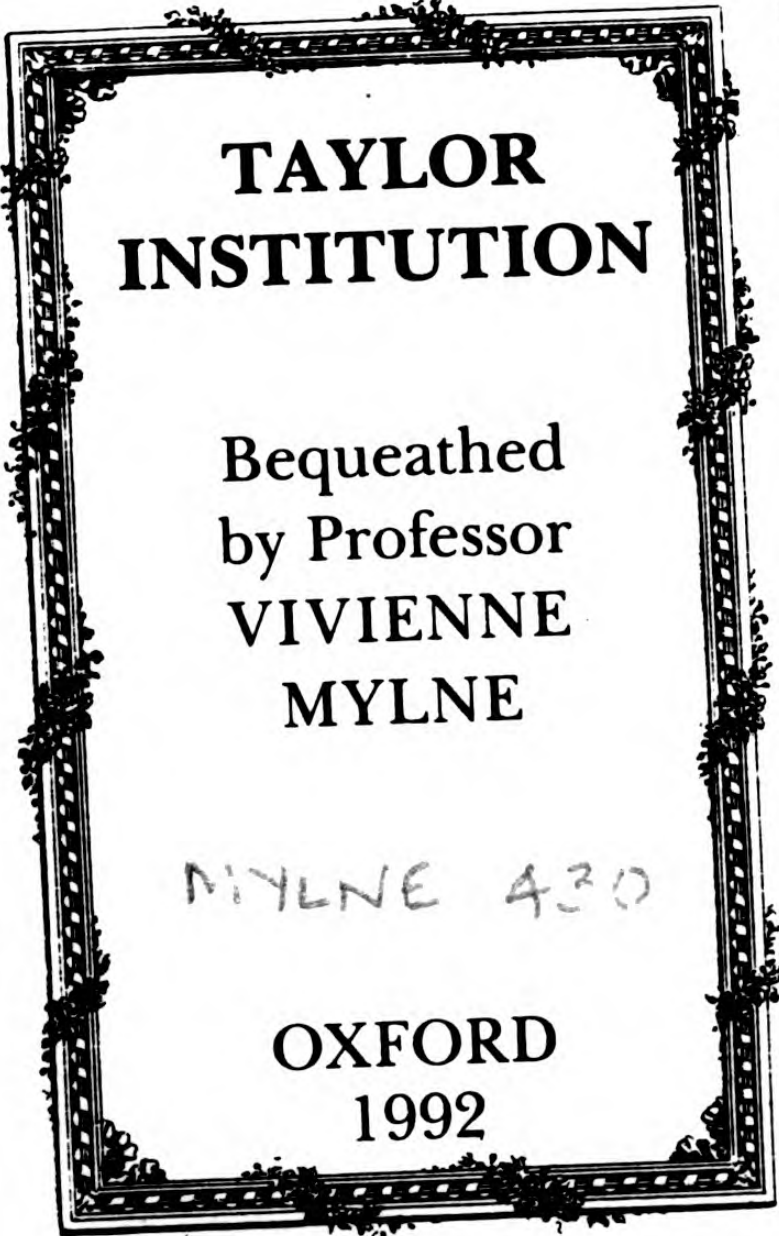
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



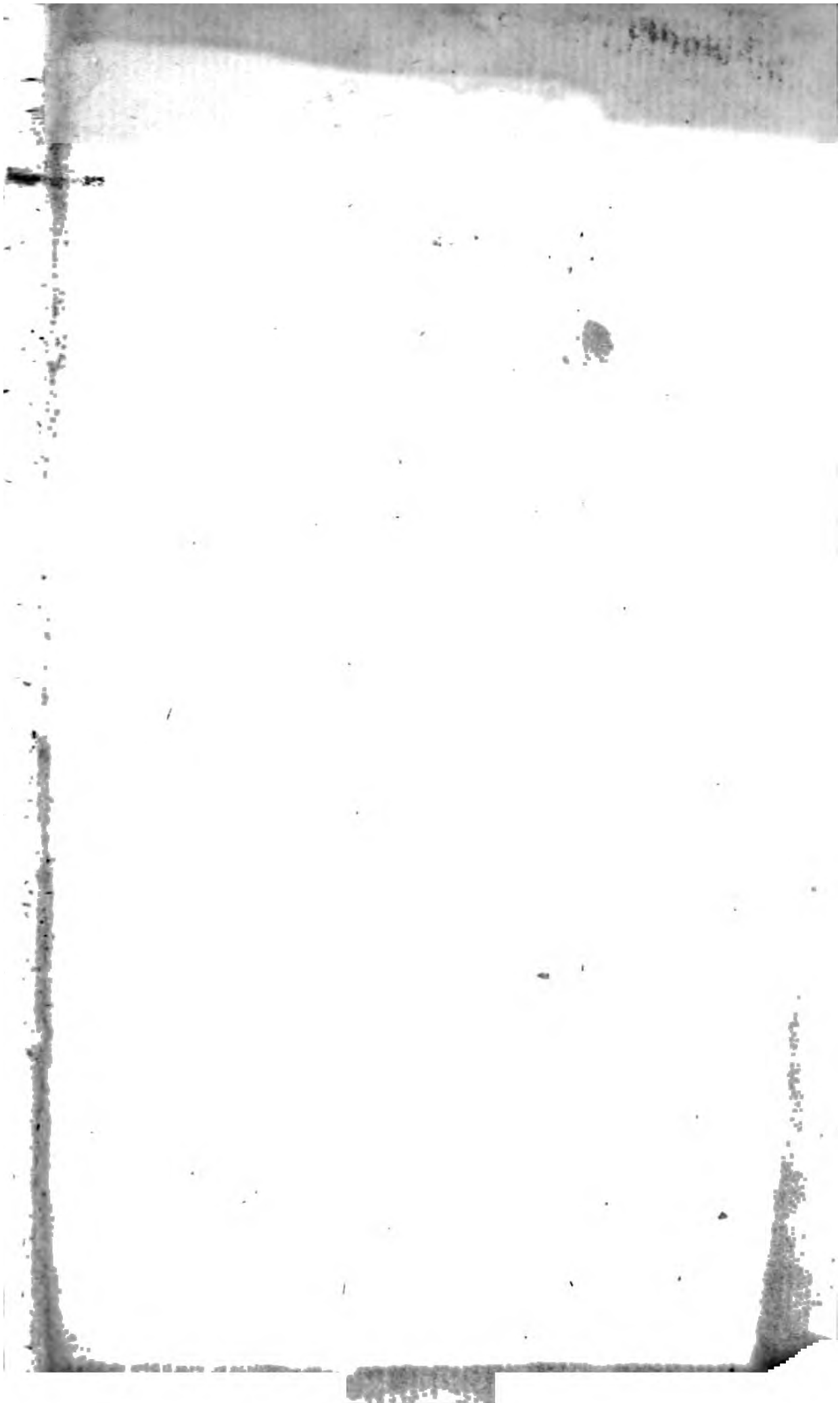
A decorative rectangular border with a repeating floral or vine-like pattern surrounds the text.

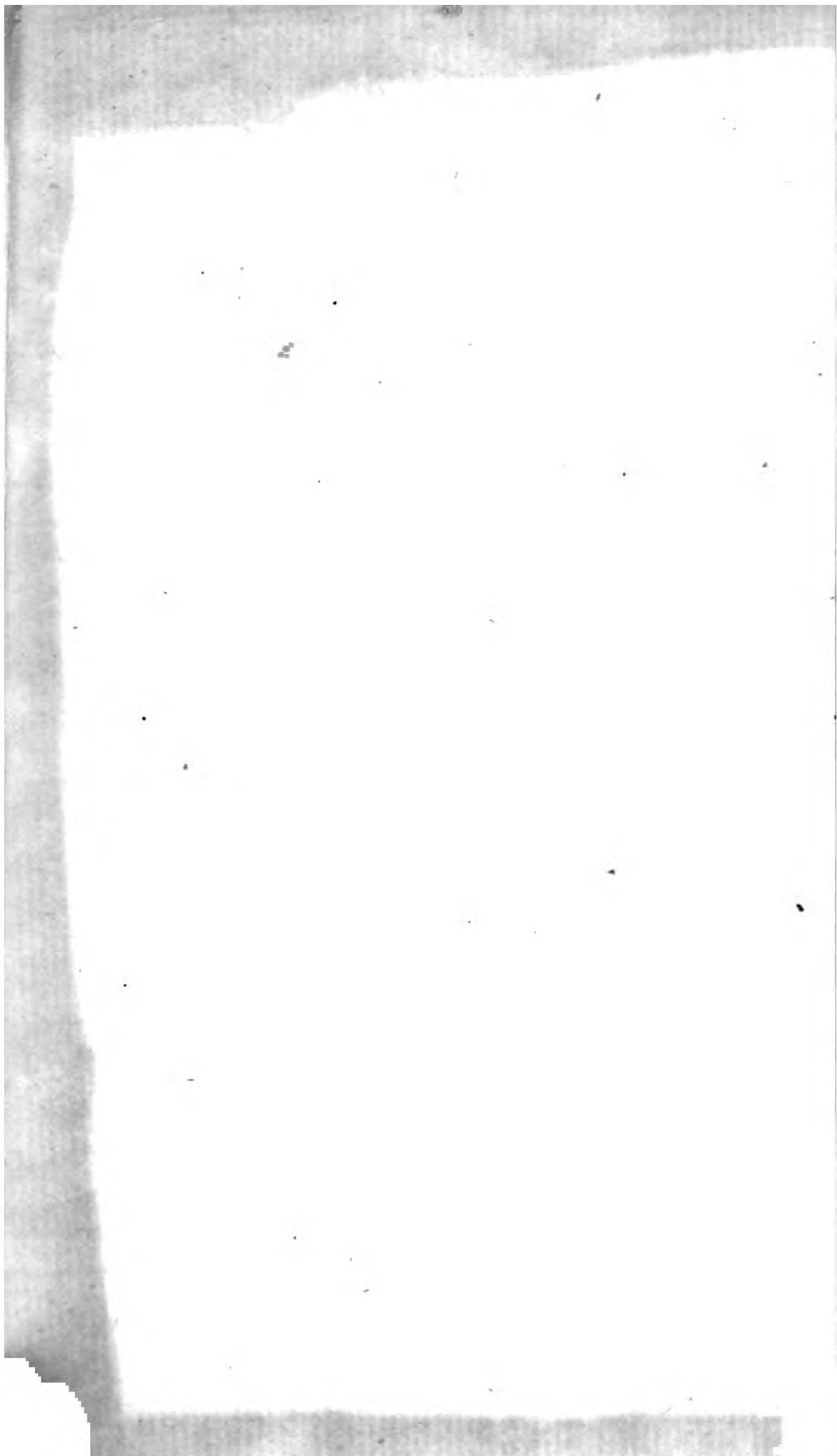
**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 430

**OXFORD
1992**





THÉÂTRE
D'ÉDUCATION.

TOME SECOND.

THE ART
OF EDUCATION.

TOME SECOND.

THÉÂTRE

A L'USAGE

DES JEUNES

PERSONNES,

*Par Madame la COMTESSE DE
GENLIS.*

Leçon commence, exemple achevé.
LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME SECOND.



A- P A R I S,

Et se trouve

A M A E S T R I C H T,

Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. D C C. L X X X.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PERSONNES

Par Madame la Comtesse de
Gaulle.

Paris, chez les Libraires de la Capitale,
1789.

TOME SECOND.

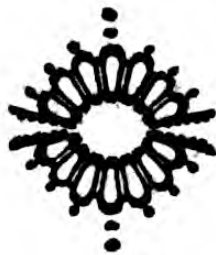


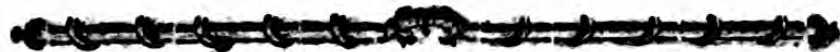
Printed by J. B. Nichols & Co. Printers, Pall Mall, London.

M. DCC. LXXX.

AVERTISSEMENT.

LE sujet de cette petite Piece n'est point d'invention ; on a vu à Spa, il y a trois ans, cette vertueuse Madame Aglebert, & l'on tient son histoire de la pauvre Aveugle elle-même. Tous les détails de cette Comédie, relatifs à Madame Aglebert & sa famille, sont de la plus exacte vérité ; on a conservé jusqu'à son nom, ceux de ses enfants, leur nombre, & la profession de son mari. Il est vrai aussi qu'une Dame Angloise, qui étoit alors à Spa, fit beaucoup de bien à cette famille respectable.





P E R S O N N A G E S.

Madame AGLBERT, *Femme d'un
Cordonnier.*

JEANNETTE, *Fille aînée de Madame
Aglebert.*

MARIE, *Sœur de Jeannette.*

LOUISON, *Sœur de Jeannette.*

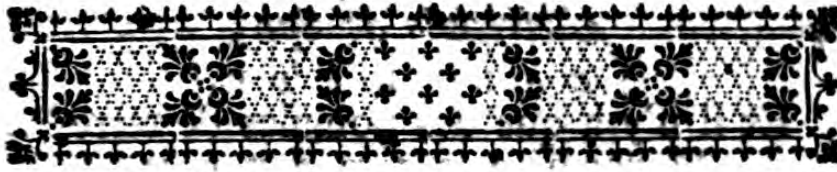
GOTON, *vieille Fille aveugle.*

Miladi SEMUR.

FÉLICIE, *Dame Françoisise.*

Le Pere ANTOINE, *Capucin.*

La Scene est aux Eaux de Spa.



L' A V E U G L E
D E S P A,
C O M É D I E.

Le Conquérant est craint , le Sage est estimé ,
Mais le Bienfaisant charme , & lui seul est aimé.
V O L T A I R E.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Promenade.

Mad. AGLEBERT, JEANNETTE.

Madame AGLEBERT, *tenant un paquet.*

ARRÊTONS-NOUS un moment, il fait
si beau!.....

J E A N N E T T E.

Notre maison n'est qu'à deux pas, Ma-
man; voulez-vous que j'y porte ce paquet
qui vous embarrasse?

Madame A G L E B E R T.

Non, non, il est trop lourd. C'est notre
provision pour demain & Dimanche.

A ij

L'Aveugle de Spa,

J E A N N E T T E.

Et il n'y a que des pommes de terre!...

Madame A G L E B E R T.

Eh bien, Jeannette?...

J E A N N E T T E.

Depuis dix-huit mois, nous sommes aux pommes de terre pour toute nourriture.

Madame A G L E B E R T.

Mon enfant, quand on est pauvre....

J E A N N E T T E.

Maman, vous ne l'étiez donc pas il y a dix-huit mois? Nous faisons de si bon pain, & des tourtes, des gâteaux.....

Madame A G L E B E R T.

Oh, si tu favois mes raisons!... Mais, Jeannette, vous êtes trop jeune pour comprendre cela.

J E A N N E T T E.

Trop jeune! Je vais avoir quinze ans.

Madame A G L E B E R T.

Ton cœur est bon, je te conterai cela quelque jour.

J E A N N E T T E.

Ah, tout-à-l'heure....

Madame A G L E B E R T.

Paix. J'entends du bruit, ce font des Dames....

J E A N N E T T E.

Ah, Maman!....

Madame A G L E B E R T.

Quoi donc?...

J E A N N E T T E.

C'est elle; c'est la Dame qui nous a donné nos habits neufs, à mes sœurs & à moi.

Madame A G L E B E R T.
Tu as été la remercier ce matin ?

J E A N N E T T E.
Oui, Maman.

Madame A G L E B E R T.
Eh bien, allons-nous-en. Aussi-bien Gotton, notre pauvre Aveugle, ne s'est pas promenée aujourd'hui, & je parie qu'elle t'attend. Viens, tu la meneras au jardin des Capucins, où j'irai te rejoindre quand mon ouvrage sera fini. Viens donc...

J E A N N E T T E.
Je vous suis, Maman. (*Madame Aglebert va devant, Jeannette ralentit sa marche. Miladi Semur & Félicie passent devant elle sans la remarquer. Jeannette regarde Félicie, & dit :*) Elle ne m'a pas vue, j'en suis fâchée, car je l'aime bien. (*Elle court pour rejoindre sa mere.*)

S C E N E I I.

Miladi S E M U R, F É L I C I E.

Miladi S E M U R.

O N ne peut faire un pas ici sans rencontrer des malheureux!... cela ferre le cœur....

F É L I C I E.
Vous êtes si sensible!... Et d'ailleurs, je crois qu'en général les Angloises sont plus compatissantes que nous ; elles ont

moins de fantaisies , moins de coquetterie ; & la coquetterie étouffe & détruit presque toutes les vertus.

Miladi S E M U R.

Ce que vous me dites-là me rappelle un trait qui m'a frappée ce matin. Vous connoissez la Vicomtesse de Roselle ?

F É L I C I E.

Un peu.

Miladi S E M U R.

Je l'ai rencontrée il y a deux heures sur la place ; un pauvre vieillard estropié lui demandoit l'aumône , & lui contoit que sa famille expiroit de misere & de faim. La Vicomtesse l'écoutoit avec attendrissement ; elle tira sa bourse de sa poche , & alloit la lui donner , quand , par malheur , un marchand de bonnets & de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre son carton ; la Vicomtesse alors n'entend plus les plaintes du vieillard qu'avec distraction & froideur. Cependant , pour s'en débarrasser , elle lui jette une petite piece de monnoie , & elle achete la boutique entiere du marchand.

F É L I C I E.

Et Miladi , j'en suis sûre , a consolé le vieillard.

Miladi S E M U R.

Ecoutez jusqu'au bout. Ce pauvre homme a ramassé la monnoie en s'écriant : *Ma femme & mes enfants ne mourront pas aujourd'hui !* Ce peu de mots a réveillé dans le cœur de la Vicomtesse , des mouve-

ments qui sont naturellement humains & bons ; elle a rappelé le vieillard , & , après avoir rêvé un moment , elle a dit au marchand : *Vendez-moi plus cher tout ce que je viens de prendre ; mais faites-moi crédit.* La proposition a été acceptée , & la bourse donnée à l'infortuné vieillard , que la surprise & la joie ont pensé faire expirer aux pieds de sa bienfaitrice. Assise sous un arbre , & cachée par la charmille , j'ai pu à mon aise suivre cette scène intéressante , & elle m'a fourni la matière d'une foule de réflexions.

F É L I C I E.

Vous devez faire un voyage à Paris ; & puisque vous aimez les réflexions , nous vous en fournirons bien d'autres sujets. Par exemple , vous y verrez que nous nous piquons de vous imiter sur tous les points , à l'exception d'un seul , la bienfaisance. Nous exagérons toutes vos modes , nous prenons vos usages , vos manières ; mais nous n'avons point encore adopté cette généreuse coutume établie universellement parmi vous , de faire des souscriptions pour encourager les talents , ou pour secourir les infortunés.

Miladi S E M U R.

Ainsi , vous nous contrefaites plutôt que vous ne nous imitez , puisque vous ne faites nulle mention de ce qui nous rend véritablement estimables , & qu'en outrant nos usages & nos modes , vous nous tournez en ridicule.

L'Aveugle de Spa ,

F É L I C I E .

J'espere qu'avec le temps vous nous communiquerez vos vertus, comme vous nous avez donné vos manieres. Mais, Miladi, pour continuer cet entretien plus à notre aise, voulez-vous venir sur la montagne, nous y trouverons de l'ombre?...

Miladi S E M U R .

Je ne le puis ; j'attends ici quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous.

F É L I C I E .

Votre conversation fera-t-elle longue ?

Miladi S E M U R .

Non, je n'ai qu'un mot à dire. Ah, le voici !

F É L I C I E .

Quoi ! c'est le pere Antoine ! Ah, je devine le motif d'un tel rendez-vous. Vous voulez être guidée dans le choix de quelque bonne action, & le vénérable pere Antoine est bien digne à cet égard de toute votre confiance. Adieu, Miladi, je vais vous attendre sur la montagne.

Miladi S E M U R .

Où vous trouverai-je ?

F É L I C I E .

Dans le petit Temple.

Miladi S E M U R .

J'y ferai dans un quart-d'heure.

(Félicie sort.)

 S C E N E III.

Miladi SEMUR, le P. ANTOINE,
Capucin.

Miladi SEMUR.

C E pauvre pere Antoine, avec quelle peine il marche : quel dommage qu'il soit si vieux, il a un si bon cœur ! . . . Bonjour, pere Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

Le P. ANTOINE, *un bouquet à la main.*

Je n'ai pas voulu fortir fans apporter un petit bouquet à Miladi, & je n'avois pas une rose. Enfin, un de nos freres m'en a donné deux. . . . Mais ces œillets sont de mon jardin.

Miladi SEMUR.

Ils sont superbes.

Le P. ANTOINE.

Oh, en fait d'œillets, je ne crains personne ; fans me vanter, j'ai les plus beaux œillets ! . . . Enfin, Miladi, vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets ! . . .

Miladi SEMUR.

J'irai sûrement. Mais c'est que dans votre jardin public, il y a toujours tant de monde ; & je suis si sauvage ! . . . Ah ça, pere Antoine, parlons de nos affaires. Eh bien, m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre & bien vertueuse ? . . .

A V

L'Aveugle de Spa,

Le P. A N T O I N E.

J'ai trouvé... ah! Miladi, j'ai trouvé un trésor. Une femme, un mari, cinq enfants, & dans une misère!...

Miladi S E M U R.

Que fait le mari?

Le P. A N T O I N E.

Il est Cordonnier, & sa femme travaille en linge; mais c'est une femme d'une piété, d'une vertu! Elle est fille d'un Maître d'école; elle lit, elle écrit, elle a eu de l'éducation pour son état... Et puis, si vous saviez la charité dont ces gens-là sont capables, & la bonne œuvre qu'ils ont faite. Ah! Madame, ils méritent bien vos cinquante louis.

Miladi S E M U R.

Vous me comblez de joie, mon père; eh bien?...

Le P. A N T O I N E.

Oh, c'est une longue histoire. D'abord le mari s'appelle Aglebert... Mais voulez-vous venir chez eux? Il faut voir cela, pour le croire...

Miladi S E M U R.

Ecoutez, revenez ici dans deux heures, nous irons ensemble chez ces bonnes gens; mais, en attendant, dites-moi leur histoire en deux mots.

Le P. A N T O I N E.

En deux mots!... Il me faudroit plus de trois quarts-d'heure pour le simple préambule; & puis d'ailleurs, je n'ai jamais rien su dire en deux mots.

Miladi S E M U R.

Je m'en aperçois. Eh bien, mon Pere, à ce soir. J'entends du monde qui vient vers nous, & nous serions interrompus.

Le P. A N T O I N E.

Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires; mais à sept heures je serai ici.

Miladi S E M U R.

Et vous m'y trouverez. Adieu, P. Antoine.

Le P. A N T O I N E *fait quelques pas & revient.*

Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'est-ce pas?

Miladi S E M U R.

Oui, pere Antoine, je vous le promets; vous y pouvez compter.

Le P. A N T O I N E.

Oh! c'est que ce sont les plus honnêtes gens!

Miladi S E M U R.

Quoi, vos œillets?...

Le P. A N T O I N E.

Non, je parlois de ces bons Agleberts. C'est une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas, revient encore, & dit d'un air de confiance:*) J'en ai un panaché rouge & blanc, qui est unique dans Spa.

Miladi S E M U R.

J'irai le voir demain sûrement.

Le P. A N T O I N E *en s'en allant.*

Adieu, Miladi; quelle bonne action vous ferez ce soir!... (*H sort.*)

Miladi S E M U R.

Les Agleberts & les œillets font une an-

gulfère confusion dans sa tête. Soulager les pauvres & cultiver ses fleurs, voilà son bonheur & ses plaisirs. Les goûts simples accompagnent presque toujours les grandes vertus. Mais il faut que j'aie retrouvé Félicie.... Ah! la jolie petite fille!...

S C E N E I V.

Miladi SEMUR, JEANNETTE,
GOTON, MARIE.

JEANNETTE, conduisant Goton dans le fond du Théâtre, s'y arrête avec elle, & s'assied sur un banc. Marie, sa sœur, s'avance pour regarder Miladi.

M A R I E.

NON, ce n'est pas elle.

Miladi SEMUR, la regardant.

Elle est charmante... Approchez-vous, ma petite; que cherchez-vous?

MARIE, faisant la révérence.

C'est que... je vous ai pris pour une Dame bien bonne, & qui est aussi bien aimable, & je me suis trompée.

Miladi SEMUR.

Mais, je suis peut-être aussi bonne que votre Dame!

MARIE, secouant la tête.

Oh!...

Miladi S E M U R.

Vous n'en croyez rien ?

M A R I E.

Cette Dame m'a donné un habit....

Miladi S E M U R.

Ah ! cela est différent... Est-ce celui que vous portez ?

M A R I E.

Oui, Madame ; & puis encore un beau bonnet, que je mettrai Dimanche. Et ma sœur Jeannette, & ma sœur Louison ont aussi des habits neufs.

Miladi S E M U R.

Et toujours de la bonne Dame ?

M A R I E.

Vraiment oui.

Miladi S E M U R.

Comment s'appelle-t-elle ?

M A R I E.

Je ne l'ai jamais vue que ce matin, je ne me souviens plus de son nom ; mais elle est Françoisse, & elle loge *au Prince Eugene*.

Miladi S E M U R.

Ah ! c'est Félicie... Et vos sœurs, sont-elles aussi jolies que vous ?

M A R I E.

Tenez, v'là Jeannette là-bas.

Miladi S E M U R.

Cette jeune fille assise qui tricote ?

M A R I E.

Justement.

Miladi S E M U R.

Avec qui est-elle ?

L'Aveugle de Spa,

M A R I E.

Avec Goton, notre Aveugle.

Miladi S E M U R.

Qu'est-ce que c'est que votre Aveugle ?

M A R I E.

Dame, notre Aveugle, comme dit ma mere, que nous promenons, que nous conduisons. Moi, je ne la mene que depuis trois mois, parce que j'étois trop petite; encore à présent on ne me permet pas de la conduire dans les rues, à cause des embarras...

Miladi S E M U R.

C'est sans doute une de vos parentes ?

M A R I E.

Oui, parente, peut-être bien. Je ne fais pas; mais ma mere l'aime autant que nous; car elle l'appelle quelquefois son fixieme enfant.

Miladi S E M U R.

C'est bien fait d'avoir soin de ses parents, sur-tout quand ils sont infirmes... Comment vous nommez-vous ?

M A R I E.

Marie, pour vous obéir.

Miladi S E M U R.

Eh bien, Marie, venez me voir demain matin. Je demeure sur la chauffée, à la grande maison neuve; & amenez-moi votre Aveugle, je serai bien-aise de faire connoissance avec elle.

M A R I E.

Oh! Goton est une bien bonne fille.

Miladi S E M U R.

Adieu, Marie, à demain... (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MARIE, JEANNETTE, GOTON.

M A R I E.

VOILA encore une bonne Dame. . . . Je parie qu'elle fera faire un habit à Goton ; elle aime les Aveugles, j'ai vu cela. . . J'en suis bien-aïse. Allons, je garderai mon beau tablier, sans cela je l'aurois donné à Goton. . . Ah ! la v'là qui vient. . . Elles veulent savoir ce que la Dame m'a dit.

J E A N N E T T E.

Marie, dis-nous donc quelle est cette belle Dame à qui tu parlois-là ?

M A R I E.

N'est-ce pas qu'elle est belle ? Elle demeure sur la chaussée ; j'irai demain, je lui menerai Goton.

J E A N N E T T E.

Non, pas toute seule, il y a trop de rues.

M A R I E.

Si fait, dans les rues aussi. La belle Dame a dit que je suis plus grande qu'il ne faut pour cela. Elle s'y connoît bien, peut-être.

G O T O N.

Marie, vous n'êtes pas assez forte pour me foutenir.

M A R I E.

Oh que si. . . Mais c'est que vous aimez mieux Jeannette que moi. . . cela n'est pas juste.

L'Aveugle de Spa,

G O T O N.

Hélas! mes enfants, je vous aime également; vous êtes tous si charitables!...

J E A N N E T T E.

Eh bien, Marie, je conduirai seulement Goton dans les rues, & je n'entrerai point chez la Dame....

M A R I E.

Non, non, tu viendras avec nous; ne sois pas fâchée; mais le long du chemin Goton s'appuyera aussi sur moi. Qu'elle me le promette, & je serai contente.

G O T O N.

Oui, Marie, oui, ma fille.... pauvres enfants! Dieu vous bénira tous.

M A R I E.

A propos, Goton, êtes-vous notre parente? La Dame me l'a demandé, & je n'ai pu que répondre.

G O T O N.

Hélas! je ne vous suis rien, & je vous dois tout.... Mais le Ciel vous récompensera.

M A R I E.

Qu'est-ce que vous nous devez donc, Goton?... Est-ce que cela nous coûte de vous soigner? C'est de si bon cœur. Ah! que je voudrais être tout-à-fait grande pour vous habiller, vous servir & vous conduire, comme font ma mère & Jeannette....

J E A N N E T T E, *bas à Marie.*

Fais-toi donc, tu la chagrines; je crois qu'elle pleure....

MARIE, *passant de l'autre côté de Goton,*
& lui prenant la main.

Goton, ma chère Goton, est-ce que j'ai dit quelque chose de mal ? est-ce que vous êtes fâchée ?

G O T O N.

Au contraire, mes chers enfants ; vos bons cœurs me font oublier tous mes maux...

M A R I E.

Ah, que nous sommes donc heureuses !... Mais j'entends la voix de ma mère, c'est elle avec Louison.

S C E N E VI.

MARIE, JEANNETTE, GOTON,
 Madame AGLEBERT, LOUISON.

Madame A G L E B E R T.

LES voilà.... Jeannette, nous te cherchions ; allons, il est temps de rentrer.

J E A N N E T T E.

Oh, Maman, si vous nous permettiez de travailler ici encore une demi-heure.

Madame A G L E B E R T.

Eh bien j'y consens. Marie, vas me chercher mon rouet, & apporte aussi de l'ouvrage pour toi. (*Marie sort.*)

L O U I S O N.

Et pour moi, Maman ?

Madame A G L E B E R T.

Tu resteras auprès de Goton, au cas

qu'elle ait besoin de quelque chose ; tu feras ses commissions. Il faut t'accoutumer à être serviable comme tes sœurs. Allons , asseyons-nous. (*Elle tire un banc ; elle s'assied ; elle prend Goton par la main , & la fait mettre entre elle & Jeannette.*)

LOUISON, à Jeannette.

Ma sœur , donnez-moi votre place , il faut que je sois-là pour servir Goton.

MADAME AGLEBERT.

Mets-toi à terre auprès d'elle.

LOUISON.

A la bonne heure. (*Elle se met à genoux aux pieds de Goton.*)

JEANNETTE.

Ah , voilà votre rouet , Maman. (*Marie donne le rouet à sa mere , qui se met à filer ; Jeannette tricote ; Marie s'assied sur une grosse pierre qui est dans le coin près du banc à côté de sa mere , elle ourle un mouchoir , & Louison tire de la poche de son tablier des violettes , & fait un bouquet.*)

MADAME AGLEBERT, après un moment de silence.

Marie , ton pere est-il rentré ?

MARIE.

Non , ma mere.

JEANNETTE.

N'est-il pas allé aux Capucins ?

MADAME AGLEBERT.

Oui , pour parler au pere Antoine.

MARIE.

Oh ! le pere Antoine , qu'il a de beaux œillets !

LOUISON, *d'un ton pleureur.*

Ah, Goton, vous avez jetté toutes mes violettes par terre en vous retournant....

GOTON.

Pardon, mon enfant.... je ne pouvois les voir!....

LOUISON, *pleurant toujours.*

Mon Dieu, mes violettes!....

MADAME AGLEBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, petite-fille?

LOUISON.

Dame, elle a jetté mes violettes... elle n'a qu'à les ramasser, & cela aussi... (*Elle jette avec dépit le bouquet qu'elle avoit commencé.*)

JEANNETTE.

Fi donc, Louison....

MADAME AGLEBERT.

Louison, venez ici. (*Louison se leve, Madame Aglebert la prend entre ses jambes.*)

Louison, vous êtes donc fâchée contre Goton?

LOUISON.

Mais oui, elle a jetté mes violettes.

MADAME AGLEBERT.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Mais auparavant prenez mon rouet, & portez-le à la maison.

LOUISON.

Volontiers, Maman.... Ah, il est trop lourd, je ne peux seulement pas le soulever.

Madame A G L E B E R T.

Eh bien, Louison, je ne t'aime plus, puisque tu ne peux pas porter mon rouet.

LOUISON, *pleurant.*

Mais, Maman, je n'en ai pas la force, est-ce que c'est ma faute?

Madame A G L E B E R T.

Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela?

L O U I S O N.

Oh, oui, Maman, vous avez tort. Et puis vous savez bien que je suis trop petite pour porter ce vilain grand rouet.

Madame A G L E B E R T.

C'est vrai cela, que je le favois. Et toi, ne fais-tu pas que Goton est aveugle? pouvoit-elle voir tes fleurs? & pouvoit-elle t'aider à les ramasser?

L O U I S O N.

Eh bien, j'ai eu tort de pleurer, & de me dépiter contre elle.

Madame A G L E B E R T.

N'est-elle pas assez malheureuse, la pauvre fille, de n'y voir goutte, d'être aveugle de naissance?

G O T O N, *prenant la main de Madame Aglebert.*

Ah, Madame Aglebert, je ne suis pas malheureuse; non, votre bonté, votre charité....

Madame A G L E B E R T.

Ne parlez point de cela, ma chère fille... Ecoute, Louison, si tu ne regardois pas Goton comme ta sœur, moi, je ne

te regarderois plus comme mon enfant.

L O U I S O N.

J'aime bien Goton, mais pourtant elle n'est pas ma sœur.

Madame A G L E B E R T.

Le bon Dieu fit tomber cette pauvre fille, sans secours, dans mes mains; n'étoit-ce pas me dire: Voilà encore un sixième enfant que je te donne?

J E A N N E T T E.

Ah oui, c'étoit tout de même.

M A R I E.

Je comprends cela aussi, moi.

Madame A G L E B E R T.

Louison le comprendra de même avec le temps. Il faut bien que le bon cœur vienne avec la raison. Mes chers enfants, il n'y a pas de contentement sans un bon cœur, je vous le répète, souvenez-vous-en. Votre père & moi, nous avons bien travaillé, nous avons eu bien de la peine; mais en faisant toujours son devoir, la vie passe si doucement: & puis une bonne action console de dix ans de fatigues & de chagrins.

M A R I E.

Ma mère, j'entends, je crois, des Dames qui viennent.

Madame A G L E B E R T.

Eh bien, allons-nous-en.

J E A N N É T T E.

Maman, Maman, c'est la Dame Françoise.

Madame A G L E B E R T.

N'importe, rentrons. Allons, range ce banc.
(Elles se levent toutes.)

S C E N E VII.

MARIE, JEANNETTE, GOTON,
LOUISON, Mad. AGLEBERT,
Miladi SEMUR, FÉLICIE.

Miladi S E M U R.

LE pere Antoine n'est point encore ici....
Ah! voilà les jeunes filles dont nous par-
lions tout-à-l'heure.

FÉLICIE, à Jeannette.

Est-ce là votre mere?

Mad. A G L E B E R T, *faisant la révérence.*

Oui, Madame.... & je comptois aller
demain remercier Madame de ses bontés
pour mes enfants. J'ai eu tant d'ouvrage
hier & aujourd'hui....

FÉLICIE.

Cette fille aveugle est de votre famille,
sans-doute?

Madame A G L E B E R T.

Non, Madame.

G O T O N.

Non; mais c'est tout de même.

Madame A G L E B E R T.

Jeannette, prends mon rouet..... Re-
tirons-nous, de peur d'importuner ces
Dames.....

Miladi S E M U R.

Non, restez, je vous prie... J'aurois
encore quelque chose à vous dire. (*bas à*

Félicie.) Il semble qu'elle craigne nos questions sur cette Aveugle. Cela est singulier.

F É L I C I E , *bas à Miladi.*

J'ai fait la même remarque. (*Haut à Madame Aglebert.*) Quel est votre état, votre métier?

Madame A G L E B E R T.

Je file & je travaille en linge.

Miladi S E M U R.

Et votre travail suffit-il pour la subsistance de votre famille?

Madame A G L E B E R T.

Oui, Madame, nous avons de quoi vivre.

F É L I C I E.

Cependant, le jour où je rencontrai vos filles sur la montagne d'Annette & Lubin, je fus aussi frappée du malheur qu'annonçoit leur habillement, que de leurs jolies figures... Et vous-même ne paroissez pas dans un état plus heureux.

Madame A G L E B E R T.

Il est vrai que nous ne sommes pas riches; mais nous sommes contents.

Miladi S E M U R , *à Félicie.*

Ne vous intéresse-t-elle pas?

F É L I C I E.

Au-delà de l'expression... (*A Madame Aglebert.*) Vous avez-là trois charmantes petites filles... (*Elles font toutes trois la révérence.*) Avez-vous d'autres enfants?

Madame A G L E B E R T.

Encore deux garçons, grace à Dieu.

G O T O N.

Et moi, qui suis entièrement à sa charge...

Madame A G L E B E R T.

Ah, Goton!...

Miladi S E M U R.

Comment?

G O T O N.

C'est à ces honnêtes gens que je dois tout. Cette famille d'Anges me loge, me nourrit, m'habille, me sert, moi, pauvre fille infirme, souvent malade, toujours inutile. Je trouve en eux un père, une mère, des sœurs, des frères, des domestiques; car ils sont tous d'accord pour faire le bien, tous également bons, également charitables. Ah, Mesdames, oui, ce sont des Anges, de vrais Anges que vous voyez devant vous.

F É L I C I E.

Quoi! se peut-il?... O Ciel!

Miladi S E M U R.

La surprise & l'attendrissement me rendent immobile.

Madame A G L E B E R T.

Eh, mon Dieu! ce que nous avons fait étoit bien naturel.... Cette bonne fille n'avoit aucune ressource; nous pouvions la consoler, la secourir; étoit-il possible de l'abandonner?...

M A R I E, *bas à Jeannette.*

Pourquoi donc est-ce que cela fâche tant ces Dames? Vois donc comme elles pleurent.

J E A N N E T T E.

J E A N N E T T E.

C'est qu'elles sont surprises de cela : il n'y a pas de quoi pourtant.

F É L I C I E.

Ah ! fachons tous les détails d'une histoire si touchante.

Miladi S E M U R , à *Madame Aglebert*.

Comment cette pauvre fille est-elle tombée entre vos mains ?

G O T O N.

Nous logions dans la même maison ; une vieille tante, qui avoit soin de moi, vint à mourir ; je vivois de son petit travail ; je perdis avec elle tout moyen de subsister. Je tombai malade, cette chère bonne femme vint me voir ; elle commença par me veiller, me payer un médecin, me faire mon bouillon, enfin me servir de garde. Je guéris ; alors elle me prit chez elle, où je suis, depuis deux ans, traitée comme la fille aînée de la maison.

F É L I C I E , *embrassant Madame Aglebert*.

O femme incomparable, avec une telle ame, dans quel état le sort vous a-t-il placée !

Miladi S E M U R.

Que je l'embrasse aussi

Madame A G L E B E R T.

Eh, Mesdames, vous me rendez confuse

Miladi S E M U R , à *Madame Aglebert*.

Dites-nous votre nom, que nous connoissions ce nom respectable, qui jamais ne s'effacera de notre souvenir.

Tome II.

B

L'Aveugle de Spa,

Madame A G L E B E R T.

Je m'appelle Catherine Aglebert.

Miladi S E M U R.

Aglebert! Mais c'est d'elle dont le Pere Antoine m'a parlé. . . . Connoissez-vous le Pere Antoine?

Madame A G L E B E R T.

Oui, Madame, il est venu aujourd'hui chez nous, & ce soir il a envoyé chercher mon mari. Mais je ne fais ce qu'il lui veut.

G O T O N.

Je l'ai vu hier au jardin des Capucins, il m'a questionnée, & je lui ai conté mon histoire.

F É L I C I E.

Mais cette histoire, comment n'est-elle pas sue de tout ce qui habite Spa? Comment tant de bienfaisance & de vertus ont-elles pu jusqu'ici rester inconnues?

G O T O N.

Parce que jamais M. & Madame Aglebert n'en ont parlé; que d'ailleurs je suis souvent malade, que par conséquent je garde la maison une partie de l'année, & que Jeannette qui me conduit, me mene, par ordre de sa mere, presque toujours dans les promenades les moins fréquentées; & quand elle voit venir du monde, elle me fait prendre un autre chemin. Ce n'est que lorsqu'elle est bien pressée d'ouvrage, qu'elle me mene au jardin des Capucins, qui est près de chez nous; & cela n'est arrivé que trois ou quatre fois.

Miladi SEMUR, à *Félicie*.

Voilà donc la vertu dans tout son éclat. Nous jouissons donc du bonheur inexprimable de la contempler, de la découvrir dans toute sa pureté; simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, & trouvant en elle seule & sa gloire & sa récompense.

F É L I C I E.

Ah, qui peut la voir ainsi sans l'adorer! Qui peut regarder cette femme, sans éprouver un sentiment délicieux de respect & d'admiration!...

Miladi SEMUR.

Et cette réunion de volontés, cet accord pour le bien dans une famille entière!... Et cette fille, l'objet touchant & vertueux de tant de bienfaits, comme elle fait exprimer sa reconnoissance, comme elle est pénétrée de tout ce qu'elle doit ressentir!... Non, rien ne manque à ce tableau ravissant!...

M A R I E.

Ah, Maman, je crois que voilà le Pere Antoine!...

L O U I S O N.

J'en suis bien-aise, car il me donne toujours de la violette.

Miladi SEMUR.

Restez, Madame Aglebert, & tout-à-l'heure vous nous conduirez chez vous.

Madame A G L E B E R T.

Madame,

SCÈNE VIII & dernière.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Mad. AGLEBERT, Miladi SEMUR, FÉLICIE, le Pere ANTOINE.

Miladi SEMUR.

VENEZ, venez, Pere Antoine, je crois avoir découvert ce trésor dont vous m'avez parlé...

Le P. ANTOINE.

Eh justement, la voilà. C'est Madame Aglebert. Eh bien, Miladi, vous savez donc son histoire?...

Miladi SEMUR.

Je fais tout.

Le P. ANTOINE, à Mad. Aglebert.

Madame Aglebert, à présent connoissez & remerciez votre bienfaitrice. Miladi Semur vouloit donner cinquante louis à la famille la plus vertueuse de Spa, & son choix tombe sur la vôtre.

GOTON, levant les mains au Ciel.

O mon Dieu!...

Madame AGLEBERT.

Cinquante louis!... Non, Madame, c'est trop; il y a encore bien des honnêtes gens dans Spa, & plus pauvres que nous. Ma voisine Marianne Sauvard est une si brave femme, & dans une misère!...

Miladi S E M U R.

Eh, bien j'aurai soin aussi de Marianne Sauvard, je vous le promets... Le P. Antoine vous donnera ce soir cinquante louis, & j'en ajoute encore cent pour la dot de Jeannette.

Madame A G L E B E R T.

Oh, Madame, c'est trop... en vérité, c'est trop...

G O T O N.

Ah, Dieu! est-il possible?... Où est-elle, cette Dame si bonne, que je puisse embrasser ses genoux... Jeannette... où est-elle?...

(Jeannette l'amène aux pieds de Miladi.)

F É L I C I E.

Pauvre fille, qu'elle est touchante!... Et vous, Miladi, que vous devez être heureuse!...

G O T O N, *prenant la robe de Miladi.*

Est-ce là elle?...

Miladi S E M U R, *lui tendant la main.*

Oui, mon enfant...

G O T O N, *se jettant à ses pieds.*

Ah, Madame, je vous bénirai tous les jours de ma vie. Vous faites la fortune de cette famille respectable; mais vous faites encore plus pour moi. Je vous dois leur contentement; & le seul bonheur que la pauvre Goton puisse trouver sur la terre, c'est de savoir ces dignes gens aussi heureux qu'ils méritent de l'être. Je n'ai donc plus rien à désirer, & à présent je mourrai satisfaite. . . .

L'Aveugle de Spa,

Miladi SEMUR, *la relevant & l'embrassant.*

Ah, je conçois votre bonheur, & j'en jouis avec transport.

Madame A G L E B E R T.

Nous prions tous le Ciel pour vous, Madame, tant que nous vivrons.

J E A N N E T T E.

Oh pour cela oui.

M A R I E.

Et de bien bon cœur.

L O U I S O N.

Et moi aussi.

Miladi S E M U R.

Demandez-lui qu'il me conserve une ame sensible; vous me faites connoître que c'est le don le plus précieux que sa bonté puisse accorder.

Le P. A N T O I N E.

Miladi, je viens de passer devant le Wauxhall, l'on y danse & l'on y joue; mais je parie que les plaisirs des gens qui y sont, ne valent pas ceux que vous venez de goûter.

F É L I C I E.

Ah, qu'on doit les plaindre, si le bonheur dont nous venons de jouir leur est inconnu!...

Miladi S E M U R.

Allons chez Madame Aglebert, je meurs d'envie de voir son mari...

Madame A G L E B E R T.

Oh, Madame, que vous êtes bonne; mais c'est que nous logeons si haut!...

Miladi S E M U R.

Ah, venez, conduisez-nous; avec quel

plaisir je vais entrer dans cette petite maison qui renferme tant de vertus!

Madame A G L E B E R T.

Mon Dieu, Pere Antoine, parlez donc pour nous; je suis si surprise, si faisie, que je ne fais comment m'exprimer...

Le P. A N T O I N E.

Allez, allez, le cœur de Miladi saura lire dans les vôtres... Mais, Madame Aglebert, il faut que vous m'obteniez une grâce de Miladi, celle de venir voir mon jardin en sortant de chez vous.

Miladi S E M U R.

Cela est trop juste, & je m'y engage.

Le P. A N T O I N E.

Miladi, vous méritez bien le plus bel œillet qui soit dans la ville, &... vous l'aurez ce soir.

Madame A G L E B E R T.

Si j'osois offrir mon bras à ces Dames...

Miladi S E M U R.

Volontiers, ma chere Mad. Aglebert.

Madame A G L E B E R T.

Jeannette & Marie, prenez garde à Goton.

F E L I C I E.

Allons, ne perdons point de temps, allons voir l'homme digne d'avoir une telle femme & de tels enfants. (*Elles sortent avec le P. Antoine; Goton & les trois petites filles les laissent passer devant.*)

G O T O N.

Cette vertueuse Dame, que Dieu la comble de ses bénédictions!

M A R I E.

Comme elle est aimable!...

L O U I S O N.

Comme elle est belle!...

J E A N N E T T E.

Et feroit-il possible de n'être pas belle quand on est aussi bonne!... Les v'là passées. Allons, suivons-les... Oh, mon père! que je serai aise de voir sa joie!

F I N.

LA
COLOMBE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.



P E R S O N N A G E S.

R O S I N E.

A M É L I E , *Sœur de Rosine.*

Z É L I S , *Amie de Rosine & d'Amélie.*

C O L I N , *Jardinier.*

*La Scène est dans une Maison de
campagne.*



LA COLOMBE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Jardin.

ROSINE, AMÉLIE, COLIN.

(La toile se leve, & l'on voit Amélie auprès d'un arbre, & tenant une colombe contre son sein; Rosine tient une corbeille de fleurs, & considère sa Sœur en rêvant; elle est appuyée sur un oranger; Colin arrose l'oranger.)

ROSINE, *après un moment de silence.*

ELLE ne songe qu'à sa colombe!...

A M E L I E.

Pauvre petite colombe, comme elle reste-là sur mon cœur! Comme elle est douce & tranquille! Que je l'aime! *(Elle la baise.)*

ROSINE, *haussant les épaules.*

Cela est touchant!...

A M E L I E.

Colin, avez-vous mis du grain & de l'eau dans la volière?...

B vj

La Colombe,

C O L I N.

Oui, Mademoiselle...

A M E L I E.

Tenez, portez-y ma colombe; mais prenez bien garde de lui faire du mal!... Doucement donc, vous allez la blesser... là, fort bien, délicatement, comme cela. Attendez, Colin; que je lui dise adieu!... (*Elle la baise encore & la caresse.*) Charmante petite créature! Allez, Colin... (*Colin sort avec la colombe.*)

S C E N E II.

R O S I N E, A M É L I E.

R O S I N E.

EN VÉRITÉ, ma sœur, je vous admire, de pouvoir ainsi, à votre âge, vous occuper d'un oiseau!...

A M E L I E.

Mais, moi, je ne critique pas votre goût pour les fleurs; pourquoi, Rosine, vous moquez-vous de ma colombe?...

R O S I N E.

Ah, quelle différence! Les fleurs ne sont pour moi qu'un simple amusement, & votre triste tourterelle est pour vous l'objet d'un sentiment très-vif, très-tendre....

A M E L I E.

Très-vif!... très-tendre!... quelle folie!... Mais, après tout, une colombe dou-

ce, sensible, est plus faite pour intéresser qu'une rose...

R O S I N E.

Aussi vous sacrifierois-je sans peine toutes mes roses, mes orangers, mon lilas blanc, & jusqu'au myrthe charmant que Zélis m'a donné; & vous, Amélie, vous ne pourriez vous résoudre à me donner votre colombe.

A M E L I E.

Que signifient ces reproches?... Depuis quand, Rosine, doutez-vous de mon amitié? S'est-elle jamais démentie?

R O S I N E.

Ah, je m'entends....

A M E L I E.

Pour moi, je ne vous comprends pas.

R O S I N E.

Changeons d'entretien.... Zélis arrive aujourd'hui.

A M E L I E.

Après six mois d'absence, qu'il me sera doux de la revoir!...

R O S I N E.

Oh! je n'en doute pas; car, s'il faut expliquer ma pensée, vous n'avez jamais rien aimé comme Zélis....

A M E L I E, *souriant.*

Le croyez-vous, ma sœur?...

R O S I N E.

Oui, pas même votre colombe...

A M E L I E.

Je me rappelle qu'autrefois vous eûtes l'injustice de croire que je vous préférerois

Zélis ; mais , depuis son départ , vous me paroissiez entièrement guérie de cette prévention... Quand vous m'en assuriez , vous me trompiez donc , ma sœur ? ...

R O S I N E.

Je ne vous tromperai jamais , Amélie ; ... mais je vous aime trop pour n'être pas souvent inquiète , agitée , & peu d'accord avec moi-même... Vous êtes ma seule & véritable amie , & je ne puis souffrir qu'une autre partage avec moi votre confiance & votre tendresse. ...

A M E L I E.

Vous méritez l'une & l'autre , & vous êtes ma sœur ; ainsi quand Zélis auroit toutes les qualités qui m'attachent à vous , je vous aimerois toujours mieux qu'elle...

R O S I N E.

Parce que je suis votre sœur ! Ah , que cela est froid ! ...

A M E L I E.

Mais comptez-vous pour rien le nœud si doux qui nous unit , ces liens sacrés du sang qui nous font un devoir de nous chérir ? ...

R O S I N E.

Ainsi donc vous ne m'aimez que par devoir ? ...

A M E L I E.

Non , mais ce devoir me rend ma tendresse plus chère.

R O S I N E.

Oh ! que nous sentons différemment ! ... Mais quelqu'un vient. ...

A M E L I E.

C'est peut-être Zélis!...

R O S I N E.

En effet, je crois reconnoître sa voix.

A M E L I E. (*Elle court au-devant de Zélis.*)

Ah! c'est elle sûrement.

R O S I N E

Quelle joie!... Quels transports!... Que feroit-elle de plus pour moi!... Allons, contrainçons-nous.

(*Amélie & Zélis reviennent en se tenant sous le bras.*)

S C E N E III.

R O S I N E , A M É L I E , Z É L I S .

Z É L I S .

Où est-elle donc?

A M E L I E .

La voilà. (*Rosine fait quelques pas, Zélis court à elle & l'embrasse.*)

Z É L I S .

Rosine, Amélie, quel bonheur pour moi de me retrouver avec vous!...

R O S I N E .

Croyez que mon cœur le partage..

A M E L I E & R O S I N E .

Nous ne vous attendions que ce soir.

Z É L I S .

Oh! nous sommes venues sans nous arrêter. Ma mère avoit tant d'impatience

de revoir la vôtre; car elle l'aime comme nous nous aimons. Pendant qu'elles sont enfermées ensemble, causons en liberté : on a tant de choses à se dire après une absence aussi longue!...

A M E L I E.

D'abord vous nous conterez vos voyages.

Z E L I S.

Oh, ce sera le sujet de plus d'un entretien.

R O S I N E.

Combien avez-vous fait de lieues?....

Z E L I S.

J'en ai fait le calcul sur mon journal... Je vais vous le dire, attendez... Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingts lieues.

R O S I N E & A M E L I E *ensemble.*

Vous avez fait quatre-vingts lieues?...

Z E L I S.

Tout autant....

R O S I N E.

Cela est prodigieux!....

A M E L I E.

Quatre-vingts lieues en six mois! Vous devez bien être fatiguée?...

Z E L I S.

Non, pas-trop.

R O S I N E.

Ah ça, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé?....

Z E L I S.

Oh! je l'ai trouvé.... bien bruyant.... c'est un train!....

A M E L I E.

Vous avez vu les Tuileries , l'Opéra?...

Z E L I S.

Oui. Mais je n'aime pas l'Opéra, il y fait trop chaud; & puis l'on est enfermé là comme dans une prison. Il n'y a que les Demoiselles qui chantent & qui dansent, qui soient aux bonnes places.

R O S I N E.

Et les Tuileries!.... On dit que c'est une si belle promenade.

Z E L I S.

Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau sale!... Et puis pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, sans en trouver un seul brin....

R O S I N E.

Oh j'aime mieux notre allée de Saules sur le bord de la rivière.

Z É L I S.

Et moi aussi, je vous assure.

A M É L I E.

Voyez un peu comme les voyageurs mentent, avec tous leurs beaux récits des Tuileries!....

Z É L I S.

Moi, qui suis vraie, vous pouvez m'en croire, le séjour que nous habitons vaut mille fois mieux que Paris. Ici l'air est si pur, si parfumé.... la campagne si fleurie, si riante!... J'étois triste à Paris; toujours des murs, des maisons, point de verdure

au mois de Juin ; si vous saviez comme cela
ferre le cœur!...

R O S I N E.

Oh, je l'imagine facilement....

A M É L I E.

Vous ferez donc bien-aise de revoir tou-
tes nos anciennes promenades ?

Z É L I S.

Oh demain je me leve avec le jour....
Mais par où commencerons-nous ?

R O S I N E.

Nous irons à la prairie.

Z É L I S.

Oh, la prairie!... Que j'y sauterai de
bon cœur.... Ah, j'oubliais de vous di-
re.... Il est défendu de sauter aux Tui-
leries....

A M É L I E & R O S I N E.

Bon!...

Z É L I S.

Oui, réellement défendu.... Il faut s'y
promener d'un pas bien grave, comme cela...
(*Elle se promene avec une gravité ridicule.*)

R O S I N E.

Ah, juste ciel, quel pays!... J'espere
que je n'y voyagerai jamais....

Z É L I S.

Oh, vous en verrez bien d'autres, quand
je vous lirai mon Journal.... Vous y trou-
verez le détail de tout ce que j'ai souffert.

A M É L I E.

Ah, mon Dieu!

Z É L I S.

Et cela dès le lendemain de mon arrivée
à Paris....

R O S I N E.

Comment donc ?

Z É L I S.

Le premier jour on m'arracha deux dents ; le lendemain on me mit deux mille papilotes ; le troisieme on m'essaya un corps qui m'étouffoit ; & le huitieme. . . . Ah , ce fut-là le vrai supplice.

A M É L I E.

Réellement vous m'inquiétez.

Z É L I S.

Le huitieme on me mena au bal.

R O S I N E.

Comment ce n'est que cela ; mais je me faisois du bal une idée délicieuse. . . .

Z É L I S.

Ah , juste Ciel ! dans quelle erreur vous étiez. . . . La préparation seule en dégoûteroit pour la vie. . . . Si vous saviez ce que c'est qu'une toilette pour le bal , c'est la chose la plus douloureuse , & en même-temps la plus comique. . .

R O S I N E.

Ah , contez-nous donc cela. . . .

Z É L I S.

Moi , j'étois charmée d'aller au bal. . . . Hélas ! je ne le connoissois pas. On m'avoit seulement parlé de danses & de collations , je n'en avois pas demandé davantage , & j'attendois le jour du bal avec impatience ; enfin il arrive , & l'on me dit qu'on va m'habiller en Bergere.

A M É L I E.

En Bergere ? L'habit du moins étoit bien

choisi ; il doit être commode pour danser.

Z É L I S.

Oui, commode, joliment. Ils ont à Paris une drôle d'idée des Bergeres, vous allez voir. D'abord on commence par m'établir sur la tête un énorme couffin....

R O S I N E.

Un couffin?...

Z É L I S.

Oui. Ils appellent cela *une tocque*... Et puis on attache cette tocque avec de grandes épingles longues comme le bras ; ensuite on mit là-dessus je ne fais combien de faux cheveux.

A M É L I E.

De faux cheveux ? Et vous en avez de si beaux !

Z É L I S.

N'importe, il faut des faux cheveux ; ils aiment tant l'art, qu'ils l'employent même quand il n'est bon à rien, & très-souvent quand il enlaidit : c'est ainsi qu'avec leur maudit *hériflon*, ils me firent une tête monstrueuse.... Et par-dessus cela on plaça un grand chapeau ; & par-dessus le chapeau, de la gaze & des rubans ; & par-dessus les rubans, un boisseau de fleurs ; & par-dessus les fleurs, une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avoit au moins deux pieds de hauteur....

R O S I N E.

Mais finissez donc, vous exagérez, ma chère Zélis ; comment pouviez-vous avoir la force de porter tout cela?...

Z É L I S.

Aussi étois-je accablée sous le faix ; je ne pouvois ni remuer, ni tourner la tête ; car le moindre mouvement me faisois perdre l'équilibre & m'entraînoit. . . . Ensuite on m'habilla, on me mit mon corps neuf, qui me ferroit à m'ôter la respiration ; on me passa une *considération*. . . .

A M É L I E.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

Z É L I S.

C'est une espece de panier rempli de crin, & fait avec du fer, & excessivement lourd : on me para d'un habit tout couvert de guirlandes, & puis on me conduisit au bal ; & l'on me dit : *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoëffer, & de chiffonner votre habit, & divertissez-vous bien.*

R O S I N E.

Ah, pauvre malheureuse ! . . . Et pûtes-vous danser ?

Z É L I S.

Hélas ! je pouvois à peine marcher. . . .

A M É L I E.

Cependant on vous lâcha dans le bal ?

Z É L I S.

Oh ! vous n'y êtes pas. On m'établit sur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vint me prier. J'attendis longtemps ; j'avois l'air si triste & si malheureux, que personne ne s'avisoit de penser que j'eusse la moindre envie de danser. A la fin pourtant je fus priée ; mais la place étoit prise, & je revins à ma banquette.

R O S I N E.

Comment, la place étoit prise ?

Z É L I S.

Et vraiment oui ; à ces bals les Demoiselles qui courent le mieux sont celles qui dansent le plus ; elles vont retenir leurs places. . . .

A M É L I E.

Comment ! il n'y en a pas pour tout le monde ? . . .

R O S I N E.

Mais d'ailleurs, cela est bien impoli d'empêcher les autres de danser.

Z É L I S.

Oh ! j'ai trouvé au bal des Demoiselles qui étoient bien pis qu'impolies ; car elles étoient cruelles ; elles se moquoient de mon air souffrant & embarrassé ; elles me regardoient de la tête aux pieds avec une mine. . . . une vilaine mine, je vous assure. Et puis elles rioient entr'elles & aux grands éclats.

A M É L I E.

Fi donc. Eh bien, de tout ce que vous nous avez conté, voilà ce que je conçois le moins.

Z É L I S.

J'étois sans doute ridicule ; mais j'avois l'air timide & mal à mon aise ; n'auroient-elles pas dû me plaindre & m'excuser ?

R O S I N E.

Oh bien, s'il en vient jamais ici avec leurs tocques, leurs considérations, leurs perruques & leur rouge, je me moquerai d'elles aussi, & je les défierai à la course ; nous ver-

rons si elles pourront m'atteindre, & si elles sauteront un fossé mieux que moi.

A M É L I E.

Non, ma sœur, n'imitons jamais ce que nous condamnons; être l'objet d'une moquerie, est un petit malheur; & c'en est un grand de se livrer à ce penchant dangereux, puisqu'on prouve par-là qu'on est injuste & cruel.

R O S I N E.

Il est triste pourtant qu'il faille être l'opprimé, pour avoir le beau rôle.

A M É L I E.

Oui, mais l'opprimé, dans ce cas, gagne l'intérêt de tous les bons cœurs; comptez-vous cela pour rien?

R O S I N E.

Oh, non; car j'aimerois mieux le suffrage d'Amélie, que les applaudissements de toutes ces méchantes petites Demoiselles qui rioient de la peine & du maintien de Zélis. Mais enfin, achevez donc, Zélis, le récit de votre bal; finîtes-vous par danser?

Z É L I S.

Mon Dieu non, la place étoit toujours prise; & bientôt je fus entièrement délaissée par tous les danseurs.

R O S I N E.

La malheureuse! quelle pitié cela fait!... Et la salle du bal étoit-elle bien belle?

Z É L I S.

Point du tout: & il y faisoit un chaud fiévreux insupportable, que quoiqu'immobile sur ma banquette, j'étois en nage.

La Colombe,

A M É L I E.

Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaisir, une fête!... Ah, quelle différence de cela à nos bals champêtres sur la grande pelouze, où l'on n'étouffe point, où l'on danse tant qu'on veut, & où l'on est si gai!...

Z É L I S.

Oh, je suis d'une joie de me retrouver ici!... Mais revenons à nos projets pour demain; je serois bien tentée d'aller à la ferme; il y a de si bon lait!... A propos, comment se porte la bonne mere Nicole, n'est-elle pas bien vieillie?...

A M É L I E.

Non, toujours de même, toujours de bonne humeur....

Z É L I S.

Et le petit agneau blanc qu'elle m'avoit promis?

A M É L I E.

Ah! Zélis, il est mort....

Z É L I S.

Ah, Dieu!... Eh bien, j'en avois un presentiment quand je le quittai, vous en souvenez-vous?

R O S I N E.

Oui, je me le rappelle.... Mais Nicole vous en élève un autre.

Z É L I S.

Et vous, Rosine, avez-vous bien des fleurs cette année?

R O S I N E.

Le myrthe que vous m'avez donné, est plus

joli que jamais : il m'a causé de l'inquiétude pendant deux jours, un vent du Nord l'avoit frappé ; mais grace aux soins de Colin, il a repris sa fraîcheur.

Z É L I S.

Ah, Colin ! je serois charmée de te revoir.

A M É L I E.

Vous le trouverez prodigieusement grandi.

Z É L I S, à Amélie.

Et la voliere ?

A M É L I E.

Ah, Zélis ! depuis trois mois, j'ai une colombe charmante ; elle me fait négliger tous mes autres oiseaux ; elle m'entend, me connoît, vient à moi.... & elle est jolie !...

Z É L I S.

Blanche, je parie ?...

A M É L I E.

Oui...

Z É L I S.

Un collier noir ?...

A M É L I E.

Justement.

Z É L I S.

Oh, je meurs d'envie de la voir.

A M É L I E.

Je vous y menerai tout-à-l'heure.

Z É L I S.

Et elle vous est attachée ?

A M É L I E.

Oh ! d'une maniere surprenante.

Z É L I S.

Prenez bien garde de la perdre.

A M É L I E.

Je n'ai pas eu le courage de lui couper les ailes, ce qui me laisse un peu d'inquiétude.

R O S I N E, *à part.*

Voilà une conversation bien intéressante.

Z É L I S.

La menez-vous à la promenade? . . .

A M É L I E.

Oh, je m'en sépare le moins qu'il m'est possible.

R O S I N E, *à part.*

Ne dirait-on pas qu'elle parle d'une amie? Je n'y puis plus tenir. (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

A M É L I E.

Où allez-vous donc, Rosine? . . .

R O S I N E.

Je vais chercher des fleurs que je veux donner à Zélis.

A M É L I E.

Venez nous rejoindre à la volière, j'y vais conduire Zélis.

R O S I N E.

Il suffit. (*A part.*) J'y serai avant elles.
(*Elle sort en courant.*)



SCENE IV.

ZÉLIS, AMÉLIE.

ZÉLIS, *regardant sortir Rosine.*

COMME elle nous quitte brusquement!...
A qui en a-t-elle?...

AMÉLIE.

Je l'ignore... Vous savez, Zélis, que souvent Rosine a des caprices dont on ne peut expliquer la cause ; elle est bonne, sensible ; mais elle s'inquiète & s'agite presque toujours sans raison.

ZÉLIS.

Oui, elle a des idées singulieres. Elle se plaît à se tourmenter : par exemple, elle vous aime beaucoup, mais elle ne vous aime pas bien ; car elle ne compte pas entièrement sur vous ; un rien la fâche, ou l'allarme : cela s'appelle, je crois, de la jalousie.

AMÉLIE.

Mais j'ai dit à Rosine qu'elle étoit la plus chere de mes amies. Si elle doute de ma bonne foi, comment peut-elle m'aimer encore ? Si elle me croit, comment peut-elle être jalouse?... Dans l'une ou l'autre supposition, je ne comprends pas la jalousie.

ZÉLIS.

C'est que vous êtes raisonnable, & Rosine à cet égard ne l'est pas.

C ij

La Colombe,

A M É L I E.

Comment s'y prendre pour la guérir de cette cruelle fantaisie?...

Z É L I S.

Je ne fais, je crains que cela ne soit fort difficile.

A M É L I E.

Allons la retrouver... Mais que nous veut Colin?... Il a l'air bien effaré...

S C E N E V.

Z É L I S; A M É L I E, C O L I N.

A M É L I E.

Q U E voulez-vous, Colin?

C O L I N.

Ah, Mademoiselle!...

A M É L I E.

Eh bien?...

Z É L I S.

Parlez... qu'est-il donc arrivé?...

C O L I N.

Un malheur!...

A M É L I E.

Ah, Ciel! ma colombe...

C O L I N.

Elle est perdue.

A M É L I E.

Ah, grand Dieu!...

C O L I N.

J'ai trouvé la voliere ouverte, & la colombe n'y étoit plus.

Z É L I S.

Allez, Colin, laissez-nous... (*Colin fort.*)
 Ma chère Amélie, je vous proteste que
 je m'afflige mille fois davantage de la perte
 de votre colombe, que de celle de mon
 agneau blanc.

A M É L I E.

Ah, ma pauvre petite colombe!... En-
 core si vous l'aviez vue.

Z É L I S.

Peut-être pourra-t-on la retrouver.

A M É L I E.

Je ne m'en flatte pas... Ah, si je lui
 avois coupé les ailes!...

Z É L I S.

Hélas, j'y pensois!.... mais je n'osois
 le dire.

S C E N E VI.

ZELIS, AMÉLIE, COLIN,
 ROSINE, *tenant un papier fermé.*

ROSINE *s'arrête au fond du théâtre,*
& dit :

ELLES font consternées.

A M É L I E.

N'entends-je pas ma sœur?

Z É L I S.

Oui, c'est elle.

A M É L I E.

Eh bien, Rosine, ma colombe!...

R O S I N E.

Je fais votre malheur , & je vois qu'il est encore plus grand que je ne l'imaginois ; car vous m'en paroissez accablée.

A M É L I E.

Quel ton d'ironie !... Ma sœur... Ah ! quand vous étiez inquiète de votre myrthe , je ne me suis pas moquée de vous.

R O S I N E *à part.*

Ce reproche me touche... je le mérite donc ? (*Elle rêve.*)

Z É L I S.

Amélie , vous êtes injuste ; Rosine vous aime , ainsi elle doit partager toutes vos peines : & moi , ne viens-je pas de pleurer votre colombe ?... L'amitié de Rosine pour vous seroit-elle moins tendre ?

A M É L I E.

Chère Rosine , vous aurois-je affligée ?... Oh ! pardonnez-moi...

R O S I N E *à part.*

Mon embarras redouble... Ah ! qu'ai-je fait ?...

A M É L I E.

Embrassez - moi , ma sœur... Mais , qu'avez-vous donc , parlez ?...

R O S I N E *l'embrasse.*

Amélie...

A M É L I E.

Eh bien ?...

R O S I N E , *avec embarras.*

Si vous retrouviez votre colombe , seriez-vous bien contente ?...

A M É L I E.

Quoi, sauriez-vous?...

R O S I N E, *du même ton.*

Non, c'est une simple question...

Z É L I S.

Cette question m'étonne... Rosine, vous baissez les yeux, vous paraissez interdite... Ah! la colombe n'est pas perdue, vous savez où elle est...

A M É L I E.

Que dites-vous, Zélis? Quoi vous pourriez croire ma sœur capable de vouloir m'affliger, de se faire un jeu de mon inquiétude, & de diffimuler avec moi? Non, Rosine est susceptible, elle est injuste quelquefois; mais elle est aussi franche que sensible; je connois son cœur, & je ne puis le soupçonner...

Z É L I S.

Qu'elle se justifie donc! Mais regardez, regardez comme elle rougit... Oh, quelle mine coupable!...

A M É L I E.

Que signifie l'état où je vous vois, ma sœur, seroit-il possible?...

R O S I N E.

Ah, ma chère Amélie!... (*Elle pleure.*)

A M É L I E.

Rosine... Qu'est-elle devenue, ma colombe? Ne me le cachez pas.

Z É L I S.

Eh bien, Rosine l'a volée, cela est clair.

A M É L I E.

Vous ne dites rien, ma sœur.

Z É L I S.

Je répondrai pour elle. Eh ! l'histoire de la colombe est écrite sur son visage. Rosine étoit jalouse de la colombe, & elle a volé & enfermé sa rivale.

A M É L I E.

Rosine ! . . .

R O S I N E.

Ah, ma sœur ! que vous dirai-je ? . . . Zélis l'a deviné . . . Oui, j'ai votre colombe. Je comptois cependant vous la rendre ; mais je ne veux point chercher à m'excuser. Je sens tout mon tort ; j'ai causé votre peine, je vous ai trompée, je suis ingrate, extravagante ; enfin, je ne mérite plus l'amitié d'Amélie. Vous n'aimerez plus que Zélis, je dois m'y attendre . . . J'en mourrai, cela est sûr . . . Ah ! du moins, ma sœur, accordez-moi votre pitié.

A M É L I E *l'embrasse*

Injuste & chère amie ! . . .

R O S I N E.

Quoi, vous m'aimez toujours ? . . .

Z É L I S, *en riant.*

Oui, après moi, vous serez l'amie la plus chère d'Amélie.

R O S I N E.

Ah ! Zélis, quelle amère & cruelle plaisanterie ! . . .

Z É L I S.

Dans ce genre vous n'en trouverez jamais de bonnes.

A M É L I E.

Ne la tourmentez pas davantage ; mais

je ne puis revenir de ma surprise... Vous, Rosine, jalouse ! & de quoi ? d'un oiseau...

Z É L I S.

Elle l'étoit de moi, quand nous étions ensemble ; & dans mon absence, elle s'est rejetée sur la pauvre colombe. Elle l'auroit été de la bonne mere Nicole, ou bien d'autre chose ; car je vois que les jaloux, pour se livrer à leurs fantaisies, n'ont besoin ni de prétextes, ni d'objets raisonnables.

R O S I N E.

Hélas ! elle a raison....

A M É L I E.

Quoi, Rosine, vous pouviez penser que j'aimois mieux ma colombe que vous....

R O S I N E.

Oh, non.... Mais elle vous occupoit, vous en parliez sans cesse....

A M É L I E.

Ah ! je ne vous conçois pas ; si je souffre, vous souffrez comme moi. Cette épine hier qui me blessa la main, fit couler vos larmes ; pourquoi donc de même ne partagez-vous pas mes plaisirs ?...

R O S I N E.

Je suis corrigée pour ma vie de ces cruels caprices, du moins je l'espère. Votre douceur, votre raison, votre amitié sur-tout, me font connoître enfin tout l'excès de mon injustice.... Venez, ma sœur, venez retrouver votre colombe ; elle est ici près, dans le petit bosquet de roses....

A M É L I E.

Je ne la reprendrai pas, je vous la don-

ne, Rosine, gardez-la, & que la main qui vous l'offre vous la rende chère.

R O S I N E.

Ah, ma sœur!... que je vais l'aimer désormais.

Z É L I S.

Oui, mais prenez garde qu'à son tour Amélie n'en devienne jalouse....

R O S I N E.

Ah, plût au Ciel!...

Z É L I S.

Voyez-vous comme elle se corrige!... Elle vient de louer votre raison; mais, au fond du cœur, elle voudroit vous voir partager sa folie....

A M É L I E.

Non, non, Rosine a trop d'esprit pour ne pas sentir que la délicatesse qui va jusqu'à la défiance, est un tourment pour celle qui l'éprouve, & la plus mortelle injure pour l'objet qui l'a fait naître. Songez-y bien, chère Rosine, & répétez-vous chaque jour, que l'amitié ne peut exister sans l'estime & la confiance.

FIN.

CÉCILE,
OU
LE SACRIFICE
DE L'AMITIÉ,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, sous le Vestibule, par la Librai-
rie d'Al. Leclapart, Citoyen, ci-devant de l'Assemblée Nationale, au Salon de Peinture, à l'extrémité de la Colonnade, vis-à-vis
de la Bibliothèque Nationale, le 20 Brumaire, l'an 4.



P E R S O N N A G E S.

CÉCILE, *jeune Novice.*

CALISTE, *autre jeune Novice, Amie
de Cécile.*

La Mere OPPORTUNE, *Dépositaire.*

L'ABBESSE.

La Sœur ANGÉLIQUE, *Touxière.*

La Sœur ROSALIE, *jeune Religieuse.*

Mademoiselle de S. FIRMIN, *Sœur
ainée de Cécile.*

La Scene est dans un Couvent de Province.



C É C I L E ,

O U L E

SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, la Mere OPPORTUNE.

L' A B B E S S E.

OUI, ma Mere, j'ai mis en vous toute ma confiance, & je ne parle librement qu'avec vous.

La Mere O P P O R T U N E.

Madame connoît mon attachement, il est de vieille date....

L' A B B E S S E.

Dites-moi un peu, ma Mere; on m'a conté que ces deux jeunes personnes qui doivent prononcer leurs vœux demain, sont malades.: cela retarderoit la cérémonie, je ne le veux point décidément.

La Mère O P P O R T U N E.

Madame a bien raison ; la veille d'un jour comme celui-là , on ne doit pas le passer....

L' A B B E S S E.

Ce sont de ces sortes de choses qui ne souffrent point de retard.... J'en ai tant vu se dédire au moment....

La Mère O P P O R T U N E.

On devrait raccourcir les noviciats ; un an , c'est trop long : il passe bien des idées dans une jeune tête pendant un an. (*Elle rit.*) Ah , ah , ah , ah....

L' A B B E S S E.

Mère Opportune , vous avez encore une belle gaieté... Mais je suis de votre avis ; si les noviciats n'étoient que de six mois , nous aurions beaucoup plus de Religieuses.

La Mère O P P O R T U N E.

Comment le Gouvernement néglige-t-il cela ; de quoi s'occupe-t-il donc ?

L' A B B E S S E.

Laissez-moi faire , je présenterai un mémoire là-dessus....

La Mère O P P O R T U N E.

Si vous l'emportez , ce fera une grande épargne pour vous , & bien de l'argent de reste.

L' A B B E S S E.

Comment ?

La Mère O P P O R T U N E.

Et toutes les confitures , chocolat , café , thé , qui passent au noviciat.... Chaque Religieuse nous en a coté sa part d'un

an elle n'en auroit plus que six mois ,
le marché n'est pas mauvais. (*Elle rit en-
core.*) Ah , ah , ah , ah.

L' A B B E S S E.

Mere Opportune , voilà une bonne fo-
lie (*Elle rit en touffant.*) Il n'y a que
vous qui me faisiez rire . . . Mais revenons
à ces petites filles ; qu'est-ce qu'elles ont ?

La Mere O P P O R T U N E.

Cécile a bien la mine d'avoir passé la
nuit à pleurer ; elle a les yeux gros comme
le poing ; mais elle ne se plaint pas , & se
contente de garder le silence : pour Caliste ,
elle n'est pas tout-à-fait aussi triste ; d'ail-
leurs , vous savez qu'elle est naturellement
étourdie , vive & légère ; mais elle dit qu'elle
a la fièvre.

L' A B B E S S E.

Cela ne fera rien , cela ne fera rien , nous
connoissons cela.

La Mere O P P O R T U N E.

Oui , oui , nous avons passé par-là. (*Elle
rit.*) Ah , ah , ah

L' A B B E S S E.

Il y a dix ans que j'ai pris mon parti.

La Mere O P P O R T U N E.

Oh , moi , il y en a plus de douze . . .

L' A B B E S S E.

Quel âge avez-vous ?

La Mere O P P O R T U N E.

La soixantaine

L' A B B E S S E.

On s'accoutume à tout ; mais les com-
mencements sont rudes.

La Mere O P P O R T U N E.

Oui, l'habitude ne vient pas tout d'un coup.

L' A B B E S S E.

Ah çà, ma mere, il faut que je parle à ces Novices, il s'agit de leur remettre la tête: ce sont des filles de condition; Cécile surtout est d'une famille distinguée dans cette Province, & cela donne bon air à un couvent.

La Mere O P P O R T U N E.

C'est une petite personne que je crois bien légère & bien inconséquente....

L' A B B E S S E.

Elle a le maintien si doux, si sage!...

La Mere O P P O R T U N E.

Hom, sa vocation m'est un peu suspecte; souvenez-vous de l'aversion qu'elle avoit dans son enfance pour le Couvent.

L' A B B E S S E.

Oui, en effet, elle se plaisoit à répéter qu'elle ne feroit jamais Religieuse.

La Mere O P P O R T U N E.

Et puis tout d'un coup elle nous revient à dix-sept ans, & prend le voile malgré les prieres de sa famille & les larmes de sa sœur.... Tout cela n'est pas naturel.... Et ces soupirs qui lui échappent, cette tristesse qui la domine.... Enfin, depuis qu'elle est au noviciat, je n'ai pu encore la faire rire que du bout des levres.

L' A B B E S S E.

Vous avez raison, il y a certainement quelque chose là-dessous; mais allez me la chercher, je veux lui parler absolument.

La Mere O P P O R T U N E.

J'y vais. . . .

L' A B B E S S E.

Ecoutez-donc : Prenez dans mon cabinet six livres de café & deux pains de sucre, partagez cela, & faites-les porter. . . .

La Mere O P P O R T U N E.

Oui, j'entends; dans la cellule de Cécile & dans celle de Caliste. . . . Allons, allons, pour le dernier jour, il ne s'agit pas de léziner, je joindrai au paquet deux bâtons de chocolat. . . . Cela fait ressouvenir du proverbe. . . .

L' A B B E S S E.

Quel proverbe ?

La Mere O P P O R T U N E.

Des mouches qu'on prend avec du miel.
(*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah. . . .

L' A B B E S S E.

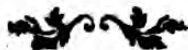
En vérité, vous avez des faillies charmantes, vous êtes comme à vingt ans.

La Mere O P P O R T U N E.

Je cours exécuter vos ordres. (*Elle sort.*)

L' A B B E S S E, seule.

Quel rôle que celui d'une Abbessé ! que de choses il faut avoir dans la tête. . . . Je ne comprends pas comment j'y peux suffire. . . . Ah, il y a des graces d'état. . . . Mais on vient. . . . C'est Cécile.



S C E N E II.
L'ABBESSE, CÉCILE.
L' A B B E S S E.

VENEZ, ma chere sœur, venez, je ne vous ai point encore vue d'aujourd'hui, & je m'en plaignois tout-à-l'heure à la Mere Dépositaire.

C É C I L E.

Madame, vous êtes bien bonne.

L' A B B E S S E.

Avez-vous déjeûné, mon enfant?

C É C I L E.

Non, Madame; je ne faurois manger...

L' A B B E S S E.

Ma fille, je fais que vous vous êtes plainte du froid qu'il fait dans votre cellule, & j'ai ordonné qu'on y portât un petit poêle; vous l'aurez demain.

C É C I L E.

Je vous remercie, Madame.

L' A B B E S S E.

Ma fille, c'est un beau jour que celui de demain.

C É C I L E.

Hélas!...

L' A B B E S S E.

Que j'aime ce soupir... il peint naïvement l'attendrissement, la douce joie qui doit vous transporter.

C É C I L E.

Ah ! Madame....

L' A B B E S S E.

Pleurez , pleurez , ma sœur , ne vous gênez point ; vous le devez ; vous ne fauriez être assez sensible au bonheur qui vous attend.

C É C I L E.

Je puis donc cesser de me contraindre....

L' A B B E S S E.

Affurément , ma fille.... Vos larmes pourroient peut-être scandaliser les foibles & les méchants , parce qu'ils se méprendroient au motif qui les fait répandre ; ainsi cachez-les aux yeux du monde ; mais , avec nous , ma fille , avec vos sœurs , vous n'avez pas à craindre de ridicules interprétations. Nous avons toutes éprouvé ces mouvements , ces doux & saints transports qui vous agitent ; nous savons ce que c'est.

C É C I L E.

Oui , Madame , en effet.... je crois que vous lisez dans mon cœur.... Je n'ai point d'art , & je fais mal déguiser ce qui s'y passe.

L' A B B E S S E.

Allez , mon enfant , je vous réponds que vous avez la meilleure vocation & la plus décidée que j'aye encore vue.... Mais que nous veut la Sœur Tourière?....



 SCENE III.

CÉCILE, L'ABBESSE, Sœur
ANGÉLIQUE.

Sœur ANGÉLIQUE.

VOICI une lettre qu'on vient de me donner au tour, elle est pour la Sœur Cécile.

L'ABBESSE.

Donnez. . . (*A Cécile.*) Ma fille, vous avez l'usage de ma maison; tant qu'on est au noviciat, je dois. . .

CÉCILE.

Lisez, Madame.

L'ABBESSE.

Sœur Angélique, retirez-vous.

Sœur ANGÉLIQUE.

Madame donne à déjeuner ce matin; la Mere Dépositaire m'a dit que Madame me permettoit d'en être.

L'ABBESSE.

Oui, ma Sœur; dites que tout soit prêt dans une demi-heure, & avertissez nos Meres & nos Sœurs. (*Sœur Angélique sort.*)

CÉCILE.

Permettez, Madame, que je regarde l'écriture de cette lettre. . .

L'ABBESSE.

Voyez, mon enfant.

C É C I L E.

Ah, mon Dieu! c'est celle de ma sœur.
Ah! Madame, lisez donc....

L' A B B E S S E, *mettant ses lunettes, ouvre
la lettre & lit tout haut :*

„ Cette lettre, ma chère amie, n'est que
„ pour vous annoncer mon arrivée. J'ai
„ terminé toutes les affaires qui me rete-
„ noient à Paris, excepté celle de mon ma-
„ riage, que je ne puis conclure avant de
„ vous avoir vue. Je serois déjà auprès de
„ vous, sans des événements bien singuliers
„ qui m'ont retenue. J'aurai le bonheur
„ de vous embrasser jeudi prochain ”...

C É C I L E.

Jeudi.... c'est aujourd'hui....

L' A B B E S S E.

Oui, vraiment.... Mais continuons.
(*Elle lit.*) „ Ce fera la veille du jour ter-
„ rible qui doit vous engager à jamais...
„ O ma Sœur, malgré la sincérité de vo-
„ tre vocation, & tout ce que vous m'a-
„ vez dit là-dessus, je n'y puis penser sans
„ frémir... ” (*L'Abbesse s'interrompant.*)
Voilà un style bien mondain.

C É C I L E.

De grace, Madame, poursuivez....

L' A B B E S S E, *reprenant.*

Hom... Sans fremir... — „ Quelle so-
„ ciété pour ma charmante Cécile, que
„ celle d'une troupe de Béguines!.... ”
(*L'Abbesse s'arrête.*)

C É C I L E.

Madame veut-elle que j'acheve?... Elle
est peut-être fatiguée?...

L' A B B E S S E.

Il me paroît que Mademoiselle votre sœur n'a pas des principes fort épurés...

C É C I L E.

Ses maximes sur les Couvents sont légères, j'en conviens... Mais, Madame, encore une fois, la fin de ma lettre...

L' A B B E S S E, *lit tout bas.*

Tenez... je l'ai lue... Et réellement je ne devrois pas vous la rendre ; car, en vérité, elle n'est bonne qu'à brûler. Ah cà, écoutez-moi, ma chere sœur : vous faites demain vos vœux ; ce jour doit être donné tout entier à la méditation & au recueillement ; ainsi je vous préviens que vous ne verrez point Mademoiselle votre sœur ; nous la logerons dans le dehors ; j'aurai l'honneur de lui faire vos excuses, & après demain vous les lui renouvellez vous-même.

C É C I L E.

Permettez - moi, Madame, de vous représenter....

L' A B B E S S E.

Point de réponse, ma fille ; quand j'ai parlé, vous devez obéir....

C É C I L E.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, Madame, daignez l'entendre. Depuis deux ans, mon parti est pris de me faire Religieuse ; ma sœur l'a vainement combattu, & vous devez penser que ce qu'elle n'a pu obtenir dans deux années, ne lui sera pas accordé dans un instant. Elle m'est chère au-delà de

toute expression, elle est ma seule amie, je veux la voir à l'instant qu'elle arrivera; ou bien, Madame, j'irai demain chercher dans un autre Couvent plus de confiance, d'indulgence & de sensibilité. Demain, Madame, je puis, si vous acceptez cette proposition, n'être soumise qu'à vos volontés; mais aujourd'hui du moins, je veux ne céder & n'obéir qu'à la raison.

L' A B B E S S E.

Eh, mon Dieu, mon enfant, ne vous agitez point comme cela; vous aimez votre sœur, vous seriez affligée de ne la pas voir, tout est dit... je me rends... Embrassez-moi, ma chère fille.... (*Elle l'embrasse.*) On vient; ah, ce sont toutes nos chères Sœurs pour le déjeuner.

S C E N E IV.

CÉCILE, L'ABBESSE, CALISTE, la Mere OPPORTUNE, la Sœur ANGÉLIQUE, la Sœur ROSALIE.

La Mere OPPORTUNE.

LE déjeuner est prêt, & nous voilà toutes en belle disposition d'y faire honneur; nous n'avons pas l'estomac dévot pour rien. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah.

L' A B B E S S E.

L'estomac dévot... (*Elle rit.*) Ah, ah,

ah, (*Toutes les Religieuses rient, excepté les deux Novices.*)

La Sœur A N G É L I Q U E.

Ma Mere Opportune a toujours le mot pour rire.

Sœur R O S A L I E.

Elle est toujours la même.

C A L I S T E, *bas à Cécile.*

Rions donc aussi.

C É C I L E, *bas à Caliste.*

Ah, cela me donne une autre envie toute contraire.

L' A B B E S S E.

Sœur Caliste, vous avez l'air de vous porter à merveille, vous avez un visage excellent.

C A L I S T E.

Si cela est, mon visage est fort trompeur, car j'ai été bien malade cette nuit; je crois que c'est du froid qu'il fait dans nos cellules.

L' A B B E S S E.

Ma fille, ne vous inquiétez pas, demain vous aurez un petit poêle; en attendant, Sœur Rosalie, faites-lui donner aujourd'hui une de mes chaufferettes.

C A L I S T E, *à part.*

La chaufferette est plus sûre que le poêle...

La Mere O P P O R T U N E.

Sœur Rosalie, joignez-y une petite bouteille d'hippocras; cela réchauffe encore mieux, sur-tout en revenant de matines... (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah.

L' A B B E S S E.

L' A B B E S S E.

Matines est bon-là!... (*Elle rit, les Religieuses rient, excepté toujours les deux Novices.*) Qu'on dise qu'il n'y a point de gayeté dans les Couvents.

C A L I S T E.

Ah, pour moi, je soutiendrai toujours qu'on y rit pour rien.

La Mere O P P O R T U N E.

Vous verrez bien autre chose dans trois mois... quand vous ferez réellement des nôtres... (*Elle rit, & toutes les Religieuses rient aussi.*) Nous ne vieillissons jamais, c'est un privilege que nous avons... (*Elle rit avec excès, l'Abbesse & les Religieuses aussi, & aux grands éclats.*)

C A L I S T E, *bas à Cécile.*

Concevez-vous cet excès de bêtise?

C É C I L E, *bas à Caliste.*

J'en suis indignée.

L' A B B E S S E.

Elle a des idées auxquelles on ne s'attend point.

La Mere O P P O R T U N E.

Et qui viennent comme Mars en Carême. (*Les rires recommencent avec plus de force que jamais, elles se tiennent toutes les côtés, & font des éclats immodérés.*)

C É C I L E, *bas à Caliste.*

Mais croiroit-on cela, si l'on ne le voyoit?

C A L I S T E.

Cela commence à me divertir.

Tome II.

D

L' A B B E S S E.

En vérité, j'en pleure... Je n'en puis plus.

La Sœur A N G É L I Q U E.

J'ai failli en étouffer...

Sœur R O S A L I E.

Et moi aussi... Mars en Carême!...

La Mere O P P O R T U N E.

Et le déjeuner?

L' A B B E S S E.

Allons, allons, venez, mes Sœurs. (*Elle frappe un petit coup d'amitié sur l'épaule de Mere Opportune, en disant : Ah, la bonne folle!... La Mere Opportune lui donne le bras, elle s'approche de son oreille, & lui dit un mot tout bas, & puis elle rit, l'Abbesse aussi, elles sortent en riant.*)

Sœur A N G É L I Q U E.

Qu'est-ce qu'elle a dit?...

Sœur R O S A L I E.

Je n'ai pas entendu, mais sûrement c'est bien drôle... (*Elles suivent l'Abbesse & la Mere Opportune en riant.*)

S C E N E V.

C A L I S T E , C É C I L E.

C A L I S T E.

C É C I L E, les suivrons-nous?

C É C I L E.

Vous en êtes la maîtresse; pour moi, je reste ici.

C A L I S T E.

Nous allons perdre toutes les faillies de la Mere Opportune.

C É C I L E.

Soyez tranquille, on nous les contera.

C A L I S T E,

J'admire comment vous avez pu garder votre sérieux à *Mars en Carême*... moi j'avoue que j'en ai ri; cet excès de sottise est réellement plaisant.

C É C I L E.

Je suis un peu blazée là-dessus, cela se renouvelle si souvent....

C A L I S T E.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un second Couvent comme celui-ci.

C É C I L E.

Il en est malheureusement beaucoup d'autres *. Le désœuvrement & l'ignorance conduisent nécessairement à tout ce que nous voyons ici. Cependant il existe des Religieuses très-estimables; mais elles se tiennent renfermées dans leurs cellules, &

* Il faut observer que les deux Novices sont dans un Couvent de Province, & qu'on ne parle ici qu'en général. Toute critique qui n'admettroit point d'exception, seroit injuste. En Province même, on peut rencontrer des Couvents exempts des ridicules dépeints dans cette petite Piece: celui d'Origny, par exemple, en Picardie, est parfaitement bien composé; on y trouve réunies, sans mélange d'affectation ni de petitesse, toutes les vertus qui peuvent honorer & rendre respectable l'état de Religieuse.

on ne les voit point : la plupart des autres sont intrigantes , tracassières & bornées. Il n'y a point de milieu ; il faut qu'une Religieuse ait presque tous ces défauts , ou qu'elle soit une sainte.

CALISTE.

Et voilà les personnes à qui l'on confie l'éducation de la jeunesse !...

CÉCILE.

Croyez , ma chère Caliste , que lorsqu'une mère tendre aura la possibilité d'élever sa fille , elle ne la mettra jamais dans un Couvent... Mais qui vient nous interrompre ?...

SCÈNE VI.

CÉCILE , CALISTE , Sœur
ROSALIE.

Sœur ROSALIE.

MES Sœurs , Madame m'envoie savoir pourquoi vous ne venez pas. . . .

CALISTE.

Nous n'avons pas faim , nous ne voulons pas déjeûner.

Sœur ROSALIE.

Ah , quand ce ne feroit que pour entendre ma Mère Opportune : je vous assure qu'elle n'a jamais été si divertissante , Madame l'a dit.

CÉCILE.

Je n'en doute pas ; mais , ma Sœur , nous

irons vous rejoindre quand le déjeuner sera fini.

Sœur ROSALIE

Ma Mere Opportune a chanté une petite chanson qui étoit charmante, car Madame l'a dit : elle va chanter encore; si vous voulez....

CALISTE.

Non, ma Sœur, nous ne nous soucions pas de musique....

Sœur ROSALIE.

Je suis sûre qu'elle vous feroit rire, Madame l'a dit....

CÉCILE.

Remerciez-la, ma Sœur, de ses attentions, & dites-lui que, dans ce moment, nous n'en profiterons pas, si elle le permet...

(*Sœur Rosalie sort.*)

CALISTE.

Quels soins on a pour des Novices!...

CÉCILE.

Comme tout cela est fin!...

CALISTE.

Ah, ma chere Cécile, il faut absolument que je profite du moment où nous sommes seules, pour vous ouvrir mon cœur.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc à me dire?

CALISTE.

Vous connoissez la tendresse que vous m'avez inspirée; vous êtes ici la seule personne que j'aime....

CÉCILE.

Eh bien, ma chere Caliste?...!

D iij

Cécile,

CALISTE.

Vous avez des chagrins secrets, & vous me les cachez!...

CÉCILE.

Non, Caliste, vous vous trompez!...

CALISTE.

Ah! tout vous décele malgré vous; je ne vous épie pas, mais les yeux de l'amitié sont clairvoyants!... Ah, Cécile, j'ai vu couler vos larmes ce matin encore.

CÉCILE.

Il est vrai, je ne m'en défends pas; en renonçant au monde, je romps des liens qui me sont chers.... J'ai une sœur, & quelle sœur!...

CALISTE.

Oui, je fais!...

CÉCILE.

Je l'aime uniquement. Orpheline presque au berceau, le premier & le seul objet auquel j'aye pu m'attacher, c'est ma sœur; j'ai réuni en elle toute la tendresse dont mon cœur est capable, & ce cœur est bien sensible.... Elle est un peu plus âgée que moi; sa raison, plutôt perfectionnée que la mienne, éclaira mon enfance, & forma mon esprit & mon caractère; j'ai trouvé tout en elle, conseil, exemple, consolation & tendresse; je me suis accoutumée à la regarder comme le guide le plus éclairé, & en même-temps comme la sœur la plus sensible & l'amie la plus indulgente. Je suis sûre que nuls sacrifices ne lui coûteroient pour moi; & pour elle enfin, je donnerois ma vie.

C A L I S T E.

N'est-elle pas à la veille de se marier ?

C É C I L E.

Oui. . . .

C A L I S T E.

Epuise-t-elle la même personne à laquelle on la destina dans son enfance ?

C É C I L E.

Oui : des raisons d'intérêt firent différer ce mariage ; mais il est renoué.

C A L I S T E.

C'est un mariage d'inclination ?

C É C I L E.

Il fut d'abord de convenance ; & par la suite , ma sœur dut s'attacher à un homme rempli de mérite , & que ses parents lui avoient ordonné de regarder comme devant être un jour son époux. Le pere du jeune homme mourut , alors tout changea ; sa mere , ambitieuse , forma d'autres projets , & retira sa parole. Le jeune homme au désespoir , eut la vertu d'obéir , mais le courage de déclarer qu'il ne se marieroit jamais ; & enfin , il reçoit aujourd'hui le prix de sa tendresse & de sa constance.

C A L I S T E.

Mais , ma chere Cécile , comment avez-vous pu résister aux instances de Mademoiselle de Saint-Firmin , & vous résoudre à la quitter pour toujours ? Votre fortune est honnête ; cet oncle qui vous aimoit tant , avant de partir pour les Indes , vous assura un sort égal à celui de Mademoiselle votre sœur ; vous pouviez vivre heureuse dans le

monde. Ah, sans doute, quelque cause fatale & secrète vous en éloigne....

C É C I L E.

Quand je ne serois pas née pour le genre de vie que j'embrasse; quand mon goût ne m'y appelleroit pas, croyez, ma chere Caliste, que lorsqu'on apporte dans la solitude une ame pure & paisible, on peut la supporter d'abord sans désespoir, & bientôt sans peine. Je ne regrette ni le monde, ni ses plaisirs si vains, qui peuvent éblouir un moment, & ne satisfont jamais; je ne regrette que ma sœur; mais qu'elle soit heureuse, c'en est assez pour mon bonheur.

C A L I S T E.

S'oublier soi-même, ne s'occuper que de l'objet qu'on chérit, voilà comme il faut aimer.... Je ne puis obtenir votre confiance entière; mais que tout ce que je crois entrevoir, redouble & fortifie l'amitié qui m'attache à vous!

C É C I L E.

On vient; taisons-nous, chere Caliste...

S C E N E VII.

C É C I L E, C A L I S T E, la Mere
O P P O R T U N E.

La Mere O P P O R T U N E.

DE la joie, de la joie; je viens vous annoncer l'arrivée de Mademoiselle de Saint-Firmin.

C É C I L E.

Ma sœur!...

La Mere O P P O R T U N E.

Elle va paroître dans l'instant; mais je vous préviens que Madame veut que je sois présente à votre entrevue.

C É C I L E.

Vous en êtes la maîtresse; je n'ai point de secrets à lui dire....

La Mere O P P O R T U N E.

Des secrets! Oh pour cela nous savons bien, ma fille, que vous n'en avez point pour nous; vous n'aimez pas les cachotteries, de votre naturel: tenez, c'est ce que je disois ce matin à Madame, vous êtes comme moi.... le cœur sur la main.... le cœur sur la main.... Aussi je ne reste ici que pour la regle.... Ah çà, ma fille, point de scènes d'attendrissement, je vous en prie; du courage, de la gaieté, voilà ce que nous attendons de vous.

C É C I L E.

Pour le courage... j'ai fait mes preuves.... pour de la gayeté, je me flatte que vous voudrez bien m'en dispenser.

La Mere O P P O R T U N E.

On ne dispense point des choses dont on donne l'exemple; ainsi vous ne me trouverez point d'indulgence là-dessus... (*Elle rit.*)

C A L I S T E, *à part.*

Voilà un trait perdu.... Quel dommage que la Communauté ne soit pas ici, comme elle en riroit!...

Cécile,

La Mere OPPORTUNE.

Sœur Caliste, laissez-nous; Mademoiselle de Saint-Firmin va venir.

CALISTE.

J'entends du bruit....

CÉCILE.

Ah, c'est ma sœur!....

CALISTE, *bas à Cécile.*Adieu, chère Cécile; rassemblez toutes vos forces.... (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

CÉCILE, la Mere OPPORTUNE,
Mademoiselle de SAINT-FIRMIN.Mlle. de SAINT-FIRMIN, *accourant.*

Où est-elle, où est-elle?....

CÉCILE.

Ah, ma sœur!....

Mlle. de SAINT-FIRMIN, *se jettant dans ses bras.*

Cécile, ma sœur, dans quel état je vous revois!....

La Mere OPPORTUNE.

En bien bonne santé, je vous assure. En vérité, Mademoiselle, c'est une petite sainte que notre chère Sœur Cécile, elle édifie toute notre maison; aussi elle y est aimée, chérie!.... Oh, c'est notre enfant gâté... (*Elle rit.*)

Mlle. de ST. FIRMIN, *considérant Cécile.*
Quelle pâleur affreuse!...

C É C I L E.

Le faïffement... la joie!...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Comme vous êtes changée!...

La Mere O P P O R T U N E.

Ce n'est que d'aujourd'hui; elle est ordinairement vermeille comme un petit Jesus de cire....

C É C I L E.

Ma sœur, je vous le répète, le plaisir de vous revoir me cause une révolution qui doit altérer mes traits.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Vous m'aimeriez à cet excès!... Ah, Cécile, dois-je le penser?... Quand vous m'abandonnez, quand demain!... Mais, pour la dernière fois, ne puis-je vous parler sans témoins?

La Mere O P P O R T U N E.

Notre règle ne le permet pas, Mademoiselle.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Quoi, Madame, vous allez rester-là?

La Mere O P P O R T U N E.

J'y suis forcée.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

J'en suis fâchée pour vous, Madame; car, dans ce cas, je ne me gênerai certainement point, & je dirai peut-être des choses qui pourront vous déplaire.

La Mere O P P O R T U N E.

Mademoiselle badine ; j'ai trop bonne opinion de sa politesse , pour croire. . . .

Mlle. de S A I N T - F I R M I N.

Il s'agit bien de politesse quand on me ravit , quand on m'arrache pour jamais le bonheur de ma vie ! . . . Ecoutez-moi , ma chere Cécile , écoutez-moi , il en est encore temps , vous êtes libre encore : si vous persistez dans votre résolution , vous me réduirez au désespoir. Ne m'interrompez point. Je fais ce que vous allez me dire : votre vocation est sincere ; ce penchant qui vous portoit vers l'état que vous embrassez , est devenu une passion solide & violente ; voilà vos discours : hélas ! ne les fais-je pas par cœur ? . . . Je regarde une piété véritable , comme le sentiment le plus sublime & le plus doux que nous puissions éprouver ; sans elle , la vertu n'est jamais qu'incertaine , & notre bonheur imparfait. Mais , sans vous engager , sans faire des vœux , n'êtes-vous pas la maîtresse de mener le genre de vie qui vous conviendra ? . . .

La Mere O P P O R T U N E.

Cela est fort différent , Mademoiselle ; tout le mérite n'est que dans le sacrifice , dans les vœux. . . .

Mlle. de S A I N T - F I R M I N.

C'est le mérite d'un moment , & mérite qui ne peut jamais être , à dix-huit ans , que l'effet de l'enthousiasme ou de la séduction. Soyons libres ; & alors volontairement & par choix , mais sans se lier par

des serments , pratiquons toutes les vertus , & suivons toutes les austérités des cloîtres : nous aurons de plus encore la gloire de ne point agir en esclaves , & le bonheur d'offrir à l'Être suprême l'hommage de l'inclination & du cœur , le seul qui soit digne de lui. Mais je n'ignore pas , ma chère Cécile , combien toutes ces raisons vous touchent foiblement. . . . J'en ai d'autres à vous présenter encore. Vous avez un cœur sensible ; pourriez-vous ne pas l'être au bonheur si doux de faire du bien , d'employer une fortune considérable au soulagement des malheureux ? . . .

C É C I L E.

Que voulez-vous dire ? . . . La médiocrité fut mon partage. . . .

Mlle. de S A I N T - F I R M I N.

Eh bien , ma sœur , si votre sort étoit changé ? Si vous vous trouviez une riche héritière ? Si le Ciel dépofoit en vos mains une fortune immense ? Si , pouvant être utile au monde , aux infortunés. . . .

C É C I L E.

Qu'entends-je ! . . . Expliquez-vous , ma sœur. . . .

La Mere O P P O R T U N E.

On peut être alors bienfaitrice d'un Couvent. . . .

Mlle. de S A I N T - F I R M I N.

Enrichir celles qui firent vœu de pauvreté , n'est pas , je crois , le meilleur usage qu'on puisse faire de sa fortune. . . . Mais fonder des hôpitaux , s'occuper d'établisse-

ments utiles à l'humanité, en former les réglemens, présider soi-même à l'exécution, y veiller, y donner tous les soins, voilà les projets qui conviennent à l'ame véritablement pieuse, noble & bienfaisante; & ce n'est pas dans le fond d'une retraite qu'on peut les accomplir. Enfin, ma sœur, je vais à présent vous parler sans détour; notre oncle est mort, & nous laisse le sort le plus brillant. . . . Cette nouvelle destinée vous impose de nouveaux devoirs : inutiles au monde, il nous est permis de suivre nos goûts; mais la possibilité de secourir les malheureux, & d'offrir un grand exemple, doit nous arracher de la solitude la plus chérie. Ah! quand on peut vivre pour le bonheur des autres, peut-on ne vouloir vivre que pour soi-même? Cécile, vous vous taisez; mais je vois couler vos larmes. . . . Ah, parlez, que dois-je espérer? . . .

C É C I L E.

Quoi, se peut-il?... Ma sœur!... Grand Dieu! . . .

La Mere O P P O R T U N E.

Ma Sœur Cécile ne se laissera point tenter, j'en suis sûre. (*A part.*) Courons avertir l'Abbesse, le danger me paroît pressant. (*Elle sort précipitamment.*)

Mlle. de S A I N T - F I R M I N.

Eh quoi, chere Cécile, balanceriez-vous encore? Ah, ma sœur, que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux? L'amitié, la raison ont-elles à jamais perdu tous leurs

droits sur vous ? ... Ecoutez du moins la compassion ; je meurs , si vous accomplissez ce sacrifice affreux ! ... Je ne puis goûter de bonheur sans vous Prends pitié de ma foiblesse , si c'en est une C'est ta sœur , c'est ton amie qui t'en conjure à genoux. (*Elle se jette à ses pieds.*)

C É C I L E , *la relevant.*

Ma sœur . . . Oh , ma sœur ! . . . Si vous lisiez dans mon ame ! . . . Ah , laissez-moi respirer un moment

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Cécile . . . achevez

S C E N E IX.

Mlle. de SAINT-FIRMIN, CÉCILE,
CALISTE.

C A L I S T E , *accourant.*

A H , que viens-je d'apprendre , ma chere Cécile ! . . .

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Hélas ! Cécile n'a point encore prononcé

C A L I S T E .

Je vais parler pour elle. (*A Mlle. de Saint-Firmin.*) Malgré sa discrétion , j'ai su lire dans son cœur ; l'état où je la vois confirme mes soupçons

C É C I L E .

Ah , ma sœur ! Ah ! Caliste !

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Eh bien?...

CALISTE, à Mlle. de Saint-Firmin.

Pour augmenter votre fortune, pour vous rendre à votre amant, pour lever l'obstacle que l'avarice d'une mere injuste oppo-
soit à votre bonheur, Cécile se sacrifioit ;
son goût pour la retraite n'étoit qu'une
feinte....

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Cécile!... Grand Dieu!... (*Elle tombe
sur une chaise.*)

CÉCILE, *se jettant dans ses bras.*

Ma sœur!... ma chere amie!... jugez
de mon bonheur en ce moment!...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Quoi, c'est à moi que tu t'immolois!...
Quelle preuve cruelle & chere d'une ten-
dresse qui n'eut jamais d'exemple!... Mais
comment ai-je pu m'y laisser tromper, &
comment pouvois-tu croire assurer mon
bonheur en sacrifiant le tien?... L'excès
de ta générosité te rendit injuste & barba-
re ; tu séparois ton sort de celui de ton
amie ; tu ne songeois pas que j'en devois
partager toute l'horreur, & que nos desti-
nées sont communes....

CÉCILE.

Je me suis peut-être égarée.... mais à
ma place, ma sœur auroit fait comme moi...

CALISTE.

Quel événement! qu'il me cause de joie!...
Mais je suis ici la seule qui en éprouve....
Les Religieuses sont outrées; le récit de

la Mere Opportune a jetté l'allarme dans la maison : on tenoit conseil quand je suis venue ; & vous allez voir bientôt l'Abbesse. . . . Ah , justement , la voici. . . .

S C E N E X & derniere.

CÉCILE, Mlle de SAINT-FIRMIN,
CALISTE, la Mere OPPORTU-
NE, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, à Mlle. de Saint-Firmin.

MADemoiselle, il est temps de faire cesser le scandale que vous venez de donner à ma maison, en cherchant vainement à séduire une de mes novices. Je vous supplie de vouloir bien vous retirer. (*A Cécile*). Et vous, ma chere enfant, je fais quelle a été votre courageuse résistance ; elle augmente mon estime pour vous, & celle de toute la communauté.

C É C I L E.

Si je n'ai pu l'obtenir qu'à ce titre, on s'abuse, Madame, & je n'en suis pas digne ; je vais suivre ma sœur, & pour ne jamais me séparer d'elle. (*Elle l'embrasse.*)

L'ABBESSE.

Quoi, Cécile, vous seriez capable de cette indigne foiblesse ?

La Mere OPPORTUNE.

Non, non, c'est une mauvaise tentation dont elle va se repentir, je le parie. . . .

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Allons, ma sœur, ne différons plus...

CÉCILE.

Un moment... (*A Caliste.*) Aimable & chère Caliste, ma joie seroit pure & parfaite, si dans ce jour heureux je pouvois ne pas me séparer de vous : si la raison seule vous retenoit ici, l'amitié vous offre un asyle, daignez l'accepter...

L'ABBESSE, à Cécile.

Quoi, vous osez en ma présence...

CALISTE.

Rassurez-vous, Madame, ma réponse va vous satisfaire. (*A Cécile.*) Vous me pénétrez de reconnoissance; mais je n'envie point votre sort; je suis contente du mien, & rien ne peut le changer. La vertu fera mon bonheur ici; elle fera le vôtre sur un théâtre plus brillant; on ne peut être heureux que par elle : vous l'éprouverez dans le tumulte & l'éclat, comme moi dans la solitude & l'obscurité.

F I N.

LES
ENNEMIES
GÉNÉREUSES,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.



P E R S O N N A G E S.

La Marquise D'ELSIGNY.

C I D A L I E.

La Baronne DE TRAZILE.

DORINDE, *Belle-Sœur de la Baronne.*

MÉLITE, *Parente de la Marquise.*

VICTORINE, *Femme-de-chambre de
la Marquise.*

La Scene est à Paris, chez la Marquise.



L E S

E N N E M I E S
G É N É R E U S E S ,
C O M É D I E .

Un Sexe né pour plaire est-il fait pour haïr ?
Le Prix du silence, Comédie de Boissy.

A C T E I .

S C E N E P R E M I E R E .

Le théâtre représente un Sallon.

LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE, *tenant un papier, &
le parcourant.*

Q U E de visites ! Quelle liste , bon Dieu ! que je suis heureuse de n'avoir pas vu tout cela ! . . . En vérité , la moitié de ces noms me sont inconnus.

V I C T O R I N E.

C'est que vous les avez oubliés ; cela est tout simple ; après une absence de trois mortelles années !...

L A M A R Q U I S E.

Il me paroît, Victorine, que vous ne regrettez pas la Suede.

V I C T O R I N E.

On ne peut regretter que Paris... Mais vous-même, Madame, hier en arrivant, en passant cette charmante barrière, vous étiez dans un ravissement.

L A M A R Q U I S E.

Ah, Victorine, le plus beau moment de ma vie, c'est celui où j'ai joui du bonheur de me retrouver entre les bras d'un pere & d'une mere si dignes de ma tendresse !... Avec quelle bonté ils ont daigné venir au-devant de moi, & faire cent lieues pour me voir deux jours plutôt !... Quel fut mon saisissement & ma joie en appercevant leur voiture, en me précipitant de la mienne, en tombant à leurs pieds !... Que je plains les cœurs endurcis qui n'éprouvent point dans toute sa force ce sentiment délicieux, l'amour filial, ce pur & premier penchant gravé dans l'ame même avant que la raison en fasse une vertu, & que la reconnoissance & l'habitude devroient, avec le temps, rendre si doux, si cher & si sacré.

V I C T O R I N E.

Je me flatte, Madame, que vous ne quitterez plus une famille dont vous faites

toute la satisfaction... Ma foi, si M. le Marquis retourne à son ambassade de Suede, & s'il me demande mon avis, je lui conseillerai de nous laisser ici... Qu'en pensez-vous, Madame?

L A M A R Q U I S E.

Il est cruel, sans doute, de quitter son pays; mais, Victorine, il est si doux de remplir ses devoirs! La récompense est toujours au-dessus du sacrifice. Ne l'éprouvé-je pas? J'ai suivi M. d'Elsigni; je partis, je l'avoue, accablée de tristesse; mais aujourd'hui combien je suis dédommagée de ce que j'ai souffert, par sa confiance, sa reconnoissance & sa vive & tendre amitié! Ce sacrifice m'a valu son estime, il m'a même rendue plus chère à ma famille, à mes amies, plus intéressante aux yeux du monde; mon cœur, mon amour-propre doivent être également satisfaits; je me retrouve enfin réunie à tout ce que j'aime, & plus digne d'en être aimée! Ah! peut-on trop payer un semblable bonheur?.....

V I C T O R I N E.

Oui, vous avez raison, Madame, & je vois que, seulement pour notre intérêt, nous devrions toujours être honnêtes, cela réussit tôt ou tard. Le plaisir que vous avez eu hier au soir & ce matin à revoir tous vos parents, tous vos amis, à recevoir leurs éloges, à répondre à leurs questions; & ces pleurs de joie que vous faisiez répandre, ces transports que vous inf-

piriez, vous n'auriez pas joui de tout cela sans ce voyage & cette longue absence : sans compter que l'Opéra & la Comédie, dont vous étiez lassé quand nous sommes parties, vont être pour vous des amusements tout nouveaux, & vous enchantent comme la première année de votre mariage....

L A M A R Q U I S E.

Ainsi vous voyez, Victorine, qu'on s'afflige souvent de ce qui doit être la source d'un bien. Que nous serions heureux, si nous avions plus de courage & de résignation ! Je suis récompensée de ce que j'ai fait ; vous l'êtes aussi, ma chère Victorine, de m'avoir suivie ; cette preuve de votre attachement m'a donné pour vous une amitié véritable. Vous m'étiez d'une si grande ressource dans un pays étranger ; nous parlions de la France, nous causions souvent ensemble. Je conserverai cette habitude, je vous le promets, puisque vous m'avez convaincue de la bonté de votre cœur, & de l'honnêteté de vos sentiments.

V I C T O R I N E.

Eh bien, Madame, permettez-moi donc de hasarder une question que je n'osois vous faire. Je fais à quel point vous aimez Madame Cidalie ; je ne l'ai vue qu'un moment hier quand elle vint ici ; mais je l'ai trouvée d'une tristesse, d'un changement !... Est-ce qu'elle n'est plus heureuse comme elle l'étoit autrefois ?

L A

LA MARQUISE.

Hélas ! elle est bien à plaindre ; elle est depuis deux ans brouillée avec son amie intime.

VICTORINE.

Son amie qui s'est remariée, qui s'appelle aujourd'hui Madame la Baronne de Trazile ?

LA MARQUISE.

Justement.

VICTORINE.

Oh, mon Dieu, que j'en suis fâchée ! elles s'aimoient tant, elles étoient si aimables !...

LA MARQUISE, *en regardant sa montre.*

Il est dix heures, Mélite ne vient point, & j'ai encore deux visites à faire avant de dîner...

VICTORINE.

Le temps ne l'a point changée apparemment ; car je me souviens qu'autrefois vous la grondiez toujours sur son peu d'exactitude. Comme elle vous impatientoit, & en même-temps vous faisoit rire la première année de son mariage, quand vous lui serviez de chaperon !... Et comme elle se moquoit de vos leçons, parce que vous étiez presqu'aussi jeune qu'elle !...

LA MARQUISE.

Elle n'a que vingt-trois ans ; mais malgré sa jeunesse & son air quelquefois étourdi, elle est remplie de raison ; elle est d'ailleurs si franche, si naturelle, son cœur est

98 *Les Ennemies généreuses,*
si bon!... J'entends quelqu'un... C'est
peut-être elle.

V I C T O R I N E.

Oui, justement.

L A M A R Q U I S E.

Laissez-nous, Victorine.

S C E N E II.

L A M A R Q U I S E, M É L I T E.

L A M A R Q U I S E.

EH bien, il y a une heure que je vous
attends.

M É L I T E.

Je l'ai fait exprès pour vous prouver
que l'absence ne peut rien sur moi, & que
je suis toujours la même.

L A M A R Q U I S E.

Mais vous pouviez vous épargner cette
peine; car j'ai toujours jugé que vous fe-
riez incorrigible.

M É L I T E.

Fort bien!... A présent il me faut un
petit sermon, ensuite vous m'embrasserez,
& je serai rentrée dans tous mes droits;
car c'est ainsi que commençoient jadis tou-
tes nos entrevues.

L A M A R Q U I S E.

Je vous garde le sermon pour une autre
fois. Mais parlons de Cidalie; contez-moi

donc tout ce que vous savez de cette étrange rupture. . .

M É L I T E.

Mais elle vous écrivoit, ne vous en a-t-elle pas parlé?

L A M A R Q U I S E.

Elle me mandoit simplement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle ne se consoleroit jamais d'avoir perdu une amie qui lui seroit toujours chère, & que rien ne pouvoit remplacer dans son cœur. Les lettres de la Baronne contenoient à-peu-près les mêmes choses; enfin, je n'ai pu obtenir ni de l'une ni de l'autre le moindre éclaircissement sur les raisons qui les ont brouillées. Mais l'on dit souvent ce qu'on n'oseroit écrire; & vous qui ne les avez pas quittées, vous devez être plus instruite que moi.

M É L I T E.

Je ne manquois assurément ni d'intérêt pour elles, ni de curiosité; je les ai questionnées toutes les deux avec une persévérance infatigable; mais je n'ai pu leur arracher jusqu'ici la plus légère preuve de confiance à cet égard. Quoique brouillées, elles semblent s'entendre encore; le même esprit les anime toujours.

L A M A R Q U I S E.

Quel dommage, que deux personnes d'un mérite si distingué aient cessé de se convenir! Qui peut rompre des liens formés par la conformité des principes & des caractères? Ah, si cette chaîne si douce n'est

100 *Les Ennemies généreuses,*
pas durable, où trouver un bonheur sur
lequel on doit compter?

M É L I T E.

Enfin, je ne puis vous donner des détails positifs sur le fond de cette singulière histoire; mais je vous instruirai des conjectures du monde & des miennes. Premièrement, on croit avec assez de vraisemblance, que la principale cause de la brouillerie fut le mariage de la Baronne, quoique la rupture n'ait éclaté que huit mois après.

L A M A R Q U I S E.

Cidalie pouvoit avec raison blâmer le choix de son amie; la mauvaise réputation du Baron, la médiocrité de sa fortune devoient lui faire regarder ce mariage comme une folie très-condamnée.

M É L I T E.

L'événement n'a que trop justifié cette opinion; on prétend que la Baronne est bien malheureuse dans son intérieur, & que sa fortune est dans un désordre!... Connoissez-vous la sœur de son mari?

L A M A R Q U I S E.

Dorinde?... Non; & l'on m'en a dit beaucoup de mal.

M É L I T E.

Je ne doute pas que la brouillerie de Cidalie & de la Baronne ne soit entièrement son ouvrage; il y a quelque noirceur là-dessous, que le temps dévoilera. Ce qui est certain, c'est que Dorinde déteste Cidalie, qu'elle la déchire sans aucun ménagement,

& qu'elle est même parvenue à persuader en général que tous les torts sont de son côté. Elle n'articule aucun fait contre elle ; mais la calomnie fait se produire sous tant de formes ! Ne pouvant vraisemblablement rien prouver , Dorinde ne se permet que des accusations vagues sur le caractère & le cœur de Cidalie. Elle ne dit rien de positif , mais donne beaucoup à entendre. Souvent un air mystérieux , un soupir , une exclamation , ont su noircir l'innocence avec plus de succès que les mensonges les plus détaillés n'auroient pu le faire. Enfin , Dorinde persuade par sa conduite que l'honnêteté l'empêche seule de s'expliquer plus clairement ; & c'est ainsi que , par un art détestable , elle paroît ménager celle qu'elle opprime.

L A M A R Q U I S E .

Horrible hypocrisie ! . . . Comment peut-elle en imposer ? . . . Comment ose-t-on dire qu'on est incapable de haïr l'objet dont on déchire la réputation ? . . . Quel chagrin me cause ce triste détail ! . . . Et cette femme méchante , artificieuse , Dorinde enfin , a remplacé , dit-on , dans le cœur de la Baronne , la douce , l'aimable Cidalie ? . . .

M É L I T E .

Non , ne le croyez pas ; l'artifice peut subjuguier , mais il n'attachera jamais. La Baronne se laisse conduire par sa belle-sœur , ses yeux sont fascinés , sa raison est séduite ; mais , en dépit de l'intrigue & de la

102 *Les Ennemies généreuses,*
méchanceté, Cidalie est toujours au fond
de son cœur.

L A M A R Q U I S E.

Et vous pensez qu'il est impossible de les
raccommoder ?

M É L I T E.

J'en suis convaincue. Elles ne se plai-
gnent ni l'une ni l'autre ; elles se sont im-
posé un silence inviolable sur les motifs
qui les ont défunies ; comment pourroit-on
les rapprocher ? Elles n'ont ni aigreur ni
ressentiment , mais elles sont fermement dé-
cidées à ne jamais se revoir ; & jusqu'ici
elles ont repoussé avec inflexibilité toutes
les tentatives de leurs amis à ce sujet. Moi
qui les aime toutes deux , je n'ai rien né-
gligé pour les réconcilier ; & je me suis
brouillée vingt fois avec elles , de dépit de
n'avoir pu y parvenir. Enfin , j'ai pris mon
parti , & je vois clairement à présent que leur
résolution est inébranlable. Cependant ,
comme vous étiez , après la Baronne , ce
que Cidalie aimoit le mieux , peut-être au-
rez-vous plus de succès ; je le souhaite ,
mais je l'espère foiblement.

L A M A R Q U I S E.

Je les ai déjà vues l'une & l'autre un mo-
ment hier. La Baronne doit venir ce matin ,
& m'a demandé la permission de m'amener
sa belle-sœur ; je vous avoue qu'un sembla-
ble tiers me fera fort désagréable.

M É L I T E.

Je reconnois-là Dorinde ; elle a entendu
parler de votre amitié pour Cidalie , & ne

vent pas que vous entreteniez la Baronne tête-à-tête.

LA MARQUISE.

Eh bien, à la bonne heure, je dirai devant elle tout ce que j'aurois dit en son absence.

MÉLITE.

Comme vous ne la connoissez pas, je vais vous la dépeindre avec exactitude. Elle a ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit, & un ton excellent; c'est-à-dire qu'elle débite avec aisance la douzaine de petites phrases de compliments d'usage, que vous avez eu la bonté de m'apprendre jadis en huit jours; & que d'ailleurs elle se plaît à conter, de temps en temps, quelques histoires dont tout le sel consiste à jeter un ridicule sur une personne de la société. Elle est remplie d'égards pour les gens de sa connoissance, & de politesse pour ceux dont la considération est bien établie; mais pour tous les autres, elle affecte un dédain qui va quelquefois jusqu'à l'impertinence la plus ridicule. Ce n'est jamais ni son goût, ni l'estime, qui peuvent lui faire desirer une liaison; elle n'est conduite que par l'intérêt où l'opinion des autres. On ne lui paroît aimable qu'autant qu'on est la mode; c'est dans un cercle qu'il faut briller, pour lui plaire; & si l'on y réussit, on pourra l'ennuyer tête-à-tête sans qu'elle le trouve mauvais. C'est ainsi que, par l'excès d'une absurde vanité, elle a renoncé au droit naturel, dont ne pourroit se dépouiller la per-

sonne la plus modeste, celui de juger par soi-même. On prétend qu'elle est capable des meilleurs procédés, parce qu'elle passe sa vie à faire des visites & à écrire des billets. Comme elle est capricieuse, on dit aussi qu'elle est piquante; mais, au vrai, c'est une personne très-commune, dont le mauvais cœur a gâté l'esprit, incapable de sentir le prix du vrai mérite, admiratrice des petits talents, insensible aux grandes vertus, envieuse de la supériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues & d'artifices, acquis quelques partisans. Le cercle de ses liaisons est très-étendu; mais elle s'est fait un plus grand nombre d'ennemis, & elle n'a pas un seul ami sur qui elle puisse compter.

L A M A R Q U I S E.

Voilà un affreux portrait! & par malheur il ressemble à plus d'un original. Combien la vanité a corrompu de cœurs!

M É L I T E.

Elle ne corrompt guère que la médiocrité, & doit perfectionner les esprits supérieurs. L'orgueil d'un sot n'est qu'un mouvement toujours aveugle & bas; son but est frivole, ses moyens méprisables; & le dépit de ne pouvoir atteindre à de brillants succès, produit cette envie noire & lâche qui le caractérise & le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'esprit est éclairé, noble, sublime; & n'aspirant qu'aux grandes choses, il peut y conduire, &, par la justesse de ses calculs, tenir souvent lieu de vertus. Il

fera fuir le vice , il rendra bienfaifant , il mettra fa gloire à pardonner ; enfin , avide de la feule admiration qui foit flatteufe , & qui ne s'accorde qu'au vrai mérite , il fera , par ambition , tout ce que font les ames vertueufes pour fatisfaire l'heureufe inclination qu'elles ont reçues de la nature.

L A M A R Q U I S E .

Savez-vous , ma chere Mérite , que vous m'étonnez ? L'abfence m'a privée , pendant trois ans , du plaifir de m'entretenir avec vous : mais ce temps qui m'a paru fi long , vous l'avez utilement employé à perfectionner votre efprit ; & je vous avoue que cette converfation ajoute encore à l'opinion que vos lettres m'avoient déjà donnée de votre raifon.

M É L I T É .

Ce changement devoit-il vous furprendre ? Pendant votre abfence , ne fuis-je pas devenue mere ? . . . Quelle révolution ce titre fi cher a caufée dans mes idées ! . . . Il m'a valu dix années d'expérience. Si vous faviez à quel excès j'aime déjà cet enfant qui ne peut m'entendre ! Objet de toutes mes rêveries , de mes plus doux projets , elle fixe entièrement mes yeux fur l'avenir , par le bonheur que j'y découvre , & qu'elle feule me promet. Je veux l'élever ; jamais ma fille ne me quittera. Je dois donc chercher à me rendre capable de remplir un jour les obligations que je m'impose. Je m'instruis , je lis , je réfléchis , je travaille pour ma fille ; je pourrai former fon

106 *Les Ennemies généreuses*,
esprit & son cœur ; ces connoissances que
j'acquiers , je pourrai les lui communiquer ;
enfin , elle me devra tout. De si douces es-
pérances me dédommagent déjà des peines
que je prends , & de tous les sacrifices
que je fais.

L A M A R Q U I S E.

Je vois avec une satisfaction inexprima-
ble , ma chere Mélite , que votre bonheur
est assuré : vous ne le cherchez plus dans
ces plaisirs factices d'une tumultueuse
dissipation ; vous rentrez en vous-même ;
& c'est-là , c'est au fond de votre cœur , que
la nature a placé la seule félicité que vous
puissiez trouver sur la terre. . . .

S C E N E III.

L A M A R Q U I S E , M É L I T E ,
V I C T O R I N E.

V I C T O R I N E , *à la Marquise.*

M A D A M E , vos chevaux sont mis.

L A M A R Q U I S E.

Quelle heure est-il ?

V I C T O R I N E.

Midi passé.

L A M A R Q U I S E.

Allons , je vais sortir. (*A Mélite.*) Vous
dînez avec moi : vous m'attendrez ?

M É L I T E.

Oui ; & dans votre absence , je rece-

vrai vos visites. N'attendez-vous pas la Baronne ?

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu oui ; & peut-être Cidalie viendra-t-elle aussi : il faudroit la faire passer par le petit escalier , afin que la Baronne ne la rencontrât pas....

MÉLITE.

N'ayez aucune inquiétude , je donnerai les ordres nécessaires : nous allons en causer, Victorine & moi.

LA MARQUISE.

Adieu donc , je vous laisse ; dans une heure , je serai de retour.

SCÈNE IV.

MÉLITE, VICTORINE.

MÉLITE.

ATTENDONS ici la première des deux qui viendra , de Cidalie ou de la Baronne ; ensuite nous irons donner des ordres pour l'autre. Mais à présent , Victorine , parlez-moi un peu , je vous prie , de la Suede , de votre maîtresse , de la vie que vous menez. Je meurs d'envie d'avoir des détails là-dessus. J'ai fait hier mille questions à la Marquise ; mais elle parle d'elle avec tant de réserve , que je ne suis satisfaite qu'à moitié. Elle prétend qu'elle étoit heureuse là-bas ; heureuse à Stokholm ! & pendant

108 *Les Ennemies généreuses ,*
trois ans ; heureuse si long-temps & si loin !..
J'ai peine à le croire, je l'avoue.

V I C T O R I N E.

Oui, Madame, elle vous a dit la vérité.
Pendant ces trois années, je ne lui ai pas vu
un moment d'humeur.

M É L I T E.

Elle a tant de courage & de raison !...
Mais comment pouvoit-elle se plaire dans
un pays, où, pour toute société, elle n'a-
voit que des Suédois ? ... Elle n'entendoit
pas leur langue, par conséquent point de
conversation.

V I C T O R I N E.

Presque tous les gens de la Cour parlent
François, & Madame disoit que les vertus
& les agréments sont de tous les pays.

M É L I T E.

Mais son mari, qui, entre nous, est d'un
caractère si jaloux, si violent, devoit bien
la tourmenter ; elle étoit-là entièrement li-
vrée à son autorité, sans amis, sans pa-
rents ; elle a cruellement souffert, j'en suis
sûre.

V I C T O R I N E.

Eh bien, Madame, point du tout. Mon-
sieur a été si touché du sacrifice que Ma-
dame faisoit en quittant sa famille & Paris,
que la reconnoissance a fait de lui un autre
homme. Madame a achevé de le subjuguier
en Suede par sa douceur, son égalité, & la
maniere charmante dont elle faisoit les hon-
neurs de sa maison ; & sur-tout en ne pa-
roissant jamais s'ennuyer un moment ni se

repentir du parti qu'elle avoit pris. Enfin, a présent, Monsieur a pour elle autant de confiance & d'estime que vous lui avez vu autrefois de passion & d'inquiétude; & il n'est occupé que du soin de la rendre heureuse.

M É L I T E.

Voilà ce qu'on gagne à remplir de bonne grace ses devoirs : la paix intérieure & l'admiration de ce monde, qui souvent nous entraîne au mal, mais qui toujours applaudit au bien.... Mais, Victorine, j'entends le bruit d'une voiture; c'est sûrement la Baronne. Toute réflexion faite, comme elle doit venir avec sa belle-sœur, je ne me soucie pas de la voir. Restez ici, vous la prierez d'attendre : moi je vais dans le cabinet de la Marquise, & j'y recevrai Cidalie, si elle vient. L'escalier dérobé est dans la garde-robe ?

V I C T O R I N E.

Oui, Madame.

M É L I T E.

C'est bon. (*Elle sort.*)

V I C T O R I N E.

Que de précautions pour empêcher deux personnes qui s'aimoient tant, de se rencontrer ! quels changements peuvent arriver en trois années !... J'entends quelqu'un ; ce sont apparemment ces Dames. Ah, justement ; voilà Madame la Baronne, & sans doute sa belle-sœur.

S C E N E V.

**LA BARONNE, DORINDE,
VICTORINE.**

LA BARONNE, à Dorinde.

ELLE n'y est pas...

V I C T O R I N E.

Madame est allée chez Madame sa mère; mais elle va rentrer.

L A B A R O N N E.

Il suffit, nous l'attendrons ici. (*Victorine sort.*) Je vous avoue ma chère Dorinde, que cet entretien avec la Marquise me trouble beaucoup; je voudrois en être quitte. Elle va me parler de Cidalie, & me faire mille questions auxquelles je ne pourrai répondre, & qui ne serviront qu'à renouveler mes chagrins.

D O R I N D E.

Vos chagrins!... Vous devez haïr Cidalie; comment a-t-elle pu conserver encore le droit de vous affecter, de vous troubler, après avoir perdu tous ceux qu'elle avoit à votre estime?

L A B A R O N N E.

Vous m'avez ouvert les yeux sur elle; vous m'avez prouvé qu'elle me trompoit: mais enfin, elle m'aimoit autrefois... Et je l'ai si tendrement aimée! Ce souvenir ne peut s'effacer de mon cœur, il me pré-

servera toujours de la haine.... Non, je ne puis la haïr!...

D O R I N D E.

Plus vous l'avez aimée, plus elle est ingrate, plus votre ressentiment doit être implacable. Les injures se gravent profondément dans les âmes fortes; & quand on est capable d'aimer passionnément, on doit l'être de haïr avec violence.

L A B A R O N N E.

La véritable force qui vient de la grandeur d'âme, est de savoir vaincre ses passions, & non de s'y livrer. La haine & la vengeance ne sont à mes yeux que des foiblesses honteuses & criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connoître la haine! il montre en même-temps la noirceur de son âme & le dérèglement de son esprit. Eh quoi, s'applaudir de nourrir un affreux sentiment qui nous tourmente & nous déchire; s'occuper du malheureux objet qui l'excite, pour ne lui souhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal; s'affliger de ses succès; jouir de ses fautes & de ses revers!.... O Ciel! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvements, peut-il goûter un instant de repos, & n'est-il pas aussi lâche qu'inhumain?

D O R I N D E.

Cette haine féroce que vous me dépeignez, me fait horreur, & je ne la conçois pas; mais je ne parlois que de celle des âmes généreuses.

L A B A R O N N E.

Il n'en est point pour elles. Croyez que la définition que j'ai faite de la haine, n'est pas exagérée; j'aurois pu même y ajouter quelques traits encore plus odieux, en détaillant les excès où peut entraîner ce desir de vengeance qu'elle inspire.

D O R I N D E.

Au reste, vous n'aurez pas de peine à me persuader que la haine doit être surmontée par la vertu, & qu'elle est incompatible avec la sensibilité. J'ai des ennemis, mais je ne hais personne; & c'est, je l'avoue, sans beaucoup de réflexion, que je vous ai dit tous les *lieux communs* qu'on débite sur la haine; ce n'étoit ni mon cœur, ni mon esprit qui vous parloient, c'étoit le monde.

L A B A R O N N E.

Le vice, ainsi que la vertu, a plusieurs maximes qui ont passé en proverbes; vous avez, ma sœur, trop de droiture & d'esprit pour les adopter. Ces sentences pernicieuses éblouissent les fots, enhardissent les méchants; mais elles sont heureusement si absurdes, que le plus léger examen de la raison suffit pour en démontrer l'infamie, & pour armer contre le danger de les entendre répéter si souvent.

D O R I N D E.

Il est certain qu'avant d'adopter une maxime, on devroit y réfléchir & l'approfondir avec soin, sur-tout lorsqu'on vit dans le grand monde, où tant de mauvais princi-

pes circulent nécessairement, par la méchanceté qui les seme, & la légèreté qui les recueille & les répand encore. Mais revenons à la Marquise, que lui direz-vous ?

L A B A R O N N E.

Rien absolument sur les motifs de ma brouillerie avec Cidalie.

D O R I N D E.

Fort bien ; point de détails : j'approuve infiniment cette générosité, elle est dans mon ame ; vous savez que je vous l'ai toujours conseillée. Mais soyez sûre que Cidalie vous aura noircie auprès de la Marquise ; ainsi, à votre place, je ne me piquerois pas de l'épargner, comme vous avez fait jusqu'ici, & je dirois que j'ai les plus grands sujets de plainte. . . .

L A B A R O N N E.

Non, non, je ne veux point démasquer une personne qui me fut si chère. Lui enlever l'estime de la seule amie qui lui reste, ne seroit qu'une vengeance odieuse, indigne de moi. Quel triomphe pour nos ennemis, s'ils pouvoient, par de mauvais procédés, nous engager à sortir des bornes de la justice & de la modération, & nous faire imiter l'action qui les avilit ! . . . Ah ! s'il est possible que Cidalie me haïsse, du moins elle ne peut me mépriser : je ne me démentirai point ; il m'est doux de penser que je suis digne des regrets de l'amie qui m'a trahie. . . .

D O R I N D E.

Quel ascendant elle avoit sur vous ! . . .

Ne pouvoir encore à présent parler d'elle sans vous attendrir ! cela est inconcevable.

L A B A R O N N E.

Peut-on être autrement pour un objet que l'on a aimé dix ans ? Elle n'est pas, il est vrai, ce que je la croyois ; mais, malgré ses torts, ne dois-je pas toujours respecter en elle l'amie que j'avois choisie, celle que j'avois rendue dépositaire de tous mes secrets, celle, enfin, qui fit le charme de ma vie pendant tant d'années ? . . . Permettez-moi de vous faire une question : Si d'affreux procédés nous obligent à nous brouiller avec un frere, à nous séparer d'un mari, pouvons-nous avec bienfiance les noircir dans le monde, dévoiler leur méchanceté, & les peindre sans ménagement sous d'odieuses couleurs ? Non, sans doute ; une telle conduite révolteroit les gens les moins délicats. Eh, pourquoi l'amitié, ce lien volontaire, cette union si douce & si pure, n'exigeroit-elle pas les mêmes ménagements ? . . . Qu'on cesse donc de l'appeler une *chaîne sacrée*, un *sentiment sublime*, ou qu'on apprenne à mieux connoître l'étendue des devoirs qu'elle impose.

D O R I N D E.

De tels principes ne me sont point étrangers. Quels sacrifices n'ai-je pas faits à l'amitié ? J'ose dire que *ma maniere de sentir* n'est pas commune. . . . *J'ai fait mes preuves*. Mais je vous avoue que j'ai contre Cidalie une animosité qui m'étonne moi-même ; car les méchancetés personnelles

que j'ai effuyées , ne m'ont jamais rien inspiré de pareil. Apparemment qu'il faut attaquer mes amis , pour exciter mon ressentiment. Si j'étois l'objet de l'aversion de Cidalie , vous ne me verriez que de la froideur & de la générosité ; mais elle vous déteste , & je ne puis lui pardonner....

L A B A R O N N E.

Elle me déteste !... Non , ne le croyez pas : non , une funeste jalousie , une passion malheureuse a pu l'égarer ; mais je suis sûre qu'elle ne me hait pas.... Rappelez-vous les preuves d'intérêt qu'elle m'a données il y a trois mois dans ma dernière maladie ; elle venoit tous les jours dans mon antichambre ; elle y passa deux nuits ; mes gens l'ont vue pleurer , malgré les efforts qu'elle faisoit pour cacher ses larmes. A chaque instant son cœur la trahissoit.... Et quand on lui dit que j'étois hors de danger , sa joie , ses transports lui causerent une révolution qui la rendit malade à son tour....

D O R I N D E.

Je me rappelle tous ces détails , & je suis trop franche pour vous dissimuler que je ne vis dans toute sa conduite qu'une fausseté révoltante.... Et mon frere en fut indigné comme moi. Mais je me souviens aussi que , dans votre convalescence , vous lui écrivîtes pour lui demander une entrevue ; car vous brûliez du desir de la voir & de vous raccommo-der : & elle vous refusa. N'étoit-ce pas démentir toutes ces vaines protesta-

tions de tendresse qu'elle vous avoit données ? N'étoit-ce pas avouer qu'elle n'avoit joué cette comédie, que pour en imposer au public, & pour se rendre intéressante.

L A B A R O N N E.

Non ; elle fut de bonne foi dans les soins qu'elle me rendit : elle ne voulut pas me voir, parce qu'elle craignoit une explication : son refus me prouva seulement qu'elle reconnoissoit l'impossibilité de se justifier....

D O R I N D E.

Elle auroit dû espérer du moins de pouvoir vous abuser encore. Elle compta trop sur votre pénétration, & point assez sur votre cœur. Mais, à propos d'elle, on m'a dit ce matin une nouvelle assez singulière ; elle veut marier son frere, & vous ne devineriez jamais avec qui ?

L A B A R O N N E.

A qui donc ?

D O R I N D E.

A la fille d'un homme qui vous doit sa fortune, d'un homme à qui, par votre crédit, vous avez rendu les plus grands services il y a deux ans....

L A B A R O N N E.

Monfieur de Sainval ?

D O R I N D E.

Précisément. Vous savez que Cidalie s'est toujours piquée d'avoir une extrême tendresse pour son frere, & vous connoissez la tournure romanesque qu'elle fait donner à tout ce qui la regarde. Aussi conte-t-elle

que le bonheur de son frere , & par conséquent le sien , est attaché à ce mariage ; qu'il a pour cette jeune personne la passion la plus vraie & la plus intéressante.... Et puis des détails , des attendrissements... Son frere heureux.... Une belle-sœur charmante pour elle.... La félicité de trouver une amie dans la femme de son frere.... Et les enfants de son frere qui deviendront les siens.... Enfin , une emphase pathétique , & tous les lieux communs épuisés sur les liens chéris de frere & de sœur , de belle-sœur , d'enfants , de neveux.... Vous l'entendez.

L A B A R O N N E.

Mais tout cela , au fond , me paroît très-simple. La fille de M. de Sainval est en effet une charmante personne , par sa figure , ses talents , son caractère.

D O R I N D E.

Et puis elle aura cent mille livres de rente....

L A B A R O N N E.

J'imagine que Cidalie ignore l'intimité de ma liaison avec M. de Sainval.

D O R I N D E.

Quoique cette liaison ne soit formée que depuis votre brouillerie avec elle , elle en est instruite : elle a dit l'autre jour , devant vingt personnes , qu'il y avoit un grand obstacle à cette union ; mais qu'elle imaginoit cependant que M. de Sainval , en y réfléchissant , pensera que dans cette occa-

sion, il vaut mieux consulter sa fille que vos ressentiments particuliers.

L A B A R O N N E.

On vous a fait une histoire : quand Cidalie seroit capable d'un soupçon aussi bas, elle a trop d'esprit pour en convenir.

D O R I N D E.

Elle a beaucoup plus d'artifice que d'esprit, & elle a fait dans ce genre des mal-adresses infiniment plus grossières. Je ne vous ai pas dit tout ce que je fais là-dessus. . . J'épargne votre foiblesse, & je respecte votre prévention. . . D'ailleurs, il y a des choses d'un genre si noir, que j'aurois de la répugnance à les articuler. . . J'ai plus de modération & de réserve que vous ne croyez. . . . C'est une dangereuse femme, soyez sûre de cela. . . . Je conviens qu'elle est séduisante, elle a de la grace & de la douceur dans ses manières ; un ton fort noble, un peu trop sentencieux : au reste, ce défaut même lui donne un air de raison & de solidité qui en impose ; il inspire l'ennui, mais il attire la considération. . . . Ne pouvant briller par l'esprit, elle veut se faire estimer par le bon sens, & joint à cet art, celui de cacher, sous des dehors intéressants, une ame froide & vindicative, & la plus profonde dissimulation. Mais pour revenir au trait que je vous citois d'elle au sujet de Sainval, demandez à votre mari, quand il sera de retour, si c'est une histoire : on m'a assuré que plusieurs de ses amis étoient présents à cette conversation.

L A B A R O N N E.

Est-il possible qu'elle me fasse une injure si cruelle? . . . Si elle l'a dit, elle est d'autant plus coupable qu'elle ne peut le penser, j'en suis certaine. . . . Changeons d'entretien, ma sœur, je vous en supplie; ne me parlez jamais d'elle. . . Dites-moi, votre frere ne doit-il pas revenir aujourd'hui de la campagne, vous a-t-il écrit? . . .

D O R I N D E.

Non, & j'ignore même où il est.

L A B A R O N N E.

Je n'en fais pas davantage. Concevez-vous qu'il soit parti si précipitamment, sans m'en prévenir; & que depuis près de quinze jours qu'il est absent, il n'ait pas daigné m'écrire une seule fois! . . . Ah! je ne suis heureuse d'aucune manière!

D O R I N D E.

Il reviendra sûrement bientôt. . . .

L A B A R O N N E.

En effet, ses affaires doivent le rappeler ici, elles sont dans un tel dérangement! . . . Savez-vous si M. de Sainval est à Paris? . . . Comme je ne suis arrivée qu'hier assez tard de la campagne, je n'ai point envoyé chez lui. . . .

D O R I N D E.

Oui, il est venu pour vous voir; mais vous étiez chez la Marquise; j'ai reçu sa visite.

L A B A R O N N E.

N'entends-je pas un carrosse entrer dans la cour? . . . C'est apparemment la Marquise. . . .

D O R I N D E.

Elle s'est fait attendre un peu longtemps... Ah ça, vous allez me présenter... Je suis curieuse de la voir. On dit qu'elle est d'une fierté d'avoir été en Suède, d'un orgueil d'avoir suivi son mari!... Ces femmes à grands sentiments appellent toujours leurs devoirs des sacrifices. Cela est singulier.

L A B A R O N N E.

Et n'est-ce pas un sacrifice de s'arracher du sein d'une famille qu'on chérit, & dont on est adorée?... Mais on vient, c'est elle.

S C E N E VI.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

L A M A R Q U I S E.

JE suis au désespoir de rentrer si tard; mais j'ai été forcée d'attendre ma mere.... (*à Dorinde.*) Je compte sur l'ancienne indulgence de la Baronne; ainsi, Madame, c'est à vous seule que doivent s'adresser mes excuses.

D O R I N D E.

Je partage tous les sentiments de ma sœur, & je me flatte, Madame, que vous voudrez bien à l'avenir me traiter comme elle.

L A M A R Q U I S E.

Puisque vous me défendez les compliments,

ments , vous me permettrez donc , Madame , de parler à la Baronne d'une chose qui m'intéresse au-delà de l'expression : elle connoît ma tendre amitié pour Cidalie , &....

L A B A R O N N E .

Je prévois vos questions ; j'y vais répondre , & vous ouvrir mon cœur autant que je le puis. Des raisons que je ne veux , ni ne dois détailler , m'ont pour jamais séparée d'une amie que je regrette , & que rien ne peut me rendre. Je n'accuse point Cidalie , je ne me plains que de ma destinée... Qu'il vous suffise de savoir que votre amitié pour Cidalie , loin de diminuer celle que j'ai pour vous , ajoutera encore à l'estime que vous m'avez inspirée , en me confirmant dans l'opinion que j'avois de la solidité de vos sentiments. Ne m'en demandez pas davantage ; je me suis prescrit sur le reste un silence inviolable.

L A M A R Q U I S E .

Cette douceur & cette généreuse modération ne m'étonnent point en vous ; mais comment se peut-il que , malgré tant de ménagements , Cidalie soit si cruellement noircie dans le monde ? Les plus odieuses interprétations , les plus horribles calomnies sont répandues contre elle. Quand vous ne vous plaignez point , qui donc peut avoir le droit de l'accuser ?

L A B A R O N N E .

J'ignore d'où peuvent venir ces bruits injurieux & sans fondement ; mais d'ail-

122 *Les Ennemies généreuses,*
eurs, je fais que la méchanceté ne m'a
pas épargnée davantage.

D O R I N D E.

On ne peut empêcher le monde de former des conjectures, & de juger d'après les vraisemblances qu'il croit appercevoir, ou qu'il suppose.

L A M A R Q U I S E.

Les vraisemblances!... Quand on a connu Cidalie, & quand on n'est aveuglé ni par l'envie, ni par la haine, il n'y a nulle *vraisemblance* qu'elle soit capable de fausseté & de perfidie.

D O R I N D E.

Les ennemis de Cidalie prétendent qu'elle a tort; ceux de ma sœur soutiennent que Cidalie a raison; je ne vois rien dans tout cela que de fort ordinaire.

L A M A R Q U I S E.

Non, Madame; on déchire Cidalie avec d'autant plus de facilité, qu'elle & ses amis sont incapables d'user de représailles; & je puis vous assurer que tout le monde s'accorde à plaindre la Baronne.

L A B A R O N N E.

Ainsi vous pensez donc que la modération que je témoigne, n'est qu'un artifice?

L A M A R Q U I S E.

Que dites-vous, ma chère Baronne? Pouvez-vous concevoir un semblable soupçon?... Je n'accuse que ceux qui, sous le voile de l'amitié, vous abusent, vous trahissent; puisque, loin d'imiter votre générosité, ils se servent de votre nom, afin

de satisfaire leur haine particulière, en tâchant de noircir & de calomnier une personne assez noble pour n'opposer à de tels outrages que le mépris & le silence.

D O R I N D E.

Ces déclamations, Madame, ne me font point nouvelles, je les reconnois; Cidalie vous a communiqué sa chaleur... & ces discours violents, dictés par elle, prouvent comment elle garde ce silence estimable que vous vantez.

L A M A R Q U I S E.

Je ne parle point d'après Cidalie, Madame; & pour ne vous laisser aucun doute à cet égard, c'est de ma mère & de Mélite que je tiens ces tristes détails...

L A B A R O N N E.

Terminons cet entretien, je vous en conjure...

L A M A R Q U I S E.

Oui, mais à condition que nous le reprendrons; car je veux vous faire connoître la noirceur des faux amis qui vous aigrissent en secret...

D O R I N D E, *avec emportement.*

Ah, c'en est trop, Madame... Un tel déchaînement n'est pas tolérable... Et cet oubli des bienfaisances ne peut ni se concevoir, ni se supporter.

L A M A R Q U I S E, *froidement.*

Vous m'étonnez, Madame... Qu'ai-je dit qui doive vous déplaire?... On ne peut donc entreprendre, sans vous offenser, de démasquer la trahison & la perfidie.

die? ... A l'avenir, mieux instruite, Madame, je ne manquerai plus à ces égards dont j'ignorois l'obligation indispensable, & que vous réclamez sans doute avec raison.

D O R I N D E, *à la Baronne.*

Voilà, ma sœur, à quoi mon amitié pour vous m'expose; mais puisque l'on me pousse à bout avec si peu de ménagement, je vais m'expliquer avec la franchise qui m'est naturelle. (*A la Marquise,*) Il n'y a dans tout ceci, Madame, de trahison que de la part de Cidalie, d'aveuglement que dans les amis qui lui restent...

L A B A R O N N E,

Que dites-vous, ma sœur?...

D O R I N D E,

Oui, Madame, je méprise Cidalie; j'exhorte ma sœur à ne jamais la revoir. Je ne trahirai point les secrets qui me sont confiés; je ne dévoilerai point les horreurs dont j'ai vu les preuves les plus positives,

L A B A R O N N E,

Ma sœur...

D O R I N D E,

J'admire la générosité, la modération de ma sœur; mais je ne puis supporter de l'entendre accuser de foiblesse & d'injustice, & de me voir moi-même indignement outragée. Vous m'avez forcée, Madame, à rompre le silence; & si je dévoile Cidalie, n'en accusez que vous.

L A B A R O N N E, *à la Marquise.*

La violence & l'emportement l'égarent...

Je défavoue tout ce qu'elle a dit.... Pardonnez, ma sœur... Votre vivacité naturelle, & votre intérêt pour moi, fans doute, ont causé cet affreux déchaînement que vous condamnerez vous-même avec un peu de réflexion... (*A la Marquise.*) La colere suspend en elle l'usage de sa raison... Non, je ne reproche rien à Cidalie; non, c'est moi seule qu'on doit croire... Quelle scene affreuse vous venez de me donner l'une & l'autre! Eh quoi, vous m'aimez toutes deux, & vous aigrissez mes chagrins? Ah, s'il n'existe pas un cœur sur lequel je puisse compter, du moins épargnez, respectez en moi la plus malheureuse personne qui soit sur la terre.

L A M A R Q U I S E.

Vous, malheureuse!... Avec une ame si noble & si tendre, devriez-vous l'être?... Ah, vous méritez de vrais amis; le Ciel vous les a conservés malgré vous... & vous retrouverez un jour le bien que vous avez perdu. Oui, j'ose le prédire, le temps réunira deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre.... Mais, qui vient nous interrompre?...



S C E N E VII.

DORINDE, LA BARONNE, LA
MARQUISE, VICTORINE.

L A M A R Q U I S E.

Q U E voulez-vous ?

V I C T O R I N E.

On demande Madame dans son cabinet...

(*bas.*) C'est Madame Cidalie.

L A M A R Q U I S E.

Il suffit, allez. (*Victorine sort.*)

L A B A R O N N E.

Je vous laisse...

L A M A R Q U I S E.

Promettez-moi donc que je vous reverrai ce soir... Si vous rejetez ma médiation, du moins ne dédaignez pas les soins de cette amitié si vraie que je vous ai consacrée...

L A B A R O N N E.

Elle m'est toujours chère ; & je sens qu'elle peut adoucir mes peines... (*Elles s'embrassent.*)

D O R I N D E *à part.*

Je suis outrée... (*Haut.*) Allons, ma sœur, venez-vous ?

L A B A R O N N E.

Je vous suis... (*La Baronne & Dorinde sortent, la Marquise fait quelques pas pour les reconduire.*)

LA MARQUISE, *seule, après un moment de silence.*

Quel entretien!... Comme il m'a ferré le cœur! Pauvre Baronne!... Comme elle est abusée & tyrannisée par cette méchante femme!... Mais allons trouver Cidalie... Ah, la voilà.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

J'ALLOIS vous chercher...

CIDALIE.

Victorine m'a dit que la Baronne fortoit, & je suis venue sur le champ. Eh bien, ma chere amie, comment l'avez-vous trouvée?... On dit qu'elle est bien changée.... Vous a-t-elle parlé de moi? Dorinde étoit avec elle; comment a-t-elle pu se contenir devant vous? Enfin, comment s'est passée cette conversation?

LA MARQUISE.

Toutes ces questions de votre part me font grand plaisir; elles doivent me donner l'espoir que vous êtes disposée à plus de confiance que je n'osois en attendre de vous.

CIDALIE.

Certainement je n'aurai point avec vous cette entiere réserve dont je me suis fait

128 *Les Ennemies généreuses,*
une loi jusqu'ici. Vous ferez tout ce qu'il
m'est permis de dire, sans blesser les de-
voirs que la délicatesse m'impose.

L A M A R Q U I S E.

Cependant je vous aime assez pour avoir
le droit de prétendre à une confiance sans
restriction.

C I D A L I E.

Je vous expliquerai les raisons qui doi-
vent me forcer d'y mettre des bornes à cet
égard; & vous les approuverez, j'en suis
sûre. Ah, croyez qu'il en coûte à mon cœur
de ne s'ouvrir qu'à demi; il y a si long-
temps qu'il dissimule ses chagrins, & cette
contrainte en a si cruellement redoublé l'a-
mertume!... Mais j'entends la voix de Mé-
lite; elle vient sans doute nous chercher
pour dîner...

S C E N E IX.

L A M A R Q U I S E, C I D A L I E, M É-
L I T E.

M É L I T E.

P A R D O N, si je vous interromps; mais
savez-vous qu'il est trois heures?...

L A M A R Q U I S E.

Allons, ma chère Cidalie....

M É L I T E, à la Marquise.

Un moment... Apprenez-moi donc ce
que vous avez dit à Dorinde; elle est for-

tie furieuse, & elle a fait une scène inouïe à la pauvre Baronne en descendant les escaliers. . . . Victorine, qui m'a conté ce détail, a entendu plusieurs exclamations très-violentes; & entr'autres, elle prétend que Dorinde a répété plusieurs fois que vous étiez *d'une impertinence inconcevable, d'une impertinence qui n'a pas de nom*. Victorine ajoute que la Baronne essayoit en vain de faire taire sa belle-sœur, qui n'en crioit que plus fort, & avec un air & un son de voix également effrayants.

L A M A R Q U I S E.

Spéctacle en effet effrayant & hideux, que celui qu'offre une femme dominée par la colère, & livrée à l'emportement!... Mais on nous attend pour dîner; nous reprendrons tantôt cette conversation. Allons....
(*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.**LA MARQUISE, CICALIE.****LA MARQUISE.**

ENFIN, nous voilà seules, & sûres de n'être point interrompues; satisfaites mon impatience, ma chere Cicalie....

CICALIE.

Il est inutile, je crois, de vous parler de la situation de mon cœur; mes lettres ont dû vous convaincre que je ne suis point changée: cette amie, que la méchanceté m'a fait perdre, m'est toujours aussi chere; je plains son aveuglement, j'en gémis, il me coûte tout mon bonheur; on m'a ravi son estime, mais je lui conserve la mienne, malgré ses injustices; c'est un bien qu'elle dédaigne, & c'est la seule consolation qui me reste. Qu'il doit être cruel de mépriser ce qu'on aimoit! Mais, hélas! il est aussi douloureux d'être soupçonnée d'une noirceur par la personne même à l'opinion de laquelle on tenoit le plus!...

LA MARQUISE.

Vous savez donc que la calomnie vous a noircie auprès de la Baronne?...

C I D A L I E.

Je connois tous les détails de cet affreux mystère, je vous l'avoue; vous êtes la première à qui j'aye fait cette confidence; & n'oubliez pas que vous m'avez promis une inviolable discrétion. Ce n'est qu'avec vous que je puis me permettre d'accuser la Baronne de foiblesse & de crédulité. Mais si vous saviez avec quel art on l'abuse, & quelles spécieuses apparences on a su tourner contre moi, vous l'excuseriez, j'en suis sûre. D'ailleurs, me soupçonnant coupable de la plus noire trahison, elle voulut d'abord s'expliquer franchement avec moi; elle conservoit l'espoir qu'il me seroit possible de me justifier: vous connoissez mon cœur; trop fier pour supporter l'ombre d'une défiance injurieuse, il fut profondément blessé de la sienne. Tandis qu'elle me parloit, l'étonnement & l'indignation me rendoient immobile, & m'ôtoient même le desir de me justifier. On prit mon silence & ma froideur pour l'aveu tacite de ma perfidie & de mon ingratitude; & après cette funeste entrevue, nous cessâmes tout-à-fait de nous voir. Depuis quelque temps, la perte de sa confiance, & l'embarras qu'elle éprouvoit avec moi, m'avoient fait pressentir mon malheur; & quand elle me dévoila une partie de ses soupçons, j'avoue que le ressentiment de me voir si cruellement outragée, me persuada d'abord que je regretterois peu celle qui étoit capable de me faire une si mortelle injure: je rompis sur le champ,

sans reproches, sans plaintes, & avec un sang froid dont je me félicitois. Mais ce calme trompeur fut de courte durée, & je sentis bientôt toute l'étendue d'une perte irréparable pour moi.

L A M A R Q U I S E.

Je conçois l'effet de votre premier mouvement, & que d'abord vous ayez dédaigné de vous justifier; mais depuis, comment n'en avez-vous pas cherché les moyens? Comment n'avez-vous pas désiré, demandé une nouvelle explication?

C I D A L I E.

Telle est la bisarrerie de ma destinée; que cette amitié même qui me la fait souhaiter, en même-temps me l'interdit.

L A M A R Q U I S E.

M'expliquerez-vous cette énigme?

C I D A L I E.

En deux mots, la voici. Mes accusateurs auprès de la Baronne, sont sa belle-sœur & son mari: par un hasard singulier, je possède les preuves les plus complètes de leur fausseté & tous les détails de leur noir complot, & je ne puis me justifier entièrement aux yeux de la Baronne, qu'en produisant ces preuves qui démasqueroient deux personnes méprisables, mais à qui elle est attachée par des liens indissolubles. Dois-je, pour mon intérêt particulier, porter le trouble, la haine & la division dans le sein d'une famille? Dois-je arracher une femme à son mari? Aurai-je la cruauté de lui ravir tous les sentimens qui peuvent lui faire

chérir ses devoirs ? Puis-je lui dire : cet homme à qui vous avez tout sacrifié , que vous avez aimé si passionnément , à qui vous êtes unie pour toujours , l'époux enfin que vous avez choisi , est également indigne de votre estime & de votre tendresse ? Me reconnoîtriez-vous , ma chere Marquise , à ce cruel langage ? Seroit-ce-là de l'amitié , quand la haine la plus noire ne pourroit porter de plus terribles coups ? . . . Je ne puis cependant me justifier qu'à ce prix : jugez donc de toute l'amertume de ma situation.

L A M A R Q U I S E .

Ah , que m'apprenez-vous ? Je vous admire , je vous approuve ; j'ose même croire qu'à votre place je me conduirois comme vous. Vous ne faites que votre devoir , j'en conviens ; mais que vous êtes à plaindre ! . . . Calomniée auprès de l'objet qui vous est le plus cher , & forcée de la laisser dans une erreur que vous pourriez détruire si facilement ! Ah , plus d'espoir de raccommodement à présent , je le conçois ! . . . & les méchants triompheront. Cette horrible Dorinde & son frere , s'applaudiront toujours de leurs complots ; je ne puis supporter cette idée , je l'avoue . . . Que je la hais , Dorinde . . . oui , presque autant que je vous aime.

C I D A L I E .

Ah , pouvez-vous comparer la force de la haine à celle de l'amitié ? Non , non ; un tranquille & froid mépris , voilà l'es-

pece de haine qui convient aux ames généreuses, & la seule dont elles soient susceptibles. Eh, ne sommes-nous pas vengée des méchants, par notre supériorité sur eux? Les charmes de l'amitié, les sentimens doux & bienfaisants d'un cœur noble & tendre leur sont inconnus; ils sont privés du bonheur dont nous jouissons; n'ayons pas la coupable folie de nous associer à leurs peines, en nous livrant aux noires passions qui les déchirent & qui ne sont faites que pour eux. Qu'ils haïssent, qu'ils se vengent; mais nous, pardonnons, aimons, faisons le bien, & nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillants succès.

L A M A R Q U I S E.

Oui, vous avez raison, la haine est un affreux délire, & son atrocité est particulièrement odieuse & révoltante dans une femme; mais cependant je voudrois bien que vous me permissiez de haïr Dorinde, sans conséquence; elle est si noire, si méchante!... Dites-moi pourquoi elle vous déteste & vous calomnie avec tant d'acharnement? Est-ce de gaieté de cœur, ou par quelque intérêt particulier?

C I D A L I E.

Elle fait que je me suis vivement opposée au mariage de la Baronne, & que je l'empêchai du moins de donner follement tout son bien à l'homme indigne d'elle, qui ne l'épousoit que pour sa fortune. On voulut éloigner de la Baronne une personne

qui pouvoit lui donner d'utiles conseils ; on nous brouilla ; & mon amie séduite , aveuglée , & victime de l'avidité la plus basse , a , depuis notre séparation , engagé tout son bien , & signé sa ruine. Voilà du moins ce qu'on dit dans le monde ; plutôt au Ciel que ces tristes conjectures fussent sans fondement ! . . .

L A M A R Q U I S E .

Infortunée Baronne ! Elle est cruellement punie de sa foiblesse & de sa crédulité ! . . .

C I D A L I E .

Elle méritoit un autre sort. Son ame est si noble & si sensible ! . . . Malgré les torts affreux qu'elle me suppose , jamais un mot de plainte n'est sorti de sa bouche ; elle me conserve toujours le plus tendre intérêt. On peut l'aveugler , la séduire ; mais il est impossible que le ressentiment & l'animosité puissent entrer dans son cœur : jamais personne n'eut à un degré plus éminent les vertus précieuses qui doivent sur-tout caractériser une femme , l'indulgence , la douceur & la modération. Elle me croit coupable de la trahison la plus noire ; eh bien , non-seulement elle m'a pardonné , mais , j'en suis sûr , elle m'excuse en secret , & ne pense à mes prétendus torts que pour chercher des raisons qui puissent les diminuer. Incapable de manquer à ses principes , la fragilité des autres n'excite en elle qu'une tendre compassion . . . Eh , voilà cependant l'amie que j'ai perdue ! . . . Qui pourra m'en dédommager ! . . . Nous étions

libres l'une & l'autre, décidées à ne jamais prendre d'engagements ; les convenances nous unissoient comme les sentiments ; nos terres voisines, nos fortunes égales, ce qui nous donna la possibilité de vivre ensemble dans cette étroite intimité qui dura dix ans. Nous logions à Paris dans la même maison ; nous passions l'été dans sa terre & dans la mienne. Accoutumée à la voir toujours, à lui confier mes plus secrètes pensées, trouvant en elle tous les agréments de l'esprit, & toutes les qualités de l'ame, persuadée qu'elle m'aimoit uniquement, & que rien ne pouvoit jamais nous séparer, mon attachement pour elle prenoit chaque jour de nouvelles forces, & devint enfin la passion dominante de mon cœur. La raison la justifioit, & l'amour-propre même (car à quels sentiments ne se mêle-t-il pas ?) servoit à l'augmenter encore ; on nous citoit comme le modèle unique d'une amitié parfaite : le monde, qui doute toujours de la sincérité des liaisons des femmes, rendoit justice à la nôtre ; & j'éprouvois que l'approbation générale fait chérir davantage encore un penchant vertueux.

L A M A R Q U I S E.

Je ne puis renoncer à l'idée de vous réunir l'une & l'autre.... En dépit du fort & des méchants, vous vous aimerez toujours. Eh bien, passez-vous d'explication, consentez seulement à vous revoir....

C I D A L I E.

Je suis sûre que la Baronne me rece-

vroit ; mais comment paroître devant elle sans me justifier ? Aurois-je le courage , en vivant avec elle , de la laisser dans son erreur ? En supposant qu'elle consentît à me pardonner , me feroit-il possible de ne lui pas ouvrir mon cœur , ce cœur si peu fait pour seindre , & sur-tout avec elle ? Non , non , je puis me taire loin d'elle , je le dois ; rien ne me fera rompre ce cruel silence ; mais auprès d'elle je me trahirois , j'en suis certaine. Renoncez donc à un projet qui ne peut jamais se réaliser ; il faut qu'il soit bien chimérique , pour que j'aye pu y renoncer moi-même. . . .

L A M A R Q U I S E.

Mais que peut-on avoir inventé contre vous , avec une ombre de vraisemblance ? Je ne le devinerais jamais , & je comprends encore moins comment la Baronne a pu se laisser séduire par un mensonge qui vous noircissoit.

C I D A L I E.

Avec tout l'art imaginable , & les apparences les plus fortes , on ne parvint à lui inspirer que des soupçons ; moi seule je l'ai confirmée dans son erreur , en refusant de m'expliquer : ce silence de ma part a dû la convaincre ; mais je ne conçois pas les premiers doutes ; je l'avoue , à sa place jamais je n'eusse été capable de les former ; cependant elle étoit aveuglée par une passion que je ne connois pas ; je ne dois que la plaindre & non la condamner. Heureux qui ne livre son cœur qu'à des sentimens doux

138 *Les Ennemies généreuses*,
& modérés, & qui fait se garantir des passions violentes ! Ses plaisirs seront toujours purs, & la raison adoucira ses peines.

L A M A R Q U I S E.

D'ailleurs, le sentiment le plus légitime peut devenir, par son excès, dangereux & condamnable, sur-tout dans une femme. Un léger écart de principes nous conduit souvent au déshonneur ; nous devons donc travailler avec soin à modérer la vivacité de notre imagination, &, pour nous préserver des illusions qui pourroient nous séduire, réfléchir, méditer sans cesse, & soumettre tous nos sentiments aux loix sévères de la raison qui peut seule nous guider sûrement : elle nous dira que, nées pour la dépendance, la vie tranquille & retirée, nos occupations doivent être sédentaires, nos goûts simples ; que la modestie, la douceur & la modération sont des qualités nécessaires à notre félicité comme à notre gloire. Une femme ne peut se distinguer que par les vertus d'un Sage, l'empire absolu de soi-même, & l'amour de la justice & de la paix. Une imagination exaltée mène les hommes à l'héroïsme, & précipite les femmes dans d'affreux égarements. Ainsi les passions tumultueuses, les mouvements violents, sont pour nous des foiblesses dangereuses & funestes, & auxquelles nous ne pouvons nous livrer sans perdre nos principes, notre réputation & notre bonheur.

C I D A L I E.

Oui, nous sommes faites pour être sen-

sibles, & non passionnées ; ne nous plaignons point de notre partage : n'aimer qu'autant que la raison le permet, c'est seulement renoncer à des erreurs qui ne produisent que des peines. Mais je m'oublie facilement dans un entretien si doux ; il faut cependant que je m'arrache d'ici ; mon frere, sans doute, m'attend déjà chez moi.

LA MARQUISE.

Si ce mariage dont vous vous occupez pouvoit réussir, ce seroit une grande consolation pour vous.

CIDALIE.

Il adouciroit tous mes chagrins ; mon frere m'est si cher ! Mais je n'ose me flatter.... Quelqu'un vient. Adieu, ma chere amie.

LA MARQUISE.

C'est Mérite....

CIDALIE.

Eh, mon Dieu, comme elle a l'air agité...

SCENE II.

LA MARQUISE, CIDALIE,
MÉLITE.

MÉLITE.

AH ! j'ai de cruelles nouvelles à vous apprendre !....

LA MARQUISE.

Comment ?....

M É L I T E.

Cette pauvre Baronne doit être dans un désespoir! . . .

C I D A L I E.

O Ciel! qu'est-il donc arrivé?

M É L I T E.

Son mari étoit absent depuis quinze jours; on ignoroit le lieu qu'il habitoit & le sujet de son voyage; tout est découvert à présent.

C I D A L I E.

Eh bien? . . .

M É L I T E.

Il partit secrètement pour un port de mer, & s'est embarqué. Il a écrit à sa femme en mettant à la voile.

C I D A L I E.

Et quel est son dessein?

M É L I T E.

Il mande qu'il est ruiné, qu'il part pour les Indes; & que s'il n'y rétablit pas sa fortune, on n'entendra jamais parler de lui. Sa malheureuse femme, que deviendra-t-elle? Abandonnée de l'objet à qui elle a tout sacrifié, n'entendant rien aux affaires, assiégée par une foule de créanciers, obligée de vendre tout ce qu'elle possède, perdant tout à la fois. . . .

C I D A L I E.

Une amie lui reste. . . . Où est-elle? Que fait-elle? De qui tenez-vous ces affligeants détails? Sont-ils bien vrais? . . .

LA MARQUISE, *embrassant Cidalie.*

Je vous devine. . . Je lis avec attendrissement dans ce cœur si noble & si tendre! . . .

M É L I T E , à la Marquise.

Ah, vous n'avez pas le mérite de découvrir seule ce qui s'y passe....

C I D A L I E.

Mais, encore une fois, ma chère Méli-te, êtes-vous bien sûre du malheur de la Baronne?

M É L I T E.

Je quitte dans l'instant une personne qui étoit avec elle quand elle a reçu la fatale lettre de son mari..

C I D A L I E.

L'infortunée! Si j'allois sur le champ chez elle?... Sa porte me fera fermée... (*A la Marquise.*) Ecrivez-lui, ma chère amie; dites-lui que je lui demande à genoux un moment d'entretien... Mais elle le refusera sans doute!... Que faire donc?.. Il faut cependant que je lui parle... & tout-à-l'heure... Ah, conseillez-moi par pitié; dans le trouble où je suis, je ne fais comment je dois m'y prendre pour l'engager à me voir....

L A M A R Q U I S E , à Cidalie.

Comme vous êtes tremblante!.... Affez-vous, & calmez-vous, s'il est possible. (*Cidalie s'assied.*) Voici ce que j'imagine : il faut que Méli-te, qui est fort liée avec elle, aille la chercher; qu'elle lui dise que j'ai les choses du monde les plus importantes à lui communiquer, & qu'elle l'amène ici,

C I D A L I E.

Fort bien.., Mais cachez-lui que je l'at-

142 *Les Ennemies généreuses*,
temps, & même ne lui prononcez pas mon
nom... Elle loge dans cette rue; en ne
perdant point de temps, chere Mérite, vous
serez de retour dans un quart d'heure....

M É L I T E.

J'ai justement ma voiture là-bas. Adieu,
comptez sur mon zele & mon activité.
(*Elle sort.*)

S C E N E III.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

ENFIN, ma chere Cidalie, nul obstacle
à présent ne s'oppose à votre justification;
la Baronne indignement abandonnée d'un
mari qu'elle ne reverra vraisemblablement
jamais, ne fait que trop maintenant com-
bien il mérite peu sa tendresse; vous pou-
vez, sans scrupule, achever de lui défiller
les yeux....

C I D A L I E.

Oui, je le puis, & même je le dois. Ofen-
drois-je, sans me justifier entièrement, lui
offrir tous les secours de la tendre amitié?
Pourroit-elle en accepter d'une personne
qu'elle n'estimerait pas?... Cependant je
tremble.... Je desire passionnément de la
revoir, & je redoute cette entrevue....
Elle est si à plaindre! Le malheur augmente
encore la délicatesse des ames nobles. Si

j'allois , en l'éclairant , aggraver ses peines , la blesser peut-être ajouter à ses chagrins , celui de la faire rougir de ses torts avec moi Si enfin , aigrie par la situation , elle ne voyoit dans ma démarche qu'une orgueilleuse générosité Ah , qu'elle liroit mal dans mon cœur ! De toutes ses injustices , celle-là seroit la plus cruelle Que je suis combattue ! J'ai presque envie de ne pas la voir aujourd'hui ; cependant si elle m'aimoit autant qu'elle m'est chère , je la consoleroi Mais je me suis toujours opposée à son mariage ; j'eus le courage autrefois de lui prédire une partie des malheurs qu'elle éprouve . Elle se le rappelle , j'en suis sûre ; ma présence , ma vue seule , sera sans doute pour elle un reproche insupportable Qui fait même si jamais elle pourra s'accoutumer à me voir Que ces réflexions sont accablantes ! Quel parti dois-je prendre ?

L A M A R Q U I S E .

En vérité , vous vous plaisez à vous tourmenter . Elle vous aimoit toujours en vous supposant les plus grands torts ; soyez bien certaine que le bonheur de retrouver une amie telle que vous , la dédommagera de toutes ses peines .

C I D A L I E .

Mais que lui dirai-je d'abord ? Par où commencerai-je ? J'ose croire que j'ai moi-même assez de délicatesse pour ne devoir jamais craindre en général de blesser celle d'une autre ! D'ailleurs , les offres

que je veux lui faire, sont si simples.... Mais, je vous le répète, elle est dans le malheur; je la trouverai susceptible, exagérée, défiante : voilà les suites amères de l'infortune; voilà les défauts qu'elle produit; ils doivent exciter la plus tendre compassion, & l'on ne sauroit trop s'occuper des égards & des ménagements qu'ils méritent. Ah, celui qui peut aborder un malheureux sans éprouver un sentiment mêlé de respect & de crainte, n'est pas fait pour le secourir, ni digne de le consoler!... Il me vient une idée.... Si, pour ménager sa délicatesse, je commençois par lui demander un service?... Fût-il chimérique, n'importe.... Mais de quel genre? Il faut y penser.... Mon Dieu! n'entends-je pas du bruit?... C'est elle peut-être.... Je n'en puis plus.... (*Elle s'assied.*)

L A M A R Q U I S E.

Réellement je doute que vous ayez la force de lui parler.... Ah, vous méritez bien d'être aimée.... Et je crois pouvoir vous dire, sans exagération, que vous m'êtes aussi chère que vous le ferez à la Baronne dans un quart d'heure.... Mais, que nous veut Victorine?



SCENE

S C E N E I V.

LA MARQUISE, CIDALIE,
VICTORINE.

V I C T O R I N E.

MADAME, je viens vous avertir que ces Dames sont arrivées....

C I D A L I E.

Quoi, Mélite & la Baronne?

V I C T O R I N E.

Oui, Madame.

C I D A L I E.

Ah, Ciel!... (*à la Marquise.*) Ecoutez, ma chere amie, je vais m'en aller dans votre cabinet; je ferai dire à Mélite qu'elle vous envoie la Baronne, à qui vous ne parlerez point de moi; & pendant votre entretien avec elle, je préviendrai Mélite sur la maniere dont je veux être annoncée.

L A M A R Q U I S E.

J'entends.... Je ne dirai point que vous êtes ici....

C I D A L I E.

Et même, si elle vous parle de moi, ajoutez que vous ne m'avez pas vue depuis ce matin.

L A M A R Q U I S E.

Ne perdez point de temps.... Allez.

C I D A L I E.

Adieu.... Victorine, donnez-moi le bras;
Tome II. G

146 *Les Ennemies généreuses*,
car en vérité je suis si tremblante & si trou-
blée, que je ne puis me soutenir. (*Elle*
sort avec Victorine.)

S C E N E V.

LA MARQUISE seule.

QUELLE ame charmante! Quelle
leçon que sa conduite! . . . Comme ce no-
ble exemple doit faire mépriser & haïr les
mauvais procédés & les éclats indécents,
dont on est si souvent témoin quand on
vit dans le monde. . . . On dit que l'exem-
ple des méchants est dangereux; il me sem-
ble, au contraire, que plus on les voit de
près, & plus l'horreur qu'ils inspirent s'ac-
croît & doit préserver du malheur de leur
resembler, tandis que la douce contempla-
tion de la vertu nous séduit, nous touche
& nous entraîne: & le desir d'imiter ce que
nous admirons, est si naturel! . . . Mais,
voici la Baronne.

S C E N E VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA MARQUISE, *allant au-devant de la*
Baronne.

PARDONNEZ-moi, ma chere Baronne,
de vous avoir fait attendre un moment;

j'étois enfermée pour une affaire importante. Je brûlois du desir de vous voir, & de vous assurer que mon cœur partage toutes vos peines; daignez m'accorder un peu de confiance, je vous en conjure.... (*Elle l'embrasse.*)

LA BARONNE, *froidement.*

Mélite m'a dit que vous aviez les choses les plus intéressantes & les plus pressées à me communiquer....

LA MARQUISE.

Je n'ai à vous parler que de vous, & rien en effet de plus intéressant ne peut m'occuper. A la première nouvelle de vos malheurs, j'aurois sur le champ volé chez vous; mais je vous avoue que j'ai craint d'y rencontrer Madame votre belle-sœur, & je voulois vous voir seule.

LA BARONNE.

Mes malheurs sont grands, il est vrai, mais mon courage saura les égaler; je n'aurai recours à personne; je suis sûre que mon bien est plus que suffisant pour payer mes dettes. J'ai déjà vu un homme d'affaire, qui m'a donné cette assurance; c'en est assez pour ma tranquillité. A l'égard de la fortune, j'en supporte la privation avec un sang-froid qui n'a rien d'affecté ni d'étonnant. Je serois bien méprisable, si, après les pertes que j'ai faites, celle-là pouvoit encore me toucher.

LA MARQUISE.

Ah, je connois l'élévation & la sensibilité de votre ame....

L A B A R O N N E.

Cette sensibilité n'est plus pour moi qu'une foiblesse, je saurai la surmonter.

L A M A R Q U I S E.

Un grand malheur rappelle toujours ceux qu'on a déjà éprouvés... Je suis sûre qu'aujourd'hui Cidalie est plus que jamais présente à votre souvenir...

L A B A R O N N E.

Rien n'a pu jusqu'ici l'en effacer un seul instant... mais enfin, je suis lasse d'aimer & de regretter des ingrats... abandonnée, trahie par tout ce qui m'étoit cher, je renonce au monde, au bonheur, à l'amitié; je ne dois plus chercher que le repos... Cidalie!... Dites-lui, Madame, quand vous la verrez, que ce cœur qu'elle a connu si tendre, maintenant aigri, défabusé, se consacre à l'indifférence, & désormais ne consultera que la raison... Dites-lui que je suis paisible & détrompée; que je hais la société, que je vais la fuir pour toujours; & sur-tout, que je ne crois plus à l'amitié... Mais, non, ne lui parlez point de moi; qu'elle m'oublie, qu'elle soit heureuse... C'est mon dernier souhait, il est sincère.

L A M A R Q U I S E.

Elle, vous oublier! Non, ne le croyez pas... Que deviendra-t-elle en apprenant vos malheurs?... A quel excès elle y fera sensible!...

L A B A R O N N E.

En effet, ma situation est telle que mes

plus grands ennemis seront forcés de me plaindre. Mais, Madame, je ne veux pas vous ennuyer plus long-temps ; pardonnez-moi mon importunité ; je ne suis venue que sur l'assurance que Mélite m'avoit donnée, que vous aviez à me parler d'affaires. . .

L A M A R Q U I S E.

Quelle froideur vous me témoignez, ma chere Baronne ! pourquoi vous refuser aux consolations de ma tendre amitié ?... Mais les différents mouvements qui vous agitent ne sont que trop naturels dans l'état où vous êtes, je n'accuse point votre cœur...

L A B A R O N N E.

Ah ! ce cœur est devenu inaccessible à l'amitié... Non, non, je ne prétends plus au bonheur d'être aimée. . . Et moi-même je ne suis plus capable d'aucune espee de sentiment. La haine de la vie, voilà le seul qui me reste. . .

L A M A R Q U I S E.

Cette sombre misanthropie est trop opposée à la douceur de votre caractère, pour pouvoir durer long-temps. . .

L A B A R O N N E.

On vient, je me retire. . .



S C E N E VII.

**LA BARONNE, LA MARQUISE,
MÉLITE.**

MÉLITE, *arrétant la Baronne.*

RESTEZ un moment, je vous prie, je suis chargée d'une commission pour vous.

LA BARONNE.

De quelle part ?

MÉLITE.

Je prévois votre surprise... C'est Cidalie qui m'envoie...

LA BARONNE.

Cidalie!... Et que me veut-elle ?

MÉLITE.

Elle arrive dans l'instant; & en apprenant que vous étiez ici, elle ma priée de vous demander de lui accorder un moment d'entretien...

LA BARONNE.

Moi, la voir!... Ah, j'y suis disposée moins que jamais... Je ne la verrai point, Madame...

MÉLITE.

Je crois qu'elle ignore vos malheurs, car elle ne m'en a point parlé... Elle m'a dit seulement qu'elle avoit une grace à vous demander; que vous pouviez d'un mot assurer le bonheur de son frere, &

qu'elle compte assez sur votre générosité, pour s'adresser à vous avec confiance...

L A B A R O N N E.

Elle connoitra qu'elle ne s'est point abusée.... mais, encore une fois, je ne la verrai point... Dites-lui qu'elle soit sans inquiétude sur son affaire, & que l'entrevue qu'elle me demande est absolument inutile.

M É L I T E.

Elle dit qu'elle ne peut accepter une grace de vous, à moins qu'elle ne la reçoive de votre bouche...

L A M A R Q U I S E.

Ma chere Baronne, vous avez trop de générosité pour vous refuser à cette délicatesse...

L A B A R O N N E.

Qu'elle m'écrive, je lui répondrai; c'est tout ce que je puis promettre...

M É L I T E.

Voyez-la un seul instant, je vous en conjure...

L A B A R O N N E.

Non, je ne pourrai supporter sa présence... Ciel! n'entends-je pas sa voix?... Ah, Mélite! où m'avez-vous conduite?... Tout ceci n'est qu'un complot.... C'est mon fort, d'être toujours trompée... (*Elle s'assied. La Marquise & Mélite s'approchent d'elle. La Marquise lui prend la main.*)

L A M A R Q U I S E.

Nous serons bientôt justifiées à vos yeux....

MÉLITE, *regardant vers la porte.*

C'est elle... C'est Cidalie; elle n'a pu résister à son impatience.

LA BARONNE.

Ainsi donc, vous me forcez de la voir malgré moi.... Eh bien, qu'elle vienne; après tout que m'importe!... Elle s'attend peut-être à me trouver abattue, humiliée.... Qu'elle vienne, je la défabulerai...

MÉLITE.

Venez, Cidalie; sortons... Laissons-les...

LA BARONNE.

Quoi, vous m'abandonnez l'une & l'autre?...

LA MARQUISE.

Nous reviendrons dans un instant.... Allons... (*Elles sortent précipitamment.*)

LA BARONNE.

Ecoutez... Elles me laissent... Quel indigne complot! Quelle injuste violence! Et quel peut en être le but?... Ciel! on vient... C'est Cidalie!... Ah, rassemblons du moins le peu de courage qui me reste...



SCENE VIII.

LA BARONNE, CIDALIE.

(*Cidalie paroît & s'arrête. La Baronne retombe dans son fauteuil, en tournant son visage du côté opposé à celui de Cidalie.*)

CIDALIE, après un moment de silence.

A part. QUE son trouble augmente le mien!... Je n'ose approcher...

LA BARONNE, se levant.

Eh bien, Madame... qu'avez-vous à me dire?... & comment avez-vous pu désirer de me voir?... S'il m'est possible de vous être de quelque utilité, ne suffisoit-il pas de me le faire savoir?...

CIDALIE.

J'ose dire, Madame, que la démarche que je fais est flatteuse pour vous, puisqu'elle prouve l'opinion que j'ai de votre caractère; & loin de m'humilier, elle me satisfait.... Vous montrer de l'estime & de la confiance, ne coûte point à mon cœur....

LA BARONNE.

Un tel langage doit me surprendre... Mais enfin, Madame, de quoi s'agit-il?

CIDALIE.

Mon frere aime passionnément la fille de M. de Sainval; vous avez un empire ab-

folu fur l'esprit du pere de cette jeune personne ; je fais qu'il vous doit tout ; un mot de vous , Madame , en faveur de mon frere...

L A B A R O N N E.

Ce mot est dit. J'ai vu ce matin M. de Sainval , & j'ai reçu sa parole qu'il donneroit sa fille à M. votre frere...

C I D A L I E.

O Ciel!...

L A B A R O N N E.

Oui, Madame; ne conservez aucun doute : M. de Sainval a prévenu sa fille au même instant , & il est allé vous chercher pour vous donner sa parole ; mais vous n'y étiez pas , & on lui a dit que vous ne rentreriez que ce soir ; je l'ai engagé à vous écrire , & vous trouverez chez vous un billet par lequel il vous assure de son contentement , & vous presse de fixer le jour du mariage. Je ne suis arrivée qu'hier de la campagne ; je n'ai su que ce matin vos projets à cet égard ; & j'ai fait au même instant la démarche que vous pouviez désirer...

C I D A L I E.

Quoi, je vous dois le bonheur de mon frere!.... Ah! je ne puis contenir plus long-temps les transports de mon cœur... Non, non ; reprenez vos bienfaits , ou rendez-moi votre amitié... (*Cidalie s'approche , & veut embrasser la Baronne qui se recule.*)

LA BARONNE.

Mon amitié!... Vous l'avez trahie, mé-
prisée....

CIDALIE.

Ecoutez-moi....

LA BARONNE, *faisant un pas pour s'en
aller.*

Je ne le puis, ni ne le veux....

CIDALIE.

Arrêtez....

LA BARONNE.

Cessez des efforts superflus.... Autrefois
j'aurois pu tout pardonner.... à présent
il n'est plus temps.

CIDALIE.

Eh bien, vous ne m'aimez plus, je le
vois; mais au nom de cette amitié si tendre,
qui fit pendant dix ans le bonheur de notre
vie, au nom d'un nœud jadis si cher, dai-
gnez m'entendre un instant.

LA BARONNE.

Je ne vous aime plus, ingrate!... Mais
qu'avez-vous à me dire?...

CIDALIE.

Que je ne fus jamais coupable, qu'on
vous trompoit, & que ma tendresse mé-
me pour vous m'empêchoit de vous désa-
buser....

LA BARONNE.

Se pourroit-il?... Mais n'espérez pas
de me séduire; vous ne connoissez que trop
votre ascendant sur moi....

CIDALIE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire.... Je puis

156 *Les Ennemies généreuses,*
vous montrer la preuve la plus positive de
mon innocence....

L A B A R O N N E.

Juste Ciel!... Eh pourquoi donc me
l'auriez-vous cachée si long-temps?...

C I D A L I E.

J'ai respecté dans mes ennemis & mes
calomniateurs, les liens qui les attachoient
à vous; j'ai préféré votre repos au bon-
heur d'être estimée de vous; voilà tous
mes crimes.

L A B A R O N N E.

Qu'entends-je?... Ah, grand Dieu! est-
il bien vrai?....

C I D A L I E, *tirant une lettre de sa poche.*

Ne croyez que le témoignage de Dorinde
elle-même: vous connoissez son écriture;
lisez cette lettre.

L A B A R O N N E, *après un moment de silence.*

Je ne veux croire que vous... (*Elle se
jette dans ses bras.*)

C I D A L I E.

O la seule amie de mon cœur, vous m'ê-
tes donc rendue!... (*Elles s'embrassent.*)
Est-il possible?....

L A B A R O N N E.

Ah, Cidalie! la vie peut donc encore me
devenir chère?...

C I D A L I E.

La mienne vous fera consacrée... Mais
avant de nous livrer à des transports si doux,
souffrez que je vous fasse entendre ma jus-
tification. J'ai persuadé votre cœur, laissez-
moi convaincre votre raison....

LA BARONNE.

Non, non; du moins ne m'ôtez pas le mérite de n'être persuadée que par ma tendresse. . . . Ah, quand vous m'auriez trahie, vous m'aimez toujours, tout est effacé. . . . Laissons des explications inutiles & peut-être dangereuses. . . . Cidalie, faut-il vous l'avouer? mon cœur s'est trahi malgré moi, je ne m'en repens point; mais j'aime mieux oublier, pardonner même, que d'entendre une justification douteuse. . . .

CIDALIE.

Je veux reprendre tous mes droits sur vous, ceux d'une sœur, d'un guide, d'une amie enfin; ce dernier titre vaut tous les autres. Je viens vous offrir des consolations, des conseils, des ressources; si je n'étois pas digne de votre estime, aurois-je tant de confiance? J'accepte vos bienfaits; vous faites le fort & le bonheur de mon frere; je jouis avec transport de l'heureux effet d'une générosité que j'admire: mais si je puis, à mon tour, vous être utile, je dois vous prouver que je ne mérite pas un refus; lisez donc cette lettre, je vous en conjure, & je l'exige. (*Elle la lui donne.*)

LA BARONNE, *la prenant.*

Que voulez-vous dire? . . .

CIDALIE.

Lisez, de grace: je fais que Dorinde & son frere, pour vous éloigner de moi, vous persuaderent que j'étois votre rivale, & que je ne m'opposai à votre mariage que par jalousie; je n'ignore pas qu'on prétendit

158 *Les Ennemies généreuses,*

que j'avois voulu vous noircir & vous perdre auprès de l'objet que vous aimiez & que vous aviez choisi ; je ne pouvois ni ne devois me justifier alors , & vous me condamner. . . .

L A B A R O N N E .

Juste Ciel ! . . .

C I D A L I E .

Dorinde explique tout ce noir complot dans la lettre que vous tenez ; elle l'écrivoit à son amie intime , qui étoit dans ce temps mon ennemie déclarée : mais les liaisons des méchants sont fragiles ; & quand ils se désunissent , ils se méprisent trop pour pouvoir se rapprocher jamais. Dorinde se brouilla avec son amie , qui , pour se venger , m'envoya cette lettre ; ne doutant pas que je n'en fisse usage auprès de vous , pour perdre & démasquer celle qui vous trahissoit avec tant de noirceur. . . .

L A B A R O N N E .

Ah , Cidalie ! . . . Ah , laissez-moi respirer un moment. . . . En recouvrant votre innocence , en faisant éclater vos vertus & la vérité , dans quel abaissement me plongez-vous ? Quoi , j'ai pu jusqu'à cet excès outrager l'amitié ! J'ai pu croire des calomnies qui maintenant me paroissent si absurdes ! . . . Il manquoit à mes malheurs celui de rougir de moi-même ; ce dernier coup épuisé tout mon courage. . . . (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

C I D A L I E .

Que dites-vous ? grand Dieu ! ma justifi-

cation vous affligeroit, vous humilieroit ? Non, il n'est pas possible. Eh, qu'avez-vous à vous reprocher ? Une crédulité que j'aurois eue à votre place ; un égarement malheureux que votre cœur ne partagera jamais. La fausse opinion qu'on vous donna de moi, n'a servi qu'à faire éclater votre modération, votre générosité, & les vertus les plus sublimes. Quand vous deviez me haïr & me mépriser, vous vous occupez de mon bonheur ; vous assurez celui de mon frere, & vous me rendez tous les services qu'on pourroit attendre d'une sœur, d'une amie. Qu'ai-je fait, que ferai-je jamais, qui puisse égaler une telle action ?

L A B A R O N N E.

Quoi, vous ne me méprisez point ? Vous pourriez m'aimer encore comme autrefois....

C I D A L I E.

Comme autrefois !.... Ah, s'il se peut, davantage encore ; je ne puis vivre sans vous... J'en ai fait la cruelle expérience... Que de pleurs j'ai versés !... Ma chere, ma véritable amie, que de dédommagements vous me devez !... Deux ans séparée de vous.... Enfin, désormais rien ne pourra nous séparer. Nous ne nous quitterons plus ; car il est inutile à présent de dissimuler.

L A B A R O N N E.

Vous êtes instruite de mes malheurs ?

C I D A L I E.

Je les fais tous....

160 *Les Ennemies généreuses,*

L A B A R O N N E.

Il n'en est plus pour moi, puisque je vous retrouve.

C I D A L I E.

Je vais donc vous parler sans déguisement, & je me flatte que rendue à vous-même, & dépouillée de toute fausse délicatesse, vous ne me ferez nulle objection. Je vous demande de quitter dès ce soir votre maison; de venir dans la mienne, qui, de cet instant, vous appartient comme à moi, ainsi que tout ce que je possède, & de me charger de vos affaires. Pensez bien à votre réponse; songez qu'elle peut rendre heureuse, ou blesser l'amitié; songez enfin, que j'ai, sans hésiter, accepté vos bienfaits; que mes offres sont simples & communes, & que ce que vous avez fait pour moi est héroïque.

L A B A R O N N E.

Je remets mon sort entre vos mains; disposez de moi; ordonnez, prescrivez....

C I D A L I E.

Ah, je reconnois enfin mon amie; rien ne manque plus à ma félicité.

L A B A R O N N E.

Oh, ma chere Cidalie, je ne me plains plus de ma destinée; vous devoir tout, fera mon bonheur; vous consolerez ce cœur abusé, déchiré; l'amitié guérira ses blessures.... Je connoîtrai donc encore les charmes de la confiance?... Hélas! depuis si long-temps, j'ai dévoré mes chagrins!... Mais, reprenez cette lettre; sa lecture m'est

inutile pour me convaincre de mes injustices....

C I D A L I E.

Je ne vous demande point de la lire dans cet instant ; mais je vous conjure de la garder.

L A B A R O N N E.

J'y consens ; mais j'espère que vous me permettrez d'en envoyer une copie à Dorinde ; c'est la seule vengeance que je veuille prendre d'elle.

C I D A L I E.

Je ne serois pas fâchée qu'elle fût aussi que j'ai eu le courage de garder ce témoignage de sa perfidie plus de dix-huit mois , sans en faire d'usage.

L A B A R O N N E.

Ah , ma chere , ma généreuse amie , combien cet effort a dû coûter à votre cœur ! je l'admire , & cependant je dois m'en plaindre ; vous me laissiez dans une funeste erreur , qui ne pouvoit me rendre heureuse ; & vous me priviez d'une amie qui vaut pour moi tous les biens du monde. Oui , Cidalie , l'excès de votre délicatesse vous abusoit ; vous m'abandonniez à des ingrats qui trahissoient ma confiance , qui méprisoient ma tendresse ; ah , qu'un mot , un seul mot de vous , nous eût épargné de peines !...

C I D A L I E.

Oublions à jamais ces peines cruelles ; vous ne me verrez occupée que du desir & de l'espoir de vous en dédommager.... Mais , ma chere amie , allons rejoindre Mé-

162 *Les Ennemies gendresuses,*
lite & la Marquise; allons leur faire part
de notre bonheur....

L A B A R O N N E.

Elles le partageront, j'en suis sûre; je brû-
le de les en instruire: venez, ma chere Ci-
dalie.... Ah, les voici....

SCENE IX & dernière.

L A M A R Q U I S E, M É L I T E, L A
B A R O N N E, C I D A L I E.

*(Ces deux premières accourent, & vont em-
brasser les deux amies.)*

L A M A R Q U I S E.

MA chere Cidalie!.... Ma chere Ba-
ronne....

M É L I T E.

Tous nos vœux font remplis!

L A B A R O N N E.

Vous lisez donc dans nos cœurs!....

L A M A R Q U I S E.

Je vous avoue qu'il y a près d'un quart
d'heure que nous sommes à la porte de ce
salon: nous ne pouvions vous entendre,
nous n'osions vous interrompre; mais nous
jouissions du plaisir de vous voir, & vous
n'imaginez pas l'inexprimable satisfaction
que nous avons éprouvée, en appercevant
Cidalie qui vous embrassoit....

C I D A L I E.

Vous jouissez de votre ouvrage; vos soins
généreux ont contribué à nous réunir....

L A B A R O N N E.

Quel sujet de reconnaissance!... Croyez-vous qu'il puisse jamais s'effacer de mon souvenir?... (*en montrant Cidalie.*) Si vous saviez tout ce que je dois à cette amie que vous m'avez rendue!

C I D A L I E.

Et mon frere!... Le mariage de mon frere, qui est son ouvrage!... Elle a parlé ce matin à M. de Sainval; elle a reçu sa parole; & dans quel temps s'occupoit-elle de mon bonheur?... Avant notre entrevue....

L A B A R O N N E.

Et Cidalie, ignorant ce détail, & connoissant seulement mes malheurs, malgré mes injustices, ma funeste crédulité, vient m'offrir un asyle & sa fortune; & pour m'épargner la honte coupable qu'un tel excès de générosité peut inspirer à toute autre ame que la sienne, elle commence par me demander un léger service, qu'elle appelle une grace importante.... Que ne puis-je vous peindre avec quel art & quels ménagements délicats elle a su trouver le moyen de me raccommo-der avec moi-même, & par quelle touchante sensibilité elle est parvenue à porter les plus douces consolations au fond d'un cœur aigri par l'infortune, & flétri par un long enchaînement de fautes & d'égarements! Non, Cidalie, en vain vous voulez me dérober votre supériorité sur moi; ah! tout me la découvre: mais cet échat qui brille en vous, ne rejaillit-il pas sur

164 *Les Ennemies généreuses,*

moi ? Et le plus délicieux de tous les sentiments , n'est-il pas celui d'admirer ce qu'on aime ?

L A M A R Q U I S E .

Ah , chacune de vous est digne de son amie ; cet éloge dit tout . On ne peut mieux vous louer , qu'en vous comparant l'une à l'autre .

C I D A L I E , *en montrant la Baronne.*

Je ne l'ai point interrompue ; j'ai voulu lui laisser dire tout ce que l'enthousiasme de son amitié lui inspiroit ; tant d'exagération du moins fait connoître cette noblesse & cette sensibilité si vive qui la caractérisent Enfin , mes cheres amies , vous voyez à quel point je suis heureuse ; il ne manque plus à mon bonheur que de voir mon frere , & de lui apprendre son fort . Je ne puis me séparer de vous ; mais permettez-moi de lui écrire de venir nous trouver .

L A M A R Q U I S E .

Venez dans mon cabinet ; & pendant que vous écrirez , je causerai avec la Baronne ; j'ai tant de questions à lui faire !

M É L I T E .

Sur Dorinde , par exemple ; quelle vengeance en tirerons-nous ?

L A B A R O N N E .

Vous le saurez . (*Elle prend la main de Cidalie.*) Mais , ma chere Mélite , quand on retrouve une amie telle que celle-ci , & quand on jouit du bonheur de lui devoir autant , la reconnoissance & la tendresse occupent & remplissent l'ame si délicieusement ,

qu'il n'en coûte guere pour oublier les méchants & les ingrats. Non, chere Cidalie, la vengeance & la haine ne troubleront point une vie qui doit être entièrement consacrée à la tendre amitié. Non, je ne veux plus exister que pour vous ; & il est impossible qu'aucun sentiment étranger à vous, puisse désormais entrer dans mon ame.

C I D A L I E.

Ce retour m'est dû, j'en conviens, puisque l'attachement qui me lie à vous est la passion dominante de mon cœur, & fit dans tous les temps le destin de ma vie.

L A M A R Q U I S E.

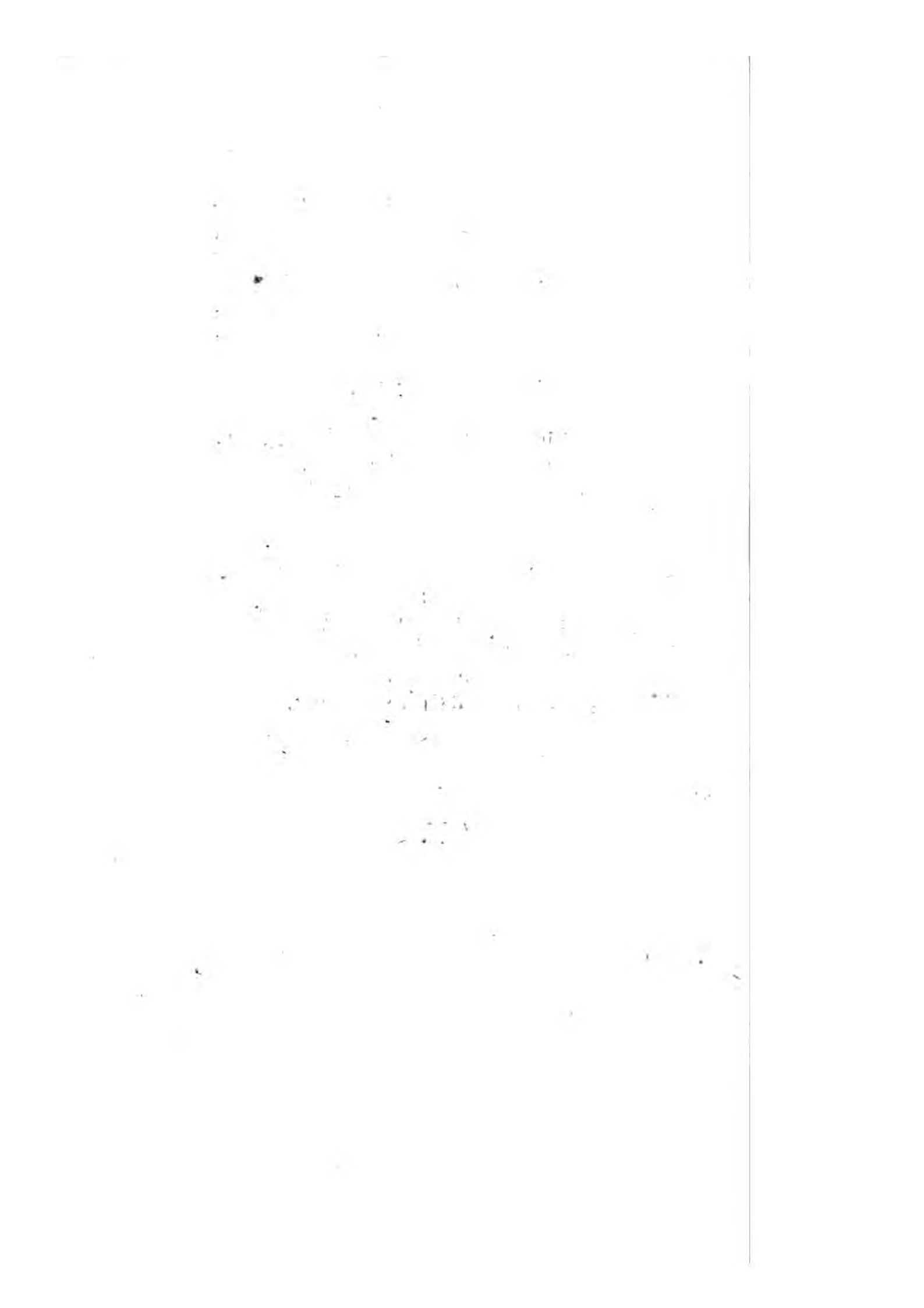
Venez, mes charmantes amies ; venez, Cidalie, écrire votre billet ; car j'ai autant d'impatience que vous de voir votre frere, & d'être témoin de sa joie.

C I D A L I E.

Allons, ne différons plus ; venez.

(Elles sortent.)

F I N.



LA
BONNE MÈRE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.



P E R S O N N A G E S.

La Comtesse D'ORSAN.

Le Comte D'ORSAN, *Mari de la Comtesse.*

ÉMILIE,
AGATHE, } *Filles de la Comtesse.*
HENRIETTE, }

CÉLIE, *Sœur de la Comtesse.*

La Marquise AURORE, *Fille de Célie.*

Madame DUFRAIGNE, *Gouvernante des Filles de la Comtesse.*

LUCETTE, *Femme-de-chambre de la Comtesse.*

Le Comte de MONCALDE, *Personnage muet.*

Plusieurs Domestiques,

La Scene est à Paris, chez la Comtesse.

La



LA

B O N N E M E R E ,
C O M É D I E .

Le chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère.
M. Gaillard.

A C T E I .

S C E N E P R E M I E R E .

Le Théâtre représente un Sallon.

**MADAME DUFRAIGNE, ÉMILIE,
AGATHE, HENRIETTE.**

E M I L I E .

QUOI, ma Bonne, nous ne pouvons entrer chez maman ? Il est cependant neuf heures.

MADAME DUFRAIGNE.
Elle est éveillée, mais vous ne pouvez
Tome II. **H**

la voir ; elle est enfermée avec Madame Célie.

A G A T H E.

Comment ! Avec ma tante , à l'heure qu'il est ? Cela est singulier ! ma tante qui ordinairement ne se leve jamais avant midi !

H E N R I E T T E.

Oh pour moi , quand je serai ma maîtresse , je ferai comme ma tante , je me leverai tard aussi. . . .

E M I L I E.

En vérité , ma sœur , quand on a le bonheur d'avoir une mere comme la nôtre , on ne doit pas se proposer de suivre un autre exemple ; pourrions-nous trouver un meilleur modele ?

H E N R I E T T E.

Non , sûrement ; mais je crois qu'il est plus facile d'imiter ma tante que maman , & c'est ce qui me fait balancer dans mon choix.

E M I L I E.

Il est sans doute difficile d'atteindre à la perfection ; mais du moins , Henriette , il est beau d'en former le projet.

H E N R I E T T E.

Moi , j'ai peu d'ambition , je vous l'avoue ; & puis je sens que je ne serai jamais parfaite ; n'est-ce pas , ma bonne ?

Madame D U F R A I G N E.

Mais c'est selon.

H E N R I E T T E.

C'est selon. . . Comment donc , voilà une réponse bien douce , ma bonne. . . Je pour-

rois devenir parfaite? Cela me paroît drôle. . . Emilie, Agathe, entendez-vous? Ma bonne ne désespere pas de me voir parfaite : eh bien, je ne m'y attendois pas, par exemple. . .

A G A T H E.

Cette opinion devoit vous encourager.

H E N R I E T T E.

Mais ma bonne a peut-être dit cela pour se moquer de moi. . . .

Madame D U F R A I G N E.

Non, point du tout, je le pense; il est très-possible que vous foyez un jour bonne, douce, aimable, complaisante, enfin une personne accomplie.

H E N R I E T T E.

Accomplie! . . . Oh celui-là est trop fort, je n'y tiens pas; ma bonne, permettez-moi de vous embrasser. . . Accomplie. . . Comme ma sœur aînée, comme Emilie? Pardonnez, Agathe, si je ne vous cite pas. . . vous savez bien que vous ne valez guere mieux que moi. . .

A G A T H E.

Je fais du moins que je ne puis me comparer à Emilie; mais je l'aime trop, pour en être jalouse.

E M I L I E.

En me louant ainsi, ma sœur, vous ne prouvez que l'excès de votre modestie.

H E N R I E T T E.

Fort bien, des compliments. . . Mais revenons à mes perfections futures; ma chere bonne, encore un mot là-dessus;

H ij

vous croyez donc que je ferai un petit ange ?

MADAME D U F R A I G N E.

Je vous le répète, Mademoiselle ; si cela arrive, je n'en ferai nullement surprise.

H E N R I E T T E.

Mais, ma bonne, ma petite bonne, sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ? Vous m'enchantez.

MADAME D U F R A I G N E.

Ce n'est pas que je m'aveugle sur vos défauts ; vous êtes moqueuse à l'excès, inappliquée, légère, étourdie, contrariante, médisante, babillarde, vous parlez à tort & à travers ; enfin, il est impossible de trouver une jeune personne de treize ans plus incommode, plus ridicule & plus insupportable.

H E N R I E T T E , *faisant une grande révérence.*

Voilà un très-joli portrait ; & s'il est ressemblant, je suis dans un beau chemin pour arriver à la perfection que vous avez la bonté de me promettre.

MADAME D U F R A I G N E.

Je ne vous l'ai pas promis ; j'ai dit seulement qu'on pouvoit encore l'espérer. Vous n'êtes qu'un enfant, & votre défaut d'application vous a même laissée fort au-dessous de votre âge ; vous n'avez pas plus de sept ans pour la raison.

H E N R I E T T E , *riant.*

Sept ans ! . . . Je n'ai que sept ans . . . Vous l'avez calculé . . . Ce n'est pas sept

ans & demi ou huit , c'est sept ans tout juste? . . . Je trouve cela très-plaisant.

MADAME D U F R A I G N E.

Et cet excès d'enfance rend toutes vos folies plus excusables. . . .

H E N R I E T T E.

Stûrement , puisque je n'ai que sept ans , on me doit de l'indulgence ; je suis pourtant bien-aîs  de savoir cela , j'en profiterai.

MADAME D U F R A I G N E.

Et cet enfantillage retarde le développement de votre esprit. Mais si vous aimez Madame votre mere , & si vous avez le sens commun , vous vous corrigerez.

H E N R I E T T E.

J'aime maman de tout mon cœur , cela est bien sûr.

E M I L I E.

Oh j'en réponds.

A G A T H E.

Et moi aussi , par exemple.

MADAME D U F R A I G N E.

Si cela est. . . .

H E N R I E T T E.

Si cela est ! . . . Ne parlez pas ainsi , ma bonne ; accusez-moi de tout ce qu'il vous plaira , excepté d'avoir un mauvais cœur.

MADAME D U F R A I G N E.

Eh bien , puisque vous aimez Madame , vous vous corrigerez , parce que vous ne voudrez pas faire le malheur de sa vie.

E M I L I E.

Cela n'est-il pas conséquent?

H E N R I E T T E.

Oui, j'en conviens; voilà un raisonnement qui me frappe....

A G A T H E.

Ah, voici Lucette; maman nous demande peut-être?....

S C E N E III.

Madame DUFRAIGNE, EMILIE,
AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

E M I L I E.

EH bien, Lucette, peut-on entrer chez maman?

L U C E T T E.

Non, Mademoiselle, pas encore....

H E N R I E T T E.

Mon Dieu, que cela est long!

L U C E T T E.

C'est une sérieuse conférence, je le parierois bien. Madame Célie avoit l'air si affairé.... & puis Madame est enfermée avec elle au verrou.

H E N R I E T T E.

Au verrou!

A G A T H E.

Au verrou!

H E N R I E T T E.

Nous n'avons jamais vu cela.

L U C E T T E.

Et Madame Célie étoit ici avant que Ma-

dame fut éveillée ; & sûrement Madame Célie ne se leve pas à huit heures pour une bagatelle.

H E N R I E T T E.

Oh, certainement.... Eh bien, je devine ce que c'est. Il s'agit de quelque histoire arrivée à ma cousine.

L U C E T T E.

Madame la Marquise Aurore.

H E N R I E T T E.

Oui. Ma tante n'est pas toujours contente d'elle. Je fais cela, moi.

L U C E T T E.

Bon!....

H E N R I E T T E.

Oh que oui ; ma cousine est.... attendez donc que je me souvienne comment cela s'appelle précisément.... ma cousine est.... coquette ; voilà le mot.

Madame D U F R A I G N E.

Mais , si donc , Mademoiselle ; savez-vous de quoi vous accusez Madame votre cousine ?

H E N R I E T T E.

Eh vraiment oui , ma bonne.... Une coquette , c'est une personne qui fait bien des mines , & qui croit & qui veut gagner tous les cœurs avec cela. C'est une folie bien bête à mon gré....

Madame D U F R A I G N E.

Vous parlez fort bien de la coquetterie , mais fort mal de Madame votre cousine. Est-ce ainsi qu'on doit traiter une personne

absente, qui vous aime, & à qui vous appartenez d'aussi près ?

H E N R I E T T E.

Oh oui, elle m'aime ! pas trop . . . & elle est jalouse de ma sœur Emilie ; je me suis apperçue de cela ; & moi, pour la faire enrager, je dis toujours devant elle tout le bien que je fais d'Emilie . . . D'ailleurs, ma bonne, elle fait gloire d'être coquette, elle le disoit l'autre jour à mon papa.

Madame D U F R A I G N E.

Si elle est imprudente & étourdie, faut-il que vous soyez médifante ? En un mot, Mademoiselle, je vous défends de parler d'elle de cette manière. Allons, asseyons-nous près de cette table, & prenez vos ouvrages, puisque nous attendrons peut-être ici encore une demi-heure. (*Elles se rangent autour d'une table, & tirent de leurs sacs différents petits ouvrages. Lucette reste debout derrière la chaise d'Emilie.*)

H E N R I E T T E, après un long silence, frappant un grand coup sur la table.

Ah, pour le coup, je l'ai deviné ! . . .

A G A T H E.

Mon Dieu, ma sœur, vous m'avez fait peur.

Madame D U F R A I G N E.

Mais à qui en avez-vous, Mademoiselle ?

H E N R I E T T E.

Je fais le sujet de l'entretien de maman & de ma tante . . . Emilie, cela vous regarde.

E M I L I E.

De grace , ma sœur , gardez vos conjectures pour vous.

H E N R I E T T E.

Ah , ah , vous rougissez Vous pénétrez ma pensée.

L U C E T T E , à *Henriette*.

Mais vous aussi , Mademoiselle , vous rougissez.

H E N R I E T T E.

Enfin , toujours je suis sûre de mon fait ; on va marier Emilie

L U C E T T E.

Oh , si cela étoit , quelle joie dans la maison ! . . .

E M I L I E.

Si j'y suis aimée , peut-on desirer de me voir changer d'état , quand je suis si parfaitement heureuse !

L U C E T T E.

Mais , Mademoiselle , nous ne vous perdrons pas ; sûrement vous logeriez ici ; Madame votre mere ne se séparera jamais de vous.

E M I L I E.

Ah , du moins , j'en suis bien certaine ; elle fait bien que je ne pourrois être heureuse , non-seulement dans une autre rue , mais dans une autre maison que la sienne.

H E N R I E T T E , *révante , les coudes sur la table , & comptant par ses doigts.*

Mais qui Qui est-ce qui vient ici ? Voyons M. de Saint - Vallier ? oh il est trop laid M. de Ponteran ? Il est

H v

bien sombre ; & puis c'est un vieux garçon ; il a au moins trente-cinq ans ? . . . M. de Bleville ? Il a une perruque . . . M. de Cremi ? Il est veuf ; je n'aime pas les veufs . . . M. de Moncalde ? . . .

A G A T H E.

Fi donc , ma sœur , un Portugais , un étranger . . .

H E N R I E T T E.

Mais vous ne me laissez pas achever , j'allois l'exclure . . . J'en suis fâchée pourtant ; car c'est le seul aimable ; l'air si doux , si noble . . . avec cela d'une politesse . . . comme il aime papa & maman ! Il parle si bien de maman ! . . . Je suis sûre aussi qu'il trouve Emilie charmante ; car quand elle chante ou qu'elle joue de la harpe , il se fâche , si l'on fait le moindre petit bruit dans la chambre . . . Et puis mon frere Charles , qui ressemble tant à Emilie , est celui qu'il aime le mieux ; celui qu'il a toujours sur ses genoux . . . Je vois tout cela , moi , sans faire semblant de rien.

Madame D U F R A I G N E.

Ah ça , Mademoiselle , finirez-vous ? Convient-il à une jeune personne de parler ainsi de mariage , de chercher à pénétrer les secrets de sa famille , & de publier ses conjectures ? En vérité , vous n'avez pas d'idée ni de la discrétion , ni de la modestie qui devroient vous distinguer.

H E N R I E T T E.

Ma chere bonne , souvenez-vous que je n'ai que sept ans . . .

MADAME D U F R A I G N E.

Souvenez-vous, Mademoiselle, que je vous ai priée d'apprendre à vous taire, & ayez la bonté de commencer dans cet instant. C'est le bavardage qui produit presque toutes les indiscretions & les méchancetés; d'ailleurs, il ôte à une femme toutes ses graces; & s'il étoit possible qu'une personne très-spirituelle eût ce défaut, malgré son mérite, on ne la regarderoit que comme une commere aussi ridicule qu'importune.

H E N R I E T T E, *à part.*

Voilà un discours bien long pour louer le silence... (*Haut.*) Ma bonne, permettez-moi une question; c'est pour mon instruction: *bavardage* est-il un mot François?

MADAME D U F R A I G N E.

Mademoiselle, je l'ignore: je n'ai point appris ma langue par principes, je puis me servir de mauvaises expressions, mais je ne vous donnerai que de bons préceptes; ne vous arrêtez point aux mots, ne vous attachez qu'aux choses; c'est une habitude que je vous conseille de prendre.

H E N R I E T T E, *après un moment de silence, touffe avec affectation.*

Voilà une terrible quinte, j'étouffe,...

L U C E T T E, *riant.*

Oui, d'envie de parler... Ah, la bonne, permettez-vous que je conte une histoire à ces Demoiselles?

H E N R I E T T E.

Ah , une histoire!... (*Elles se levent toutes.*)

M a d a m e D U F R A I G N E.

Oui, contez.

L U C E T T E.

Tenez, d'abord, regardez cette bague...

A G A T H E.

Oh qu'elle est jolie....

L U C E T T E.

On me l'apporta il y a deux jours, en me priant d'engager Madame à l'acheter.

E M I L I E.

De quel prix est-elle?

L U C E T T E.

On n'en demande que vingt-cinq louis, & elle en vaut bien cinquante.

H E N R I E T T E.

Eh bien, maman l'a-t-elle achetée?

L U C E T T E.

Point du tout; l'excès du bon marché a fait soupçonner à Madame, ou que la bague étoit volée, ou qu'elle appartenoit à une personne qui se trouvoit dans un pressant besoin d'argent, & Madame m'a chargée de faire à cet égard les plus grandes informations.

E M I L I E.

Qu'avez-vous découvert?...

L U C E T T E.

Que cette bague appartient en effet à une femme de Province, très-malheureuse dans ce moment; qui venue ici pour quelques affaires, y est tombée malade; & à peine

convalescente d'une fièvre maligne qui a duré cinq semaines, se trouve sans argent, pressée par des créanciers, & dans un très-grand embarras. Elle ne veut avoir recours à personne; & en attendant les secours qui doivent lui être envoyés de sa Province, elle est obligée de vendre cette bague pour vivre. Cette histoire m'a fait découvrir aussi que dans la même auberge où loge cette Dame, il y a une vieille fille aveugle dont elle prenoit soin, qu'elle a été obligée d'abandonner, & qui est dans la plus affreuse misère.

A G A T H E.

Maman fait-elle tout cela?

L U C E T T E.

Non, pas encore; mais je lui en rendrai compte aussi-tôt que Madame Célie sera sortie.

Madame D U F R A I G N E.

Je fais bien ce que fera Madame.

L U C E T T E.

Oh oui; cela n'est pas difficile à deviner.

E M I L I E.

Cette pauvre Dame, qui s'est vue contrainte d'abandonner cette malheureuse fille aveugle, que je la plains!

Madame D U F R A I G N E.

En effet, voilà un des grands motifs de compassion que doit exciter la misère; c'est de ne pouvoir fuivre les mouvements d'humanité qui sont si naturels.

E M I L I E.

Où loge cette pauvre aveugle?

LUCETTE.

Ici près. Oh, Madame lui donnera sûrement....

MADAME DUFRAIGNE.

N'importe, il ne faut pas priver ces Demoiselles du bonheur de contribuer à une bonne action.

HENRIETTE.

Je donnerai à Lucette ce que je lui destine, si elle veut bien s'en charger.

AGATHE.

Et moi aussi.

MADAME DUFRAIGNE.

Et moi, Mesdemoiselles, j'imiterai l'exemple que je reçois de vous, & je donnerai aussi suivant mes moyens.

LUCETTE.

Je ferai de même, & de bon cœur.... Mais on vient... C'est peut-être Madame?

HENRIETTE.

Non, point du tout; c'est ma cousine.

LUCETTE.

Oh, Madame la Marquise Aurore... Je m'en vas.

AGATHE.

Vous ne la trouvez donc pas aimable, Lucette?

LUCETTE.

Non, Mademoiselle; tout au contraire.
(*Elle sort.*)

MADAME DUFRAIGNE.

Qu'est-ce qui nous l'amène si matin?

S C E N E III.

Madame DUFRAIGNE, EMILIE,
AGATHE, HENRIËTTE, LA
MARQUISE.

Madame Dufraigne va se mettre à la table pour travailler.

L A M A R Q U I S E.

AH, voilà mes cousines. . . . Bon jour, chere Emilie. (*A Agathe.*) Bon jour, mon cœur. (*A Henriette.*) Bon jour, petit chaton. . . . Votre servante, Madame Dufraigne. N'êtes-vous pas étonnées de me voir sur pied à dix heures? . . . Aussi je suis morte. Devinez à quelle heure je me suis couchée? . . . Au jour, au grand jour. Je n'ai été que quatre heures dans mon lit. Par quel hasard ma tante n'est-elle pas avec vous? il faut que je lui parle; il le faut absolument; & mon oncle n'est pas encore levé, à ce qu'on m'a dit?

E M I L I E.

Non, il s'est couché très-tard hier. . . .

L A M A R Q U I S E.

Cela est piquant à mourir; je viens ici pour une affaire très-importante, très-pressée. J'ai infiniment de confiance en mon oncle. . . . Emilie, j'aime beaucoup votre coëffure; elle est simple, négligée, mais elle a

beaucoup de graces. Tous ces cheveux-là font-ils à vous ?

É M I L I E.

Je n'en porte jamais de faux.

L A M A R Q U I S E.

Ni moi non plus ; je hais l'art. . . .

H É N R I E T T E.

Oh , ma cousine , grondez donc votre femme-de-chambre.

L A M A R Q U I S E.

Cela m'arrive souvent ; mais pourquoi le voulez-vous ?

H É N R I E T T E.

C'est qu'elle vous a coëffée de maniere qu'on jureroit que vous avez de chaque côté deux fausses boucles.

L A M A R Q U I S E.

Oh , elles font bien à moi. . . . Mais dites-moi donc , que fait votre maman ?

A G A T H E.

Elle est enfermée avec ma tante.

L A M A R Q U I S E.

Avec ma mere ?

A G A T H E.

Oui.

L A M A R Q U I S E.

Cela est surprenant. . . . & cela me dérange beaucoup ; mais croyez-vous que ma mere vienne avec la vôtre ici ?

A G A T H E.

Je l'ignore.

L A M A R Q U I S E.

J'ai envie de m'en aller. . . . Je ne fais ce que je dois faire. . . . En sortant , j'ai peur

de la rencontrer. . . . Allons , je vais attendre encore un peu. . . . Emilie , vous avez été hier au bal ; vous aviez un habit charmant , à ce qu'on m'a dit. A propos , je vous prie de m'envoyer votre tailleur ; votre habit a eu beaucoup de succès , mais on a trouvé que vous n'aviez pas assez de rouge. . . . En avez-vous ce matin ?

E M I L I E.

A l'heure qu'il est ? Mais vous vous moquez. . . .

A G A T H E.

D'ailleurs , elle n'en met pas même pour aller au bal ; elle a des couleurs si belles & si vives.

L A M A R Q U I S E.

N'importe , il en faut pour le bal ; n'en point mettre , a l'air d'une prétention. Moi , je vous avertis de ce qu'on dit. Je déteste le rouge aussi ; on prétend que je pourrais m'en passer ; mais je crains tant de me singulariser. . . .

A G A T H E.

Vous êtes mariée , cela est différent.

L A M A R Q U I S E.

Henriette , comment va le clavecin ?

H E N R I E T T E.

Pas trop bien , ma cousine ; mais c'est Agathe qu'il faut entendre , & ma sœur Emilie de la harpe ! . . .

L A M A R Q U I S E.

Dieu merci , pour moi , on ne m'a rien fait apprendre ; & quand il faut s'élever soi-même , on a quelque mérite à n'être pas

une imbécille. . . . J'avois des dispositions pour les instruments. . . . des dispositions incroyables. . . . Au reste, à quoi tout cela est-il bon ? Je vois qu'on n'en réussit pas mieux dans la société. Pourvu qu'on soit jolie & qu'on ait de l'esprit, c'en est bien assez pour plaire.

MADAME DUFRAIGNE, *à part.*

Voilà une conversation qui prend une mauvaise tournure. . . . (*Haut.*) Mademoiselle Henriette, Mademoiselle Agathe, voulez-vous bien venir auprès de moi. J'ai vos livres dans mon sac, & vous lirez en attendant Madame.

HENRIETTE.

Et ma sœur ?

MADAME DUFRAIGNE.

Elle est assez formée pour entretenir Madame la Marquise, & même je connois trop Mademoiselle Emilie pour n'être pas sûre qu'elle saura retirer un très-grand profit d'une telle conversation.

LA MARQUISE.

Vous faites bien de l'honneur à ma morale, Madame Dufraigne.

MADAME DUFRAIGNE.

Pas plus qu'il ne faut, Madame.

HENRIETTE, *riant.*

Non, non. . . .

LA MARQUISE.

De quoi riez-vous, Henriette ?

HENRIETTE.

Demandez à mes sœurs ; car je parie qu'elles ont tout autant d'envie de rire. . .

E M I L I E.

Elle est folle.

Madame D U F R A I G N E.

Allons, venez, Mesdemoiselles. (*Elles vont s'asseoir, & lisent.*)

L A M A R Q U I S E.

Quel âge avez-vous, Emilie? N'êtes-vous pas dans votre dix-neuvième année?

E M I L I E.

J'ai eu dix-sept ans le douze de ce mois.

L A M A R Q U I S E.

Bon; j'ai quatre ans de plus!.... Je croyois qu'il n'y avoit que trois années de différence entre nous.... Mon Dieu, ma cousine, que je voudrois vous voir mariée.... Il est bien temps de s'en occuper.... Moi, je n'avois que seize ans quand je me suis mariée.

E M I L I E.

Cela est tout simple; vous étiez un excellent parti, & moi je n'ai rien.

L A M A R Q U I S E.

Oui, deux sœurs & deux frères; on ne se marie pas avec cela.... Je crains, mon cœur, que vous ne soyez obligée de vous résoudre à vous établir en Province; à Paris, cela me paroît impossible. Il faut bien se faire une raison.... Au reste, si vous saviez tous les écueils qu'on rencontre dans le grand monde, vous seriez consolée de n'être pas vraisemblablement destinée à y vivre... Quand on est aimable & jolie, on inspire malgré soi des sentiments qui sont bien importuns.... On est obsédée, suivie,

persécutée... Et puis la jalousie d'un mari, l'envie des femmes!... Ah, vous serez bien heureuse de ne pas connoître tout cela!... A propos, le Comte de Moncalde n'a-t-il pat dîné hier ici?

E M I L I E.

Oui.....

L A M A R Q U I S E.

Je ne fais comment il a fait; mais il a trouvé le moyen de se lier intimement avec tous mes parents... Je le rencontre partout. Comment éviter cela, par exemple?... Le pauvre homme!... C'est une tête bien dérangée.... Ne parlez point de cela, Emilie, je vous prie.... Il est aimable; d'ailleurs, j'en fais grand cas. Il a un ton excellent; il est très-extraordinaire qu'un étranger, un Portugais, ait cette grace-là... Il me disoit l'autre jour, qu'il regardoit la France à présent comme sa véritable patrie.... Je fais bien pourquoi; cela fait pitié... Mais ma tante ne vient point; je ne puis l'attendre plus long-temps; vous lui direz, ma cousine, que je reviendrai. Il faut que je la voye aujourd'hui. Je pars pour Versailles après souper; ma semaine commence demain. Quel ennui! j'en suis excédée d'avance.

E M I L I E.

Mais je vous ai vue desirer une place avec tant d'ardeur; souvenez-vous donc de toutes les démarches que vous avez fait faire à maman à ce sujet...

LA MARQUISE.

Oh, c'est que je ne me faisois pas d'idée de l'ennui mortel d'un semblable esclavage.

EMILIE.

Si cet esclavage est si pénible, qui vous empêche de le quitter? Je fais que les personnes dont vous dépendez, vous le permettroient volontiers.

LA MARQUISE.

Les personnes dont je dépends!... Vous avez des expressions bien soumises....

EMILIE.

Ne dépend-on pas d'un mari, d'une mère, d'un beau-père?...

LA MARQUISE.

A vingt-un ans, quand on est mariée depuis cinq?... Du moment qu'on va seule, on ne dépend que de sa volonté. Vous croyez peut-être que j'ai encore besoin d'un chaperon?...

EMILIE.

Mais.... Je crois qu'un guide ne vous feroit pas inutile; & je pense qu'on ne peut jamais se soustraire à l'autorité d'un mari, & qu'on doit, dans tous les temps, suivre, chérir & respecter les conseils d'une mère.

LA MARQUISE.

Voilà une très-sublime morale; il est vrai qu'elle ne renferme pas des idées bien neuves.

EMILIE.

Non; ce sont des principes communs; ils

sont trop naturels & trop sacrés , pour n'être pas généralement reçus....

L A M A R Q U I S E .

En vérité , vous parlez à ravir ; cependant je vous conseille , si vous vivez jamais dans le monde , de quitter ce petit ton dogmatique , dont on pourroit prendre la liberté de se moquer.

E M I L I E .

Je fais la déférence que je dois à une femme mariée & plus âgée que moi , & j'ai cru que ce n'étoit pas y manquer que de vous déclarer une façon de penser , qui , j'en suis sûre , au fond se rapporte à la vôtre. D'ailleurs , vous connoissant depuis mon enfance , ayant l'avantage de vous appartenir , je me suis flattée que vous excuseriez une liberté que je ne prendrois sûrement pas avec toute autre. Enfin , foyez sûre , ma cousine , que si je vis jamais dans le monde , je saurai me taire , écouter , & que sur-tout je ne hasarderai point de montrer des principes qui pourroient donner de mon caractère une opinion défavorable.

L A M A R Q U I S E , *regardant à sa montre.*

Eh , mon Dieu , il est dix heures !... Adieu , ma cousine ; je vous prie de dire à ma tante que je reviendrai... (*Elle s'approche de la table.*) Adieu , ma petite Henriette ; que lisez-vous-là , mon enfant ?... (*Elle lit sur son épaule*) *L'Histoire de France* ; quel ennui !... Et vous , Agathe ?... *L'Histoire Romaine*.... (*Elle hausse les*

épaules.) Pauvres malheureuses, que je vous plains!... Emilie, vous savez tout cela par cœur, n'est-ce pas? Je vous en fais mon compliment. Pour moi, je vous déclare que j'ignore en quelle année Rome fut fondée; que je ne pourrois pas dessiner un œil, que je ne fais pas une note de musique, & que, malgré cette profonde ignorance, j'ai dans la société assez de succès & d'envieux, pour être en état de voir sans envie moi-même les talents & l'existence des autres... Mais, poursuivez vos lectures; c'est toujours bien fait, si cela vous amuse. Adieu, je vous souhaite bien du plaisir... Ne vous dérangez pas, Madame Dufraigne... Adieu; à ce soir... (*Elle sort.*)

S C E N E IV.

MADAME DUFRAIGNE, ÉMILIE,
AGATHÉ, HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

OUI, oui, parce qu'elle ne fait rien, elle se moque de l'instruction; mais moi, je crois qu'il est encore plus aisé de se moquer de l'ignorance... Et puis quand elle dit qu'elle n'est pas envieuse, c'est pour rire qu'elle prétend cela; il n'y a qu'à voir comme elle en revient toujours à ma sœur Emilie!... Eh bien, ma bonne, c'est singulier,

mais personne au monde ne me donne tant d'envie d'apprendre que ma cousine : oh je ne veux pas lui ressembler ; d'abord , quand ce ne seroit que pour cela , je m'instruirai...

É M I L I E.

Ah ! j'entends la voix de maman.

A G A T H E.

Oui ; c'est elle & ma tante.

S C E N E V.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, Madame DUFRAIGNE.

L A C O M T E S S E.

(*Ses filles vont lui baiser la main, elle les embrasse.*)

MES enfants, je ne pourrai pas vous donner vos leçons ce matin ; mais allez dans ma chambre, vous y trouverez les cartes de géographie préparées, & je charge Emilie de me remplacer aujourd'hui, & de tenir mon école. Agathe, avez-vous joué du clavecin ?

A G A T H E.

Oui, maman.

H E N R I E T T E.

Et moi, j'ai appris mes vers, mon histoire, j'ai pris ma leçon d'accompagnement,

ment, j'ai écrit deux pages ; & ma bonne est très-contente de moi.

L A C O M T E S S E.

Allez, mes enfants, dans ma chambre : Madame Dufraigne, conduisez-les.

H E N R I E T T E.

Adieu, maman ; adieu, ma tante.

C É L I E.

Embrassez-moi, ma chere Emilie.....
Comme elle a l'air doux & raisonnable!...
Charmante personne!... (*Madame Dufraigne sort avec ses élèves.*)

S C E N E VI.

L A C O M T E S S E, C É L I E.

L A C O M T E S S E.

OUI, c'est en effet une charmante personne.... Cette figure intéressante & noble, cette physionomie si douce & si tendre peignent bien son caractère & son ame ! Remplie d'instruction & de talents, adorée de tout ce qui l'approche, louée par tout ce qui la connoît, elle n'en est pas plus vaine ; elle n'attribue ses succès qu'à son éducation ; elle imagine que toute autre, élevée comme elle, auroit les mêmes avantages. Les louanges qu'on lui donne, redoublent sa reconnaissance pour moi ; c'est à moi seule qu'elle croit les devoir. Elle m'en aime davantage, & ne peut s'en enorgueillir. Je n'

connois point de raison plus saine & plus solide que la sienne; elle est d'une franchise incomparable, & en même-temps d'une parfaite discrétion; enfin, elle joint à tant de qualités si rares une douceur inaltérable, & toute la candeur & l'aimable timidité de son âge.

C É L I E.

.. Que vous êtes heureuse, ma sœur, & que mon sort est différent!... Mais il est injuste d'envier un bonheur qu'on n'a pas mérité. Ah, combien cette réflexion ajoute d'amertume à nos peines!... J'ai négligé l'éducation de ma fille, & ma fille fait mon malheur!... Mais ne parlons que de la vôtre, ne parlons que d'Emilie; elle m'est presque aussi chère qu'elle vous l'est à vous-même.

L A C O M T E S S E.

Ah, ma sœur, souffrez que je le dise, nul sentiment ne peut se comparer à celui que j'ai pour elle!... & je suis à la veille peut-être de me séparer pour jamais de cet objet si passionnément aimé!... Ce que vous m'avez déclaré ce matin ne m'a point étonné, je l'avois prévu; mais cette certitude m'accable, je l'avoue. Au reste, ne craignez point ma foiblesse, elle n'éclatera que devant vous... Ah, peut-on hésiter un instant à tout sacrifier au bonheur de ce qu'on aime?.....

C É L I E.

J'avois une répugnance extrême à me charger d'une semblable proposition, je sentoie le coup que j'allois vous porter;

pendant le peu de fortune d'Emilie, les avantages brillants de cette alliance, m'ont décidée à vous en parler... D'ailleurs, vous seule avez le droit de prononcer un refus...

L A C O M T E S S E.

Je n'en abuserai pas, soyez-en sûre.

C É L I E.

Vous allez voir mon frere, & lui faire part de cette proposition?

L A C O M T E S S E.

Je l'attends, il va venir... Hélas! je lui prépare un triste réveil.

C É L I E.

Vous avez un empire absolu sur lui, il ne fera que ce que vous lui prescrirez.

L A C O M T E S S E.

En effet, sa bonté m'a laissée maîtresse absolue de mes filles... Je justifierai, je m'en flatte, une confiance si flatteuse & si chere.

C É L I E.

Nous seuls faisons notre destinée, vous en êtes bien la preuve : vous fûtes mariée sous les auspices les plus malheureux ; subjugué par une passion fatale, celui qui vous donnoit sa main vous refusoit son cœur ; il obéissoit avec désespoir à des parents impérieux. Aussi-tôt que vous fûtes engagés, il eut la dureté de vous faire connoître ses sentiments : toute autre à votre place n'eût suivi que les mouvements d'un dépit trop bien fondé : vous n'écou- tâtes que votre devoir, & vous en rece-

vez le prix. Ce même homme qui vous dédaignoit , sentit bientôt l'excès de son égarement ; il en gémit , le répara d'abord par l'estime & les égards , & enfin par l'attachement le plus solide , & la confiance la plus entière..... Mais on vient , c'est lui sans doute ; je vous laisse... Je reviendrai tantôt m'informer du résultat de votre entretien...

L A C O M T E S S E.

Pourquoi me quitter déjà ? ...

C É L I E.

J'ai des affaires , il faut que je parle à ma fille ; elle me donne un chagrin !.... Elle se perd absolument : je vous conterai cela ce soir. Adieu , ma sœur...

L A C O M T E S S E.

Si j'ai besoin de vous , où vous trouverai-je ?

C É L I E.

Chez moi ; je n'en sortirai que pour venir ici. Adieu , ma chère amie , à ce soir...
(*Elle sort.*)

L A C O M T E S S E , *seule.*

Emilie... ma fille... Je me séparerois d'elle... & pour jamais !... pour jamais !... moi , vivre sans elle !... Eh , qu'importe ma vie , pourvu qu'Emilie soit heureuse !... On vient... Ah , cachons mes pleurs & ma foiblesse...

S C E N E VII.

LA COMTESSE, LE COMTE,
en robe de chambre.

L A C O M T E S S E.

PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait éveiller; mais j'avois à vous parler d'une affaire si importante...

L E C O M T E.

Vous m'inquiétez.... Vous avez pleuré, je le vois; qu'avez-vous, ma chere amie?...

L A C O M T E S S E.

Je suis un peu troublée, je l'avoue; cependant je n'ai rien de fâcheux à vous apprendre... au contraire...

L E C O M T E.

A cette émotion, je devine qu'il est question d'Emilie...

L A C O M T E S S E.

Il est vrai... Ma sœur est venue ce matin me proposer un mariage pour elle...

L E C O M T E.

Eh bien?...

L A C O M T E S S E.

Celui qui la demande possède les avantages de la fortune, de la naissance, & d'un mérite personnel universellement reconnu. Il a trente ans; sa figure est agréable; il aime Emilie; il ne veut qu'elle, &

La bonne Mere,
refuse même la dot que nous devions lui
donner...

L E C O M T E.

Mais comment n'êtes-vous pas transférée de joie?... Je brûle de savoir son nom...

L A C O M T E S S E.

Vous le connoissez ; il vient souvent ici, & vous l'aimez beaucoup...

L E C O M T E.

Satisfaites donc mon impatience...

L A C O M T E S S E.

C'est le Comte de Moncalde...

L E C O M T E.

Le Comte de Moncalde!... un étranger... Mais sans doute que son projet est de s'établir en France?

L A C O M T E S S E.

Hélas! il dit qu'il ne veut prendre aucune espèce d'engagement à cet égard ; c'est assez déclarer le dessein qu'il a de retourner dans sa patrie.

L E C O M T E.

Et vous feriez tentée de lui donner votre fille?...

L A C O M T E S S E.

Je le vois depuis quatre ans ; je connois parfaitement son caractère ; il n'en est point de plus vertueux & de plus estimable ; il est rempli d'esprit & d'agrémens ; il est sensible , instruit , naturel ; il a pour les talents un goût passionné : enfin , il a toutes les qualités qui peuvent rendre ma fille

heureuse; & je la lui refuserois?... Ah, mon ami, pourriez-vous me croire personnelle, à un excès si coupable?...

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Mais dois-je souffrir un sacrifice qui feroit le malheur de votre vie?... D'ailleurs, moi-même je ne pourrois me résoudre à perdre Emilie; elle est ma fille; elle est mieux encore, elle est votre ouvrage. Je retrouve en elle votre esprit, vos vertus; non, non, n'espérez pas que je consente jamais à m'en séparer... Je me fais une idée si douce de la voir dans le monde, de jouir de ses succès; combien les éloges qu'elle recevra me seront chers, puisqu'ils seront dus à vos soins!... Quoi, vous auriez consacré les plus belles années de votre vie à son éducation, pour la voir cruellement arrachée de vos bras & de sa patrie, & pour perdre en un instant le fruit de quinze ans de peines & de travaux?

LA COMTESSE.

J'ai travaillé pour son bonheur, & non pour la vanité. Songez-vous à la médiocrité de sa fortune, & aux avantages inespérés & brillants de l'alliance qui nous est offerte? Un homme aimable & vertueux, de la naissance la plus distinguée, & possesseur d'une fortune immense!... Il est vrai, je serai séparée d'Emilie, mais elle ne m'oubliera jamais; cette idée me consolera; oui, tranquille sur le sort de ma fille, je pourrai tout supporter...

L E C O M T E.

Mais, Emilie elle-même se résoudra-t-elle à vous quitter?...

L A C O M T E S S E.

La raison peut tout sur elle... Cet effort sans doute lui coûtera, j'aime à le penser; mais si le caractère & la personne du Comte de Moncalde lui conviennent, je me charge de la décider à ce sacrifice, tel pénible qu'il puisse être... Enfin, je vous conjure de vous reposer sur moi du soin de son bonheur.

L E C O M T E.

Eh bien, vous le voulez, j'y consens; c'est vous en effet, ma chère amie, qui devez disposer d'elle; pourrois-je vous disputer un empire qui vous est acquis par tant de peines?... Vous vous sacrifierez pour cet objet si cher, je le prévois; je n'aurois pas votre courage, mais je l'admire, & ne puis vous résister davantage... Que vous allez vous préparer de regrets; & moi-même, comment soutiendrai-je vos chagrins & les miens; vos larmes, & la privation d'Emilie?...

L A C O M T E S S E.

Non, ne le craignez point, je ne troublerai pas votre vie par des plaintes superflues; pourrois-je me livrer à ma douleur, quand ma plus grande consolation sera l'espoir d'adoucir la vôtre?...

L E C O M T E.

Ah, vous seule pouvez me tenir lieu de tout... Vous le savez... l'amitié, l'ad-



miration, la reconnoissance : voilà les nœuds qui m'attachent à vous ; l'empire que vous avez sur moi est si bien justifié par vos vertus, que, loin de le défavouer, je mets ma gloire à le reconnoître.... Je vous dois tout, ma raison, mes sentiments, mes principes, mon bonheur. Je trouve en vous l'amie la plus aimable & la plus indulgente, & les conseils les plus utiles ; soyez donc à jamais l'arbitre du sort de nos enfants, comme vous l'êtes du mien... Mais du moins faisons toutes les tentatives possibles pour engager le Comte de Moncalde à s'établir en France.... Il paroïsoit si touché de votre tendresse pour Emilie ; il témoignoît pour vous un attachement si sincère !... Comment peut-il concevoir le projet de vous séparer de votre fille ?... Je ne puis croire qu'il soit inflexible à cet égard.

L A C O M T E S S E.

Non, ne nous flattons point : son caractère est ferme & décidé ; il a déclaré positivement à ma sœur qu'il étoit inutile de vouloir lui imposer la condition de se fixer en France ; qu'il ne pouvoit s'y soumettre. Son parti est irrévocablement pris de retourner en Portugal ; n'en doutez pas.

L E C O M T E.

Ah ! que vous m'affligez.... Mais, je vous le répète, la destinée d'Emilie est entre vos mains ; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous en laisse la maîtresse absolue,

je ne m'en dédirai point. Lui parlerez-vous aujourd'hui ?

L A C O M T E S S E.

Oui, après le dîner... Mais il est tard ; il faut nous habiller... Je n'ai point encore vu mes fils, allons chez eux...

L E C O M T E.

Je voulois vous consulter sur ce qui les regarde ; je suis mécontent de leur Gouverneur ; on m'en a proposé un autre, que je desirerois que vous vissiez ; il parle, dit-on, parfaitement l'Anglois ; je n'en pourrai juger...

L A C O M T E S S E.

Je vous dirai s'il est vrai qu'il le sache bien...

L E C O M T E.

Comment?... Mais vous n'avez jamais appris l'Anglois.

L A C O M T E S S E.

Pardonnez-moi, il y a un an que je l'apprends pour être en état de l'enseigner à Henriette, qui m'en avoit demandé un maître. Les maîtres en général montrent avec tant de négligence!... Deux ans de leurs leçons ne valent pas trois mois de celles d'une mere...

L E C O M T E.

Quelle femme vous êtes!... Ainsi donc, jusqu'à ce que vos enfants soient établis, vous passerez une partie de votre vie avec des maîtres ; vous en consacrez une moitié à vous instruire, & l'autre à enseigner... Mais, que dis-je, au milieu de

tant de soins & d'occupations, en multipliant ainsi vos devoirs, il vous reste encore du temps à donner à l'amitié & à la société; comment faites-vous donc?...

L A C O M T E S S E.

On trouve toujours assez de temps pour remplir les devoirs qui sont chers.

L E C O M T E.

Vous m'étonnez sans cesse, je l'avoue... Ah, si vos enfants ne vous rendent pas heureuse, quelle mere pourroit espérer des siens le bonheur de sa vie!... Et notre aimable Emilie seroit perdue pour vous!... Cette idée est affreuse... je ne puis la supporter. Reverrez-vous votre sœur aujourd'hui; la chargerez-vous d'une réponse pour le Comte de Moncalde?

L A C O M T E S S E.

Il en desire une prompte; & je la ferai, puisque vous le permettez, aussi-tôt que j'aurai connu les dispositions d'Emilie.

L E C O M T E.

Emilie refusera ce mariage, j'en suis sûr...

L A C O M T E S S E.

Je le crois comme vous; mais ne suffit-il pas que son cœur ne soit pas contraire au Comte de Moncalde, & qu'elle ait pour lui l'estime dont il est digne?....

L E C O M T E.

Allons, il faut donc se décider à ce sacrifice, je le vois... Parlez à votre fille, parlez-lui sans moi; je ne pourrois soutenir cet entretien; je gâteroïis votre ouvrage, je ne le sens que trop... A propos,

dites-moi, si votre niece est instruite de cette affaire ?

L A C O M T E S S E.

Elle l'ignore entièrement.

L E C O M T E.

Elle est venue ce matin deux fois chez moi avant que je fusse éveillé ; que me veut-elle ?

L A C O M T E S S E.

Mais, n'êtes-vous pas son confident ?

L E C O M T E.

Oui, quelquefois ; elle me conte toutes les déclarations qu'elle reçoit ; me nomme les gens qui meurent d'amour pour elle ; me demande des conseils : je lui dis qu'elle est jolie, qu'elle me tourneroit la tête si j'avois quinze ans de moins, & elle est enchantée de nos conversations, & soutient à tout le monde que je suis rempli d'esprit & de bon sens.

L A C O M T E S S E.

Vous feriez bien mieux de lui donner des avis qui lui seroient nécessaires....

L E C O M T E.

Si je lui parlois raison, elle ne m'écouteroit pas. Je ne lui fais nul gré de ses prétendues confidences ; je ne les dois qu'à sa ridicule vanité.... A propos d'elle, je me rappelle qu'elle m'a fait dire qu'elle reviendrait ; je vais donner l'ordre qu'on ne la laisse pas entrer ; car pour aujourd'hui je ne suis nullement disposé à goûter son en-

trétien... Voulez-vous venir chez nos enfants.

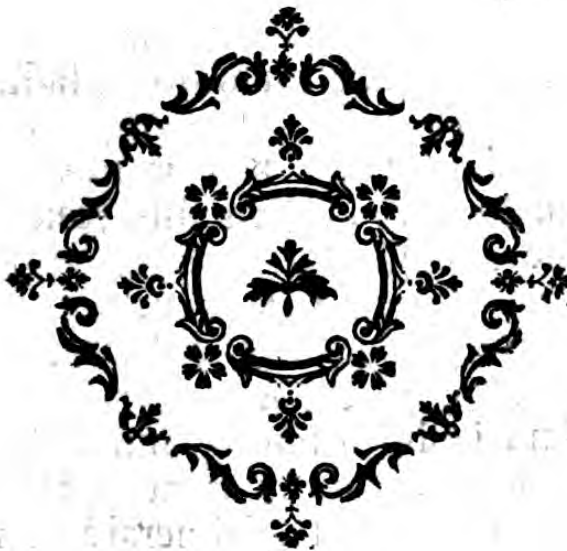
L A C O M T E S S E .

Volontiers.

L E C O M T E .

Venez, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras. Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.**LUCETTE, HENRIETTE.****HENRIETTE.**

EH BIEN, Lucette, achevez-moi donc l'histoire de la bague; vous l'avez renvoyée à cette pauvre Dame?

LUCETTE.

Oui, avec quinze louis que Madame lui prête.

HENRIETTE.

Quinze louis! . . . J'en suis bien-aïse. . . Et la fille aveugle?

LUCETTE.

Madame lui donne six louis. . . .

HENRIETTE.

Oh bien, je lui donnerai aussi, moi. . . J'ai deux louis, elle en aura la moitié. . . Je ferai comme maman, j'aimerai à donner. . .

LUCETTE.

Oui, mais Madame ne donne jamais rien qu'il ne lui en coûte le sacrifice de quelque superfluité. On ne peut être véritablement généreuse sans cela.

HENRIETTE.

Cependant j'aime bien aussi les superfluités. . . Il n'y a que cela de joli. Ah, la voilà, maman.

S C E N E II.

LA COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

HENRIETTE.

MAMAN, maman, je vous prie de me permettre de donner un louis à la pauvre fille aveugle.

LA COMTESSE.

Volontiers : vos sœurs m'ont demandé la même permission ; Emilie donne trois louis, & Agathe deux ; mais je vous préviens que chacune de nous, en donnant, a fait un sacrifice ; moi, celui d'un tableau ; Emilie, d'un porte-feuille ; & Agathe, d'un chapeau ; j'espère, Henriette, que vous aurez la même raison. . . .

HENRIETTE.

Mais, maman, je n'ai point de sacrifice à faire ; moi, je n'ai envie de rien. . . .

LA COMTESSE.

Il me semble que vous aviez hier le projet d'acheter un pupitre fort joli, que nous avons vu chez un marchand. . . .

HENRIETTE.

Ah, cela est vrai. . . . Mais il me restera un louis ; le pupitre ne coûte que trente-six francs ; Emilie me prêtera douze francs, & je pourrai l'acheter.

L A C O M T E S S E.

Quoi, recourir aux emprunts, pour une bagatelle dont vous pouvez vous passer si facilement! D'ailleurs, il ne faut jamais s'endetter à moins d'une nécessité absolue. Si vous n'aviez pas un bon cœur, je ne pourrois pas vous le donner; mais il m'est possible de vous apprendre à raisonner juste. Si, en faisant une bonne action, on ne retranche rien de sa dépense ordinaire, on ne fait qu'une folie; si l'on emprunte d'un côté pour donner de l'autre, l'on déränge sa fortune, & l'on usurpe le nom de bienfaisant; car il n'y a point de vertu sans la raison. Soyez donc conséquente, c'est tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous: achetez le pupitre, ou secourez la pauvre femme; mais ne prétendez jamais allier le plaisir de satisfaire toutes vos fantaisies, avec le bonheur d'être utile aux infortunés; cela est impossible.

H E N R I E T T E.

Puisqu'il faut choisir, je n'hésiterai sûrement pas; je renonce au pupitre de tout mon cœur....

L A C O M T E S S E.

Alors vous aurez du mérite à ce que vous faites, puisqu'il vous en coûtera une privation. Sans cela, de quel prix seroit votre action?

H E N R I E T T E.

Je sens cela, ma chere maman; toutes les fois que je regretterai mon pupitre,

je penserai à la pauvre aveugle , & je ne le regretterai plus. . . .

L A C O M T E S S E .

Et même vous pourrez dire : „ Si je „ n'avois pas été compatissante , j'aurois „ un pupitre dont je ne me foucierois plus „ à présent ; au - lieu de cela , le fouve- „ nir d'une bonne action me reste , & une „ honnête & pauvre femme me bénit , & „ maman m'en aime mieux. . . . (*Elle l'embrasse.*)

H E N R I E T T E .

Oh , maman , dès cet instant , je ne pense plus au pupitre , je vous assure ; & je vois que ce que je croyois d'abord un sacrifice n'en est point un , au contraire.

L A C O M T E S S E .

Il en est ainsi de tous ceux qu'exige l'honnêteté ; ils ne sont pénibles qu'avant l'exécution : en les projetant , on n'envisage que ce qu'ils peuvent coûter ; en les faisant , le seul orgueil qu'ils inspirent suffiroit pour en récompenser. Vous connoîtrez un prix plus doux encore , chere Henriette , je l'espère , celui qu'une ame sensible peut donner. Mais , allez avec Agathe rejoindre votre bonne. . . Vous , Emilie , restez. . .

E M I L I E .

Quelqu'un vient. . . .

A G A T H E .

C'est ma cousine.

L A C O M T E S S E , *à part.*

Quelle importunité !. . . (*haut*). Allez ,

mes enfants ; quand ma niece sera sortie ,
Emilie , vous reviendrez . . . Allez , ma
fille. (*Elles sortent toutes.*)

S C E N E III.

LA COMTESSE , LA MARQUISE.

LA COMTESSE , *à part.*

QU'A-T-ELLE à me dire ? Que cette vi-
site m'est désagréable dans l'état où je suis. !..

LA MARQUISE.

Ah , ma tante , je vous trouve à la fin...
Ah , que j'ai besoin de votre amitié , de vos
conseils. . . .

LA COMTESSE.

Mes conseils ! . . . Vous m'étonnez ; je
ne pensois pas qu'ils pussent jamais vous
être utiles ; vous les avez dédaignés si long-
temps : mais n'importe , parlez ; s'il m'est
possible de vous rendre quelque service ,
comptez sur moi.

LA MARQUISE.

Il est vrai , ma tante , que j'ai bien des
torts avec vous : je suis légère , inconsé-
quente ; mais vous êtes si bonne , mon re-
pentir est si vrai ; je suis disposée à une
confiance si entière. . . .

LA COMTESSE.

De quoi s'agit-il donc ?

LA MARQUISE.

Je suis dans la situation la plus cruel-

le... Je ne vous déguiserai rien, je ne chercherai point à diminuer mes torts; d'ailleurs, je déteste l'artifice. Mon plus grand défaut, c'est de ne pouvoir me contraindre; tout ce que je fens, s'exprime sur mon visage malgré moi....

LA COMTESSE.

Venons au fait, je vous prie....

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez au désespoir; mes parents me persécutent d'une manière qui n'eut jamais d'exemple: mes belles-sœurs me détestent, & m'ont perdue dans l'esprit de mon beau-père....

LA COMTESSE.

Et d'où vient cette aversion de vos belles-sœurs?

LA MARQUISE.

Ah! ma tante, d'une jalousie atroce dont je suis la victime. Elles sont envieuses à l'excès; & les foibles succès que j'ai eus dans le monde, m'ont fait d'elles deux ennemies déclarées & irréconciliables.

LA COMTESSE.

Vous ne deviez pas vous attendre à cela... car enfin, je ne vois pas pourquoi vos belles-sœurs vous envieroient; elles sont jeunes, aimables, jolies; la Vicomtesse surtout est charmante....

LA MARQUISE.

Oh, charmante!... Si vous la voyiez au jour, son teint est affreux.... & sa taille n'est pas droite....

L A C O M T E S S E.

Mais, que dites-vous donc ! elle est faite à peindre. . . .

L A M A R Q U I S E.

Oui, avec des corps garnis ; mais au vrai elle est bossue. . . . Avec cela, elle a si peu d'esprit & tant de prétentions. . . . & une méchanceté. . . . J'aimerois encore mieux sa sœur ; elle est sûrement moins désagréable. . . .

L A C O M T E S S E.

Sont-ce là, ma niece, les confidences que vous aviez à me faire ?

L A M A R Q U I S E.

Mais, ma tante, il faut bien que je vous parle des personnes qui causent mes malheurs.

L A C O M T E S S E.

Je vous conseille de tout employer pour vous raccommo-der avec elles ; votre beau-pere & votre mari les aiment tendrement, &. . . .

L A M A R Q U I S E.

Elles ont eu la noirceur de me brouiller avec tous les deux.

L A C O M T E S S E.

Quoi, votre mari est aussi contre vous ?

L A M A R Q U I S E.

Il fait le tourment de ma vie ; il est d'une jalousie qui devient tous les jours plus insupportable ; ma patience est poussée à bout. . . .

L A C O M T E S S E.

Vous me faites-là un aveu, qui, par exem-

ple , prouve une grande confiance ; car il est bien cruel & bien humiliant d'être forcée de convenir de la jalousie de son mari.

L A M A R Q U I S E .

Cela est cruel sans doute ; mais je ne vois là-dedans nulle humiliation : il est jaloux , parce qu'il a la folie d'être amoureux de moi.

L A C O M T E S S E .

Et l'injustice de ne pas vous estimer...

L A M A R Q U I S E .

Oh , il m'estime dans le fond ; je n'ai point d'inquiétudes là-dessus.

L A C O M T E S S E .

Je le crois facilement. Mais s'il est si jaloux , il se fait une violence bien estimable ; car il n'est pas gênant , & vous laisse une entière liberté.

L A M A R Q U I S E .

C'est qu'aux yeux du monde il ne veut pas paroître jaloux.

L A C O M T E S S E .

Vous l'aidez bien à cacher cette foiblesse , & vous ne ménagez guere la peine qu'elle peut lui causer. Personne ne se livre plus que vous à la dissipation , & ne vit moins dans sa famille.

L A M A R Q U I S E .

C'est que j'y suis tourmentée...

L A C O M T E S S E .

Voilà vos plaintes. Je vais vous apprendre celles que vos parents font de vous. Votre beau-pere prétend que vous n'avez pour ses amis qu'une politesse froide & dé-

daigneuse ; que vous vous moquez de sa fo-
ciété ; que vous accusez tous ceux qui ne
sont pas de la vôtre , d'avoir un *mauvais ton* ,
ou d'être *ennuyeux à la mort* ; que vous
n'avez d'honnêteté que pour les femmes
à la mode , pourvu qu'elles ne soient pas
trop distinguées par leur esprit & leur figu-
re ; que celles qui , par défaut de fortune
ou par raison , ne sont pas mises avec élé-
gance & recherche , sont les objets de vo-
tre mépris ; que la frivolité & les faux airs
ont seuls le droit de vous plaire & de vous
séduire ; enfin , que vous êtes d'une co-
quetterie qui révolte tous les gens raison-
nables , & que vous pensez que toute la
gloire d'une femme consiste à faire une dé-
pense folle , à se servir de la marchande de
modes le plus en vogue , & à être suivie
constamment , par-tout , par trois ou qua-
tre jeunes étourdis qui mettent leurs soins
à la bien afficher. On dit encore qu'une de
vos folies , c'est de vous persuader avec une
extrême facilité , qu'on est amoureux de
vous , & de prendre souvent les attentions
les plus simples pour l'effet d'une passion
secrète. Voilà ce qu'on vous reproche : je
veux croire qu'il y a beaucoup d'exagéra-
tion dans des accusations si graves ; mais
c'est trop , ma niece , d'avoir pu y donner
lieu par votre légèreté. Ouvrez les yeux ,
je vous en conjure , il en est temps enco-
re ; vous êtes bien jeune , les fautes à vo-
tre âge sont excusables , & peuvent se ré-
parer. . . .

L A M A R Q U I S E.

A ces imputations dictées par la haine & la méchanceté, je reconnois l'ouvrage de mes belles-sœurs. Je conviens que je suis légère; mais j'abhorre la coquetterie; & loin d'imaginer aisément qu'on soit amoureux de moi, il faut les preuves les plus positives pour me le persuader....

L A C O M T E S S E.

Mais, ma niece, c'est toujours la faute d'une femme, quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentimens; songez que ce n'est pas la plus jolie qui attire, mais la plus étourdie....

L A M A R Q U I S E.

Cependant, ma tante, quand on est obsédée, suivie en tous lieux; quand, par un dédain très-marqué, une humeur visible, on témoigne son indifférence, sa colere même, & qu'avec tout cela on n'en est que plus persécutée, quel parti faut-il donc prendre?

L A C O M T E S S E.

Je ne fais de qui vous voulez parler; mais je vous assure que, sans dédain, sans humeur & sans colere, il est très-facile de se débarrasser d'une semblable poursuite; il ne faut pour cela que le vouloir sincèrement....

L A M A R Q U I S E.

Ah, ma tante, si vous saviez ce que j'éprouve à cet égard.... Il y a des passions invincibles.... Depuis deux ans, je suis bien, malgré moi, l'objet d'une fantaisie

qui m'importune à l'excès. . . . C'est un homme estimable d'ailleurs, mais qui s'est mis dans la tête cette malheureuse folie, qui véritablement le rend digne de pitié. . . . On en parle beaucoup, je ne l'ignore pas, & j'en suis défolée. . . . Imaginez qu'il s'est lié intimement avec tous mes parents, mon beau-pere, ma mere, vous, ma tante. . . . Cela est inoui. . . . de maniere que je le rencontre par-tout; c'est exactement une ombre attachée à mes pas. . . .

L A C O M T E S S E.

Voulez-vous me le nommer?

L A M A R Q U I S E.

C'est le Comte de Moncalde.

L A C O M T E S S E.

Le Comte de Moncalde? Et vous le croyez amoureux de vous?

L A M A R Q U I S E.

A un point d'extravagance qui passe toute expression.

L A C O M T E S S E.

J'imagine qu'il ne vous l'a pas dit.

L A M A R Q U I S E.

Je lui en impose un peu trop pour qu'il ose faire un semblable aveu; mais sa conduite parle assez. Cette folie m'afflige réellement; il est aimable, & fait pour intéresser; je ne conçois pas qu'il ait pu, avec autant de raison & d'esprit, se livrer à une passion aussi ridicule, d'autant plus qu'assurément je n'ai rien épargné pour l'en guérir.

L A

L A C O M T E S S E .

Eh bien, ma niece, rassurez-vous, je puis vous protester qu'il n'a point de *passion* pour vous.

L A M A R Q U I S E .

Ah, que je le voudrois ! Mais, ma tante. . .

L A C O M T E S S E .

Mais, j'en suis sûre ; & pour vous ôter tous vos doutes à ce sujet, je vous avouerai que je fais son secret. En effet, il aime ; je connois l'objet de son attachement, & ce n'est pas vous.

L A M A R Q U I S E .

Vous m'enchantez, ma tante. . . Voilà une découverte qui me charme. . . Enfin, le dépit l'aura rendu à lui-même.

L A C O M T E S S E .

Non, en vérité ; il n'a jamais eu, depuis qu'il est en France, que cette passion dont je vous parle ; il y a trois ans qu'il en est uniquement occupé. . .

L A M A R Q U I S E , avec un ris forcé.

Ah, pour *uniquement*, je pourrois nier cela. . .

L A C O M T E S S E .

Vous pouvez me croire, vous savez que je n'exagère jamais ; je suis sûre de la vérité de ses sentiments, ils sont aussi tendres que solides. . .

L A M A R Q U I S E .

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a eu avec moi une étrange conduite. . . Je ne lui pardonnerai jamais l'ennui mortel qu'il

m'a causé par toutes ses assiduités. . . . Il est un peu ennuyeux de son naturel. . . . & avec cela d'une pédanterie assommante, il en faut convenir. . . . On dit dans le monde qu'il est très-faux. . . . Et en effet, je pourrois bien l'accuser de fausseté. . . . Oh, cette aventure est véritablement comique. . . . elle me divertit beaucoup. . . . Et. . . . oserois-je vous demander, ma tante : connoissez-vous l'objet de sa passion de trois ans ? . . .

L A C O M T E S S E.

Oui, c'est une personne digne d'en inspirer.

L A M A R Q U I S E.

Et cette personne *accomplie* aime-t-elle M. le Comte de Moncalde ?

L A C O M T E S S E.

Je l'ignore.

L A M A R Q U I S E.

Il a une tournure à *passion malheureuse* ! . . . J'ai peur que l'histoire de ses amours ne fasse pas un roman fort gai. . . . & ma tante confidente de cette intrigue. . . . rien n'y manque. . . . Pardonnez-moi mes plaisanteries, ma tante, j'ai le défaut d'être rieuse. . . : & je ne puis laisser échapper une aussi bonne occasion de rire. . . . Cela est véritablement trop plaisant. . . . trop plaisant. . . .
(*Elle rit avec affectation.*)

L A C O M T E S S E.

Je suis charmée de vous voir une gaieté aussi naturelle ; mais, ma nièce, vous n'a-

vez plus rien à me dire, ainsi permettez-moi de vous quitter....

L A M A R Q U I S E.

Adieu, ma tante, pardonnez-moi mon importunité & ma folie; quand les rires me gagnent, il m'est impossible de me contraindre... Au reste, je suis pénétrée de tout ce que vous m'avez dit; je n'oublierai point vos conseils; je vous proteste, ma tante, qu'ils sont profondément gravés dans mon esprit.

L A C O M T E S S E.

Adieu, ma niece; si vous voulez de bonne foi vous raccommoier avec vos parents, je vous offre ma médiation... Ils desiroient que vous allassiez passer avec eux six mois en Languedoc; cette complaisance de votre part les rameneroit, j'en suis sûre. Si vous y consentez, vous me donnerez par-là une véritable preuve de déférence & d'amitié. A cette condition, je verrai votre beau-pere, votre mari; je leur parlerai, & je me charge de vous réunir.

L A M A R Q U I S E.

Vous êtes trop bonne, ma tante; j'y penserai, j'y réfléchirai mûrement, je vous le promets... Adieu, ma chere tante...
(*A part, en s'en allant.*) Ah l'ennuyeuse chose qu'une femme de mérite! (*Elle sort.*)



SCENE IV.**LA COMTESSE, seule.**

QUELLE mauvaise tête ! & la bonté du cœur ne la corrigera pas. . . Il n'y a pas de ressources. Que je plains ma sœur d'avoir une telle fille ! Hélas ! dans un autre genre serai-je une plus heureuse mère ? A la veille de perdre Emilie. . . Ah , puis-je me plaindre de ma destinée ! tels que soient les événements de la vie , les vertus de nos enfants doivent en faire la gloire & le bonheur. . . J'entends Emilie. . . Je tremble. Ah , quel entretien , & qu'il fera déchirant pour son cœur !

SCENE V.**LA COMTESSE, ÉMILIE.****ÉMILIE.**

MA cousine est enfin partie. . . . J'attendois ce moment avec impatience ; maman , vous vouliez me parler ; vous avez depuis ce matin un air sombre & rêveur qui m'inquiète. . . Maman daignera-t-elle m'ouvrir son cœur ? . . . Vous ne répondez rien , maman. . . . O Ciel ! qu'est-il donc arrivé. . . . *(Elle prend ses mains.)* Vous soupirez. . .

vous détournez les yeux... Maman, vous me glacez de crainte....

LA COMTESSE.

Mon enfant... Ma chere Emilie, rassurez-vous....

EMILIE.

Que je me rassure!.... & vous pleurez....

LA COMTESSE, à part.

Ah, que lui dirai-je?... Par où commencer?... (*Haut.*) Ma fille, vous me connoissez; vous savez avec quelle facilité je m'affecte... Je ne t'ai jamais caché les foiblesses de mon cœur; avec toi je ne puis me contraindre... Je ne puis te déguiser un excès de sensibilité souvent déraisonnable.

EMILIE.

Non, je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes... Ah, maman, vous me causez un saisissement....

LA COMTESSE.

Ma fille, calmez-vous, je vous en conjure... Il est vrai, je suis agitée... mais le sujet de mon trouble n'est pas fâcheux, au contraire... il doit m'inspirer de la joie... Il m'en inspire....

EMILIE.

De la joie!.... & la douleur est peinte sur votre visage... Vous vous contraignez... Ah, vous voulez me préparer à quelque malheur... Un malheur affreux, sans doute... Il est question de moi, je le vois... Maman, maman, je supporterai tout, excepté de me séparer de vous... Vos pleurs

redoublent. . . . Juste Ciel ! j'ai deviné. . . .
Ah, vous me donneriez la mort ! . . .

L A C O M T E S S E.

Eh bien, le voilà ce secret terrible ! . . .

E M I L I E.

Qu'entends-je ! quoi, maman m'abandonne ; ah ! le puis-je croire !

L A C O M T E S S E.

Que dis-tu ? Grand Dieu ! . . . O ma fille, vous dépendez de moi ! n'êtes-vous pas sûre de disposer vous-même de votre destinée ? . . .

E M I L I E.

Je respire. . . . Ah, maman, quel coup vous m'aviez porté. . . . Mais, pourquoi donc vous livrer à cette profonde tristesse ?

L A C O M T E S S E.

Hélas ! je gémiss des conseils que la raison & la tendresse m'obligent à te donner.

E M I L I E.

Est-ce là me laisser ma maîtresse ? Vos conseils, maman, ne font-ils pas des loix sacrées pour moi ? . . . Mais quoi, la meilleure des mères ordonneroit à sa malheureuse fille de la quitter ? . . . Non, non, il n'est pas possible que vous puissiez exiger un sacrifice qui me coûteroit la vie. . . . oui la vie, maman, foyez-en sûre.

L A C O M T E S S E.

Ce que j'exige, ma chere Emilie, c'est que vous m'écoutez, & que vous répondiez sans détour aux questions que je vais vous faire.

E M I L I E.

Eh pourrois-je vous répondre autrement ?

L A C O M T E S S E .

De tous les hommes qui viennent ici, quel est celui qui vous paroît le plus aimable, & que vous estimez le plus ?

E M I L I E .

Maman... mais... Ciel!... Qu'est-ce que j'entrevois?... Il veut m'épouser, & m'emmener en Portugal... Non, non, jamais...

L A C O M T E S S E .

Cette réponse naïve me suffit...

E M I L I E .

Qu'ai-je dit!... Ah, maman, non, ce n'est pas celui que j'estime le plus; j'ai parlé sans réflexion... Se pourroit-il qu'un mot dit au hasard, fût le destin de ma vie?... Non, maman, vous êtes trop juste...

L A C O M T E S S E .

Votre cœur s'est expliqué, ma fille...

E M I L I E .

Mon cœur!... Ah, les seuls sentiments de la nature le remplissent & lui suffisent.

L A C O M T E S S E .

Va, je le connois mieux que toi-même... Ne défavoue aucun de ses mouvements, ils sont tous dignes de toi... C'est votre raison & votre esprit, mon enfant, qui vous ont fait préférer le Comte de Moncalde à tout autre; par ses vertus & son caractère, il méritoit d'être distingué d'Emilie. Enfin, il vous aime, il vous demande...

E M I L I E .

Et ne s'établit point en France?...

L A C O M T E S S E.

Hélas!...

E M I L I E.

Ah! m'aime-t-il, s'il nous sépare?... Le cruel!... il oseroit concevoir cette idée... m'arracher d'auprès de vous!... me ravir à ma mere.... Mais pourquoi ferois-je alarmée?... Vous daignez me laisser ma maîtresse, je refuse ses offres; n'en parlons plus, maman, je vous en conjure.

L A C O M T E S S E.

Vous m'avez promis de m'écouter.

E M I L I E.

Ah! qu'allez-vous me dire?...

L A C O M T E S S E.

Emilie, vous connoissez votre situation; je vous en ai souvent parlé....

E M I L I E.

Oui, je n'ai point de fortune, je le fais; eh bien, qu'importe? je ne me marierai jamais; je ne vous quitterai point; tous les vœux de mon cœur seront remplis....

L A C O M T E S S E.

Ah, ma chere Emilie, quel chagrin vous me causez! je vois avec plaisir l'effet de votre tendresse pour moi, cependant j'en désapprouve l'excès: la raison doit régler tous nos sentiments; sans elle, tels légitimes qu'ils puissent être en eux-mêmes, ils deviennent condamnables, & ne servent plus qu'à nous égarer. Eh quoi, ma fille, mes leçons, mes soins, n'auroient pu vous inspirer qu'un attachement nuisible à votre fortune; est-ce là tout le fruit que j'en dois

recueillir?... Hélas! que je me suis abusée!... Je pensois que tous les sacrifices auxquels je pourrois me résoudre, ne seroient jamais au-dessus des forces d'Emilie; je me flattois que son courage égalerait le mien; je m'enorgueillissois de sa raison!...

E M I L I E.

Eh, qui peut vous être comparée?... Non, non, jamais je n'y dois prétendre... Vous pouvez vous résoudre à quitter votre fille; & moi, je ne puis penser sans frémir à m'éloigner de ma mère... Je n'ai pas votre courage: pardonnez... si j'ose vous dire que je ne voudrois pas l'avoir... Oui, de toutes vos vertus, voilà, maman, la seule que je ne vous envie point... elle est trop cruelle....

L A C O M T E S S E.

Est-ce Emilie qui m'accuse de cruauté?...
A quelles épreuves tu réduis mon cœur!..

E M I L I E.

Ah, pardonnez... je m'égare... pardonnez, maman....

L A C O M T E S S E.

Avec un peu de réflexion, vous serez plus juste, ma fille, j'en suis sûre. Si vous n'aviez pas pour le Comte de Moncalde un sentiment de préférence très-marqué, s'il n'étoit pas digne de l'inspirer, si je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme vertueuse, malgré son rang, sa fortune & les agréments de sa personne, je n'insisterois

pas. Mais vous n'avez rien, vous trouvez l'établissement le plus avantageux & le plus brillant ; l'époux qui se propose est jeune, aimable, vertueux ; il vous plaît, il vous aime ; comment pourrois-je ne pas exiger de vous un sacrifice que tant de raisons doivent vous prescrire....

E M I L I E.

Exiger!... grand Dieu ! Quoi, vous l'exigeriez cet affreux sacrifice?... Et n'avez-vous pas daigné me dire que vous me laisseriez maîtresse de mon sort? Maman, ma chere maman, ayez pitié de moi.... Je suis foible, déraisonnable, hélas ! j'en conviens ; ne me jugez donc point par vous ; ne prononcez point un arrêt cruel qui me mettroit au désespoir.... Ne me demandez point mon consentement.... Non, je ne puis le donner.... Qui, moi, je vous quitteroïis ; je me verroïis tyranniquement arrachée à ma famille!... vous, mon pere, mes sœurs, mes freres, ces objets si chers... j'en feroïis séparée pour toujours.... Ah, Ciel!...

L A C O M T E S S E.

Si vous saviez, Emilie, le mal que vous me faites, vous rappelleriez, j'en suis sûre, cette raison que vous dédaignez, & qui vous abandonne.... Voilà donc tout ce que je puis obtenir de vous, l'aveu d'une foiblesse invincible.... Eh bien, puisque la raison ne vous paroît qu'une tyrannie, n'en parlons plus, soyez votre maîtresse ; mes prieres vous blessent, mes conseils ne

peuvent vous persuader; c'en est fait, je renonce au droit de vous guider....

E M I L I E.

Que dites-vous, maman, vous me percez le cœur!... Ah, daignez excuser un égarement si coupable; disposez de moi, ordonnez.... Telles rigoureuses que doivent me paroître vos volontés, ne dois-je pas m'y soumettre avec une aveugle confiance? Ne fais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt?... Oui, je me résigne; oui, maman, sur cette main chérie, arrosée de mes pleurs, j'abjure une criminelle résistance.... Que mon repentir expie ma faute....

L A C O M T E S S E.

Mon enfant!... vois couler mes larmes, laisse-moi la douceur de les mêler avec les tiennes.... Pourquoi craindrois-je de te montrer mon attendrissement? tu n'en abuseras point. Lis donc dans mon cœur... Tu souffres, tu gémis; eh bien, je ne suis pas moins à plaindre; ce sacrifice est affreux.... mais la raison l'ordonne... Que mon exemple t'apprenne à n'écouter qu'elle... Nous ne nous verrons plus; mais sûre de vivre à jamais dans ton souvenir, je supporterai ton absence... L'absence peut nous séparer, mais non nous désunir; cette idée n'est-elle pas consolante?... Nous aurons fait notre devoir, moi, celui d'une mère tendre, toi, celui d'une fille soumise: nous serons à l'abri du repentir, le plus grand, le plus insupportable de tous

les maux . . . Vos vertus, ma chère Emi-
lie, feront la félicité de votre nouvelle fa-
mille. On cesse d'être étranger, où l'on est
aimé : par-tout où vous vivrez, vous trou-
verez une patrie ; j'apprendrai votre bon-
heur, j'en jouirai avec transport. La plus
intime correspondance nous dédommagera
d'un funeste éloignement ; l'occupation de
nous écrire sans cesse, adoucira toutes nos
peines ; enfin, croyez, mon enfant, que,
malgré le sort & l'absence, deux cœurs unis
par une vive tendresse trouvent toujours
le secret d'être heureux. Ah ! tant que le
sentiment est mutuel, peut-on être véri-
tablement à plaindre ?

E M I L I E.

Mais cependant quel tourment cruel de
ne plus voir ce qu'on chérit ! . . . Que de-
viendrai-je en perdant mon guide, un guide
tel que vous . . . De quel œil pourrai-je
regarder l'auteur de ma peine . . . celui qui
aura la barbarie de m'arracher d'auprès de
vous ? . . . Je l'estimois, il est vrai, je
croyois qu'il vous aimoit tant ! . . .

L A C O M T E S S E.

Il gémit lui-même de ne pouvoir se fixer
près de moi ; mais la situation de ses af-
faires l'oblige à retourner dans son pays.

E M I L I E.

Et mon père ? . . . Sans doute, maman,
vous êtes sûre de son consentement ? . . .

L A C O M T E S S E.

Il vous aime trop pour balancer

E M I L I E.

Tout m'abandonne. . . . Nul espoir ne me reste, je le vois. . . . Du moins daignera-t-on m'accorder du temps, voilà ma dernière prière, me sera-t-elle refusée?

L A C O M T E S S E.

Je vais vous laisser à vos réflexions, ma fille; j'ai besoin moi-même d'un peu de solitude. . . . Il faut aussi que j'aie bientôt retrouver votre père. . . que je lui rende compte de cet entretien. . . . il verra que je ne m'abusais pas sur la raison d'Emilie.

E M I L I E.

Ah, ne lui vantez point ma raison, vous le tromperiez. . . . Dites-lui, maman, que sa fille infortunée. . . obéira. . . si cet effort est possible; qu'elle le veut. . . & cependant n'oseroit le promettre. . . . Enfin, que je me soumettrai, s'il le faut. . . mais que je demande à genoux un délai, un long délai pour m'y préparer.

L A C O M T E S S E.

Adieu, ma fille. . . .

E M I L I E.

Adieu. . . dites-vous? Ah, quel mot! . . Ah, laissez-moi vous suivre. . . Que je voye mon père. . . .

L A C O M T E S S E.

Emilie, vous repentez-vous déjà de votre obéissance, de cette soumission si touchante que vous me témoigniez tout-à-l'heure? vous me tuez, ma fille. . . Je suis épuisée; c'est trop de combats en un jour.

E M I L I E.

Hélas!... Je ne me connois plus... Allez, maman, je resterai.... Mais du temps, du temps, qu'on m'accorde du temps.

L A C O M T E S S E, *à part.*

Prévenons un retour inévitable, achevons mon cruel ouvrage... (*Elle sort.*)

S C E N E VI.

E M I L I E, *seule.*

(*Elle tombe accablée dans un fauteuil, & dit après un moment de silence :*)

JE suis anéantie!... Ai-je promis?..... Est-il bien vrai?... O ma mère, n'avez-vous point abusé de votre pouvoir sur moi?..... Deux fois j'ai vu de la sévérité dans ses regards... Elle le veut, elle l'ordonne, cet affreux sacrifice?... (*Elle se leve & regarde autour d'elle*) Quoi je quitterois cette maison si chère?..... Que dis-je, il faudra quitter la France... & pour n'y revenir jamais!... Et j'ai pu souscrire à cet arrêt cruel!... Mon père avoit donné son consentement!.. Hélas! avec quelle facilité on s'est décidé à m'exiler pour toujours!... Ma mère, vous l'exigez, j'obéirai. Mais, comment pouvez-vous m'ordonner de vivre loin de vous!... Elle me parloit de bonheur! il n'en est plus pour moi. Ah! puis-je être

heureuse sans elle? ... Et mes sœurs, mes frères! ... ma bonne! ... Agathe, pauvre Agathe, après ma mère, ma plus tendre amie, que deviendra-t-elle en apprenant cette terrible nouvelle? ... Que de peines à la fois! Mon père, ma mère, au milieu de leur famille, pourront se consoler. ... mais moi, je perds tout... Le sacrifice n'est entier que pour moi... On vient... Ciel! c'est Agathe...

S C E N E VII.

E M I L I E , A G A T H E .

A G A T H E .

JE vous cherchois, ma sœur... Dieu! que vois-je, dans quel état vous êtes?... Ah, ma chère Emilie!...

E M I L I E .

Avez-vous vu maman?

A G A T H E .

Non, elle vient de partir; elle est allée chez ma tante...

E M I L I E .

Et mon père?...

A G A T H E .

Il est enfermé dans son cabinet... Mais, Emilie, sans doute qu'il est question d'un mariage pour vous; je le devine par le trouble où je vous vois...

E M I L I E.

Ah , ma sœur , vous ne devineriez jamais le nom de celui qu'on me destine... Agathe , ma chere Agathe , si vous m'aimez comme je vous aime , que vous êtes à plaindre !...

A G A T H E.

Juste Ciel !... Expliquez-vous...

E M I L I E.

On m'ordonne d'épouser le Comte de Moncalde ; il m'emmene en Portugal...

A G A T H E.

Grand Dieu !... Vous obéissez !... Vous nous quitteriez ; ma mere y peut consentir... Est-il possible ?

E M I L I E.

Il n'est que trop vrai , ma chere Agathe.

A G A T H E.

Non , je ne puis le croire... Non , vous ne devez point obéir...

E M I L I E.

Que dites-vous ?... Eh puis-je résister à ma mere ?...

A G A T H E.

Elle se sépareroit de vous !... Elle pourroit s'y résoudre !...

E M I L I E.

Elle ne voit que ce qu'elle appelle mon intérêt ; elle s'oublie elle-même : hélas ! elle oublie aussi qu'il m'est impossible de goûter un bonheur dont elle ne seroit pas témoin...

A G A T H E.

Ah , ma sœur , n'y consentez pas...

E M I L I E.

Ma parole est donnée...

A G A T H E.

Ah, rétractez-la, par tendresse même pour ma mere ; votre funeste obéissance lui prépareroit des regrets éternels...

E M I L I E.

Agathe, vous ne connoissez pas le courage de ma mere ; conduite par une raison supérieure, sa sensibilité la peut faire souffrir, mais ne produira jamais en elle un instant de foiblesse.... Elle, se repentir d'avoir fait son devoir ! non, non, elle en est incapable...

A G A T H E.

Emilie.... ma sœur, si vous partez, je ne survivrai point à ce malheur affreux....

E M I L I E.

Ah, si vous m'aimez, cachez-moi l'excès d'une douleur qui n'est que trop faite pour m'affoiblir encore davantage... N'achevez pas de déchirer un cœur déjà si partagé entre le devoir ! la tendresse & la raison...

A G A T H E.

N'attendez point que je vous affermissé dans ce devoir cruel.... Je ne puis que m'affliger, que me désespérer!...

E M I L I E.

J'entends Lucette... Essayons nos pleurs, chere Agathe.

S C E N E V I I I .**EMILIE, AGATHE, LUCETTE.****L U C E T T E** à *Emilie.***A**H, Mademoiselle, que viens-je d'apprendre?...**E M I L I E.**

Quoi donc?...

L U C E T T E.

Madame vient de rentrer dans l'instant avec Madame Célie & M. le Comte de Moncalde...

E M I L I E.

Comment?...

L U C E T T E.

Votre mariage est déclaré.

E M I L I E.

O Ciel! déjà!...

A G A T H E.

Ah, ma sœur!...

L U C E T T E.

Monsieur attendoit Madame dans son cabinet; son valet-de-chambre... Bernard étoit présent... Quand Madame est arrivée... elle pleuroit... M. le Comte de Moncalde s'est jetté dans les bras de Monsieur... Alors on a renvoyé Bernard, mais il a entendu Madame prononcer deux fois votre nom.

E M I L I E.

C'en est donc fait!... & si promptement!... malgré mes prieres... Ah, ma mere!... Elle pleuroit, dites-vous?

L U C E T T E.

Bernard dit qu'elle sanglottoit à fendre le cœur.

A G A T H E.

O ma chere Emilie! venez vous jeter aux pieds de mon pere; venez implorer sa pitié...

E M I L I E.

Suivez-moi, ma sœur, ne m'abandonnez pas, j'oserai tout tenter... Oui, j'aurai la force de vaincre ma timidité naturelle; s'il le faut, j'aurai celle de parler à M. de Moncalde lui-même... Je puis tout enfin... excepté défobéir... Venez. (*Elles sortent précipitamment.*)

L U C E T T E, *seule.*

Sans doute on veut l'emmenner en Portugal... O Ciel! que de regrets pour toute la maison! Madame en mourra... Et la pauvre bonne... si elle est instruite, dans quel état elle doit être... Allons la chercher, & du moins pleurer avec elle en liberté. (*Elle sort.*)

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

L A C O M T E S S E, Madame D U F R A I G N E.

L A C O M T E S S E.

OUI, ma chere Madame Dufraigne, tout est d'accord, Emilie elle-même est soumise & résignée. . . . Le Comte de Moncalde doit revenir dans une heure; tous mes parents font avertis, le Notaire est mandé, les articles se signeront ce soir. . . . Mon sacrifice est accompli. . . .

MADAME D U F R A I G N E.

Ah, Madame, quel sacrifice! . . . Mais, mon Dieu, pourquoi tant de précipitation? . . .

L A C O M T E S S E.

Que gagnerois-je à différer? Puis-je avoir une plus parfaite connoissance du caractère de celui que je choisis. . . . Je le vois depuis cinq ans, & je l'étudie depuis dix-huit mois; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai découvert son penchant pour Emilie. . . . Et croyez que depuis plus d'un jour j'ai su lire aussi dans le cœur de ma fille; ce cœur innocent & pur qui s'ignore lui-même. . . .

Madame DUFRAIGNE.

Vous croyez, Madame, qu'elle aime M. de Moncalde ?

LA COMTESSE.

De tous les hommes qu'elle connoît, c'est celui qu'elle trouve le plus aimable, & qui lui paroît le plus digne d'estime. Trop honnête & trop raisonnable pour se livrer à des idées romanesques, je suis bien sûre que loin de s'exagérer les sentiments qu'elle a pour lui, le seul instinct de sa modestie naturelle l'empêche d'y réfléchir & de s'en occuper. Ce qu'on appelle l'amour, cette passion impétueuse & violente, n'est jamais qu'un égarement produit par l'imagination. C'est d'une tête vive & déréglée, & non d'un cœur tendre, qu'elle tient sa plus grande force ; funeste mouvement, dont la cause est honteuse, dont les effets sont criminels ; qui n'est impérieux que par notre foiblesse ; qui souvent laisse après lui d'affreux remords, & toujours les regrets amers de la perte d'une illusion fragile que le temps & la raison doivent inévitablement ravir*.

* On ne veut parler ici que de cette passion prétendue *invincible*, dont malheureusement plus d'une jeune personne a lu l'imaginaire & dangereuse description dans des Romans ; de cette passion qui subjugué la raison, & fait trahir tous les devoirs : ce n'est point à la sensibilité seule, qu'il faut attribuer de tels effets ; c'est à l'imagination, & au défaut de réflexion & de principes. On a rougi des véritables causes, on a cherché à les

La conformité des esprits & des goûts , une véritable & profonde estime ; voilà les liens qui peuvent seuls nous attacher solidement ; voilà les sentiments purs & durables faits pour l'ame d'Emilie ; elle n'en connoitra jamais d'autres , j'en suis certaine....

MADAME D U F R A I G N E.

Elle aura votre raison & toutes vos vertus , Madame ; ah , pourquoi faut-il qu'elle nous soit enlevée !... Pardonnez-moi des larmes que je ne puis retenir.... Les articles feront signés ce soir.... La pauvre enfant espéroit un délai ; son cœur est bien oppressé , j'en suis sûre....

L A C O M T E S S E.

Le mien ne l'est pas moins !... Si l'on pouvoit y lire , mon courage peut-être paroîtroit de quelque prix !... J'ai pressé moi-même la signature des articles , parce que j'ai craint la foiblesse & l'irrésolution de ma fille....

MADAME D U F R A I G N E.

Et Monsieur lui-même pourroit se laisser attendrir & retirer sa parole , je sens bien cela.... Mais ce soir.... que cela est prompt !....

L A C O M T E S S E.

A présent , Madame Dufraigne , je n'ai

déguiser ; c'est ainsi que souvent le cœur est accusé des égarements produits par une tête vive & déréglée.

plus qu'un desir à former; c'est que votre tendresse pour ma fille soit assez forte, pour vous faire desirer de la suivre en Portugal. . . .

MADAME D U F R A I G N E.

Ah, Madame, il n'y a rien que je ne fisse pour elle. . . . Mais il y a quinze ans que je vous sers; mon attachement pour vous. . . .

LA COMTESSE.

Et pouvez-vous m'en donner une plus grande preuve qu'en suivant ma fille? . . .

MADAME D U F R A I G N E.

Mais, Madame, j'ose croire que je vous suis utile; vous avez d'autres enfants. . . .

LA COMTESSE.

Je fais qu'on ne peut espérer de vous remplacer; aussi ne me reposerai-je sur personne que sur moi-même, je donnerai à mes enfants plus de soins encore. . . .

MADAME D U F R A I G N E.

Enfin, Madame, je suis à vos ordres. . . . décidez. . . . S'il me falloit prendre un parti, à quoi pourrois-je m'arrêter. . . . puisque je ne pourrois faire un choix sans faire un sacrifice? . . . Je balancerois toujours entre vous, Madame, & cette chere enfant, qui ne sortit de vos bras que pour passer dans les miens; vous fûtes sa nourrice, & moi sa sévreuse: vous êtes sa mere; mais une Gouvernante attachée n'est-elle pas une seconde mere? Pardonnez-moi cette expression, Madame; pourroit-elle ne pas me convenir, quand j'ai pour elle tous les sen-

timents d'une mere. . . . Mais cependant je ferai bien à plaindre en vous quittant ; ah, Madame, quel mariage ! . . . Quelle cruelle journée ! . . .

L A C O M P E S S E .

Bonne & honnête femme ! . . . de quel attendrissement vous me pénétrez ! Vous n'aimez point une ingrâte, je fais tout ce que je vous dois ; par la maniere dont vous avez secondé mes soins, vous avez bien mérité le titre de mere de mes enfants. . . . Je sens combien le sacrifice que je vous demande doit vous coûter ; quitter ma maison, c'est quitter vos amis, votre famille : mais vous suivrez notre Emilie, notre enfant ; vous contribuerez beaucoup à la consoler ; vous lui donnerez des conseils, vous lui parlerez de sa mere : il me fera si doux de penser que tous les jours vous lui prononcerez mon nom ! . . . Vous m'écrirez avec détail sur tout ce qui la touche ; enfin, vous me procurerez la satisfaction de recevoir à chaque Courier une lettre de plus qui m'entretiendra d'Emilie ; voyez donc tout ce que je vous devrai, & tout ce que vous ajouterez à ma reconnoissance.

Madame D U F R A I G N E , *lui baisant la main.*

O Madame, Madame, que ne feroit-on pas pour vous ? Recevez ma parole ; oui, Madame, je partirai, vous y pouvez compter.

L A

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma chere amie. . . . Vous me donnez la premiere consolation que j'aye reçue aujourd'hui; cette idée seule, j'en suis sûre, suffiroit pour vous récompenser. J'entends du bruit. . . . ce sont mes filles peut-être. Cachons à tous les yeux notre attendrissement; donnons l'exemple du courage. . . . Quand tout le monde sera couché, vous viendrez ce soir, nous causerons, & nous pleurerons sans contrainte.

MADAME DUFRAIGNE.

Ah, Madame. . . . mais ce soir. . . . vous voulez me parler. . . . penseriez-vous que notre départ fût prochain?

LA COMTESSE.

Hélas! à la précipitation des démarches du Comte de Moncalde, j'ai lieu de craindre que des affaires pressantes ne le rappellent en Portugal; & dans ce doute, je ne veux pas perdre un moment pour vous donner, ainsi qu'à ma fille, toutes les instructions que je crois nécessaires. . . . Mais paix, on vient.

MADAME DUFRAIGNE.

Je fors, Madame; car dans cet instant je ne suis en état ni de parler, ni de me montrer. . . . (*Elle sort.*)

LA COMTESSE.

Que cette journée en effet est pénible & cruelle! . . .



SCENE II.
LA COMTESSE, AGATHE.
LA COMTESSE.
APPROCHEZ, Agathe. . . j'ai à vous parler. . .

AGATHE.

Maman? . . .

LA COMTESSE.

J'ai des reproches à vous faire, ma fille, sur l'excès de douleur que vous témoignez.

AGATHE.

Ah, maman, vous savez combien j'aime ma sœur. . .

LA COMTESSE.

Pensez-vous que mon affection pour elle soit moins vive? . . . Je fais me contraindre cependant; je fais lui cacher des larmes qui déchireroient son cœur, & qui trouble-roient sa raison. . . Je lui donne des conseils qui me percent l'ame; je parois condamner en elle un désespoir que je partage, & dont ma tendresse jouit en secret. . . D'où me vient tant de force, tant d'empire sur moi-même? D'une seule cause: c'est que je ne suis point personnelle; c'est que je n'envifage que l'intérêt d'Emilie; je ne l'aime que pour elle. . . Je ne suis point née, mon enfant, avec un courage supérieur: mais je suis sensible, je fais aimer.

Une amitié véritable perfectionne nos vertus & nous en donne de nouvelles, & surtout elle nous corrige de tous les défauts qui pourroient nuire aux objets qui nous sont chers.

A G A T H E.

Ah, maman, daignez excuser l'effet d'un premier mouvement; je sens l'étendue de ma faute; je la réparerai, n'en doutez pas... Ma foiblesse ajouteroit à vos peines; cette seule idée suffiroit pour me la faire surmonter.

L A C O M T E S S E.

Songez, mon enfant, que vous pouvez contribuer à me dédommager de ce que je perds... Rien ne sauroit jamais effacer Emilie de mon souvenir; mais que son bonheur soit assuré, & que je retrouve dans ses sœurs sa tendresse & ses vertus, je ne me plaindrai point de mon sort... Hélas, si je ne l'avois pas uniquement aimée pour elle-même, j'aurois pu l'établir d'une manière aussi brillante, & ne jamais me séparer d'elle.

A G A T H E.

O Ciel! Et comment?

L A C O M T E S S E.

Le Baron de Verneuil me la demandoit.

A G A T H E.

Le Baron de Verneuil!...

L A C O M T E S S E.

Il m'écrivit il y a six mois; j'ai gardé sa lettre, je vous la montrerai.

L ij

A G A T H E.

Comment , avec un extérieur si peu fait pour plaire , pouvoit-il penser à ma sœur ?... D'ailleurs , il a plus de cinquante ans.

L A C O M T E S S E.

C'est cette disproportion d'âge , & les défagrémens révoltans de sa figure , qui me le firent refuser. Cependant il a le plus beau nom du monde , & cent mille livres de rente. Emilie jamais ne m'auroit quittée ; j'étois sûre de son obéissance ; je n'avois qu'un mot à dire : mais je n'hésitai pas un instant. Le premier devoir d'une mere , est de donner à sa fille un mari qu'elle puisse aimer. J'avois depuis long-temps réfléchi sur cette obligation sacrée , trop souvent oubliée par l'avarice & l'ambition ; & je répondis au Baron de maniere à lui ôter toute espérance.

A G A T H E.

Hélas ! je ne puis que vous admirer.... Et ma sœur fait-elle ce détail ?

L A C O M T E S S E.

Non , je le lui ai caché , dans la crainte que la certitude de passer sa vie avec moi ne lui fît préférer cet établissement à tout autre. C'est un secret que je vous confie , ma chere Agathe , parce que vous pourrez en retirer une utile leçon sur la maniere dont on doit aimer... Je vous dirai bien plus... le Ciel , sans doute , vouloit m'éprouver aujourd'hui sur tous les points... ce matin encore , j'ai reçu une lettre du Baron de Verneuil , dans laquelle il re-

nouvelle, avec plus de force que jamais, ses dernières propositions...

A G A T H E.

Ah, Dieu!...

L A C O M T E S S E.

Enfin, j'ai fait mon devoir.... Mais, j'entends la voix de Lucette... Que vient-elle nous dire?

A G A T H E.

Mes sœurs la suivent.... Hélas, elles pleurent!...

S C E N E III.

L A C O M T E S S E, É M I L I E,
A G A T H E, H E N R I E T T E, L U -
C E T T E.

L U C E T T E, à la Comtesse.

A H, Madame!...

L A C O M T E S S E.

Eh bien?

L U C E T T E.

Le Notaire est arrivé... M. le Comte de Moncalde & tout le monde est dans le salon.... Monsieur fait dire à Madame qu'on n'attend plus que Madame la Marquise Aurore...

L A C O M T E S S E.

Il suffit... Agathe, Henriette, allez rejoindre votre père; dites-lui qu'aussi-tôt que ma nièce sera arrivée, je le prie de me

L ij

faire avertir... Allez;... laissez-moi seule avec Emilie. (*Elles sortent toutes en pleurant.*)

S C E N E I V.

LA COMTESSE, EMILIE.

E M I L I E.

MAMAN, ma chere maman, quel moment!... Comment pourrai-je paroître là dedans... Quelle effrayante précipitation... Ah! je ne vois que trop ce quelle me présage... Sans doute, un prompt départ!... J'en mourrai... oui, je le crois...

L A C O M T E S S E.

Rappelez toute votre raison, ma fille... la mienne seule ne me suffiroit pas, songez-y... J'ai besoin que vous me secondez, mon enfant; vous me l'avez promis, & j'y compte. Hélas! je le prévois, il faut nous résoudre à une prompte séparation....

E M I L I E.

Juste Ciel!... Eh quoi, dans un mois?... vous ne répondez rien... Dans quelques jours peut-être?... Ah, grand Dieu, quelle cruauté!... Vous le savez, maman; ne me cachez rien; du moins que j'apprenne mon fort de votre bouche...

L A C O M T E S S E.

J'ignore l'instant... mais je le crois prochain...

E M I L I E.

Ah! se peut-il?...

L A C O M T E S S E.

Les moments nous sont chers , n'en perdons point en regrets superflus.... Que nos derniers entretiens du moins puissent être utiles à mon Emilie... Elle connoît tous les devoirs d'une fille tendre; il me reste à lui apprendre ceux de femme & de mere....

E M I L I E.

Eh , que pourriez-vous me dire que votre exemple ne m'ait enseigné? ... Je ne vous ai jamais quittée; ah! je connois & je chéris tous ces devoirs sacrés dont vous voulez m'entretenir... Je dois mettre tous mes soins à plaire , & sur-tout à gagner la confiance & l'estime de celui qui , désormais , hélas ! sera le seul arbitre de ma destinée.... par devoir , & pour l'empêcher d'abuser jamais de ses droits sur moi , & de me les faire sentir avec dureté , je le convaincray , par ma conduite , que je les reconnois tous , & que j'y suis soumise; s'il est injuste , je ne dois employer pour le ramener , que la douceur & l'indulgence , m'interdire les reproches avec lui , & nier ses torts à tout le monde; s'il m'aime , je tâcherai de lui donner des conseils salutaires , & je ne profiterai de l'empire que j'aurai sur son cœur , que pour son intérêt , son bonheur , & sa gloire; enfin , je fais que sans l'économie , & une application assidue aux soins domestiques , je ne

remplirois qu'imparfaitement mes devoirs... Pour ceux de mere, le même modele a su m'instruire aussi bien... Ne vivre que pour ses enfants; renoncer à la dissipation, aux plaisirs, pour se livrer entièrement à leur éducation; passer le jour à leur donner des leçons, & une partie des nuits à étudier, à s'instruire pour eux; leur sacrifier avec joie sa jeunesse, son temps, sa santé... voilà, non ce qui leur est dû, mais l'exemple sublime qui me fut donné. (*Elle tombe aux pieds de sa mere.*) O ma mere! souffrez que l'aînée de vos enfants, que celle qui, par son âge, doit le mieux sentir l'étendue de vos bienfaits dans ce moment douloureux, vous exprime, au nom de tous, leur amour & leur reconnoissance... Ils feront votre bonheur, n'en doutez pas; ces heureux enfants qui vous restent, vous dédommageront de la perte d'une fille infortunée... Et moi, aux pieds de la meilleure des meres, je lui jure que ses vertus & ses leçons ne s'effaceront jamais de mon souvenir... Oui, je serai digne de vous; je ne puis vous promettre de vous égaler, mais du moins je le tenterai, & j'attacherai à cette noble ambition toute la gloire de ma vie.

L A C O M T E S S E.

Ma fille!.... ô ma chere & véritable amie! le Ciel qui t'enleve à ta mere, pouvoit-il mieux adoucir la rigueur d'une séparation si douloureuse, qu'en me faisant connoître que désormais du moins mes con-

seils te font inutiles ? O récompense inestimable de mes soins ! . . . Vas , pars avec courage ; tu me laisse sans inquiétude . . . Mes larmes coulent toujours , mais elles sont délicieuses . . . Je suis sûre de tes principes , de ta raison ; le premier vœu de mon cœur est exaucé . . . Si le sort ne nous eût séparées , quelle félicité eût jamais pu se comparer à la mienne ! . . . Mais hélas ! doit-on aspirer à jouir d'un bonheur sans mélange ? . . . Emilie est ma fille . . . Ah ! le Ciel fit assez pour moi . . . Mais , on vient . . . pour nous chercher sans doute . . .

E M I L I E .

Quoi , fitôt ? . . .

S C E N E V .

LA COMTESSE , EMILIE ,
LUCETTE .

LUCETTE .

MADAME , on vous attend .

LA COMTESSE .

Ma niece est arrivée ? . . .

LUCETTE .

Non , Madame ; mais elle ne viendra pas , elle s'est fait excuser .

LA COMTESSE .

Allons , mon enfant . . .

E M I L I E .

Un moment . . . Je ne puis me soutenir . . .

L V

Ah, qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous figner?... vous allez vous démettre d'une autorité qui m'étoit si chere, & qui ne fut jamais exercée que pour mon intérêt & mon bonheur; ce soir, grand Dieu, je dépendrai d'un autre!... Cette idée, dans cet instant, m'épouvante plus que jamais... Ah, maman, il en est temps encore, différons, je vous en conjure; prenez pitié du trouble & du désordre affreux où je suis...

L A C O M T E S S E.

Y pensez-vous, ma chere Emilie?...

S C E N E VI.

LA COMTESSE, EMILIE, CÉLIE, LUCETTE.

CÉLIE, *arrivant précipitamment, & avec l'air de l'émotion & de la joie.*

JE viens vous chercher... Eh quoi, toutes les deux en pleurs!... Embrassez-moi, ma sœur, & vous aussi, mon aimable Emilie... Je ne puis contenir ma joie... Si vous saviez... le Comte de Moncalde!... Je l'aime à la folie... Quand vous entendrez la lecture du contrat de mariage... je crois que vous ferez contente...

E M I L I E.

Ah, ma tante, l'intérêt & les avantages les plus brillants, peuvent-ils un instant me distraire d'une douleur si juste...

C É L I E.

Enfin... je fais ce que je dis... Al-
lons, allons, venez; car vous êtes atten-
dus avec une vive impatience....

L A C O M T E S S E.

Allons, ma fille.

E M I L I E.

O maman!... (*La Comtesse prend sa
fille sous le bras, & passe devant.*)

C É L I E, à part.

Je suis transportée;... un moment de
plus, & le secret m'échappoit. (*Elle sort.*)

L U C E T T E, seule.

Madame Célie a un air de gaieté bien
extraordinaire.... J'ai vu que Madame &
Mademoiselle Emilie en étoient choquées;
& moi aussi je le suis.... De l'attendris-
sement & des transports semblables pour un
intérêt d'argent!... Fi, cela est vilain; on
feroit bien de cacher cet excès de joie, car
il est révoltant. Ah, voici la pauvre bonne.

S C E N E V I I.

Mad. D U F R A I G N E, L U C E T T E.

L U C E T T E.

Vous n'avez pu rester à la lecture des
articles?

Madame D U F R A I G N E.

Non, je n'en ai pas le courage....

L vj

LUCETTE.

Ni moi non plus. Mon Dieu, qui nous auroit dit que nous serions si tristes aux noces de Mademoiselle Emilie ! Toute la maison est consternée, il n'y a pas un domestique qui ne soit au désespoir.

Madame DUFRAIGNE.

Je suis sûre du moins que le contrat est fait de la manière la plus avantageuse pour Mademoiselle Emilie ; car en passant dans un cabinet, pendant qu'on attendoit Madame, j'ai vu Madame Célie & M. de Moncalde tête-à-tête ; & la première exprimoit sa surprise & sa joie par des exclamations très-vives & même exagérées, si je l'ose dire, tels que puissent être les avantages qu'on fait à sa niece.

LUCETTE.

Apparemment qu'il lui donne tout son bien.

Madame DUFRAIGNE.

Je n'en doute point. Mais ce ne sera sûrement pas une consolation pour la pauvre enfant. . . . N'entends-je pas la voix de Madame ? . . .

LUCETTE.

Mon Dieu oui, c'est-elle ! . . . Comme elle est pâle ! . . . Madame Célie la soutient. . . .



S C E N E V I I I .

LA COMTESSE, CÉLIE, Madame DUFRAIGNÉ, LUCETTE.

C É L I E .

U N fauteuil, un fauteuil ! . . . J'avois prévu cela ; elle n'a pu soutenir cette lecture . . . Affez-vous , mon cœur. (*La Comtesse s'assied , & tire son mouchoir dont elle se couvre le visage.*)

L U C E T T E .

Madame va se trouver mal ! . . .

C É L I E .

Cela passera , cela passera . . .

L U C E T T E , *bas à Madame Dufraigne.*

Mais , regardez donc la mine fatistaite de Madame Célie . . .

Madame D U F R A I G N É , *bas.*

Cela est inoui . . .

C É L I E .

Laissez-moi seule avec elle . . . Allez , allez , je vous en prie , la Bonne ; & vous Lucette , ne vous inquiétez pas . . . En vérité , il n'y a pas de quoi : laissez-nous seulement.

L U C E T T E , (*à part*) *en regardant Célie.*

Cela est trop singulier ; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. (*Elle sort avec Madame Dufraigne.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CÉLIE.

CÉLIE, à part.

COMMENT la préparer à tant de bonheur !... (*Haut.*) Ma sœur, calmez-vous donc. Réellement votre douleur est déraisonnable....

LA COMTESSE.

Elle est excessive du moins.... Mais en fut-il jamais de mieux fondée?...

CÉLIE.

Oh, pour fondée !... Il faut pourtant tâcher d'en modérer l'excès.... car enfin, vous ne pouvez vous dispenser de retourner là-dedans....

LA COMTESSE, se levant.

Ah, vous avez raison, & je ne devois pas en sortir; mais vous m'avez entraînée....

CÉLIE.

Vous étiez prête à vous évanouir....

LA COMTESSE.

Et ma fille, que pensera-t-elle d'une semblable foiblesse? Venez, rentrons; conduisez-moi....

CÉLIE.

Rien ne presse.

LA COMTESSE.

Mais ma fille va venir me trouver....

C É L I E.

Non, j'ai chargé son pere de la retenir, & il est convenu qu'on lira toujours le contrat en votre absence; quand la lecture fera finie, on viendra vous chercher; vous pourrez signer aveuglément... oui, oui... sur ma parole...

L A C O M T E S S E.

Mais j'étois présente, & je ne vous ai point entendu dire tout cela...

C É L I E.

Oui, vous étiez présente, mais vous n'aviez pas votre tête.... Emilie n'avoit pas la sienne davantage.... Je suis convenue de mes faits avec votre mari & le Comte de Moncalde, & je vous ai emmenée au moment où vous alliez perdre tout-à-fait connoissance.... Asséyez-vous, car vous avez encore un regard effaré qui m'effraye....

L A C O M T E S S E, *s'asséyant.*

En effet.... je n'ai que des idées confuses de tout ce qui s'est passé dans le salon.

C É L I E.

Je le crois bien: en sortant vous vous êtes évanouie; vous avez été près d'un quart d'heure dans l'antichambre, absolument sans connoissance.

L A C O M T E S S E.

Et ma fille l'a-t-elle su?...

C É L I E.

Non, non; soyez tranquille....

L A C O M T E S S E.

Retournons là-dedans... Donnez-moi le bras.

C É L I E.

Pas encore...

L A C O M T E S S E, *se levant.*

Pourquoi donc me retenir?... Emilie ne s'est-elle pas trouvée mal? ne me cachez-vous rien?

C É L I E.

Regardez-moi bien, & voyez si mon visage annonce quelque chose de fâcheux? (*La Comtesse la regarde, Célie sourit & l'embrasse.*)

L A C O M T E S S E, *avec étonnement.*

Ma sœur!...

C É L I E.

Je ris, ... je pleure... Je ne me possède pas...

L A C O M T E S S E, *avec une extrême émotion.*

Quoi?... Comment... que signifie?...

C É L I E.

Eh bien, vous voilà déjà hors de vous... Je fais un petit secret qui vous feroit plaisir, mais...

L A C O M T E S S E.

Ah, pourriez-vous le garder dans l'état où je suis, ma sœur!...

C É L I E.

C'est peu de chose, mais enfin... D'abord, le Comte de Moncalde assure tout ce qu'il possède à votre fille... & puis... je n'ose achever...

LA COMTESSE.

Ma sœur, ma chère amie, que me faites-vous entrevoir?... Son départ ne fera pas si prochain?...

CÉLIE.

C'est cela...

LA COMTESSE.

Dieu, Dieu!... Et combien de temps restera-t-il?

CÉLIE.

Ah, doucement... D'abord calmez-vous, & je vous répondrai...

LA COMTESSE.

O mon Dieu!... Se pourroit-il!... Six mois, un an peut-être?...

CÉLIE.

De la modération, ... ou je me tairai...

LA COMTESSE.

Ma chère sœur; mon amie... Pardonnez... Parlez, ne craignez rien... Je suis tranquille...

CÉLIE.

Et vous tremblez; vous n'en pouvez plus... Vous respirez à peine...

LA COMTESSE.

Dites-moi donc?... Parlez par pitié...

CÉLIE.

Ecoutez - moi donc avec patience. Ce soir le Comte de Moncalde, enchanté de me devoir son bonheur, par reconnoissance m'a confié ce petit secret; il se faisoit un plaisir de vous surprendre: mais l'état où nous vous avons vue au commencement de la lecture, l'a convaincu qu'il falloit

quelques préparations pour vous l'annoncer ; je m'en suis chargée... Dans ce moment, on prépare aussi votre fille, &...

L A C O M T E S S E.

Ah, ma sœur, achevez donc de vous expliquer ; craignez, par vos ménagements, de me faire concevoir peut-être de trop grandes espérances...

C É L I E.

Oh, je ne crains rien...

L A C O M T E S S E.

Ciel!... & si au-lieu d'un an, j'allois me flatter de deux?... de trois?...

C É L I E.

Vous en êtes bien la maîtresse...

L A C O M T E S S E.

Seroit-il possible?... ma sœur!... Emilie... ma fille!... où est-elle?... Allons...

C É L I E.

On la prépare, vous dis-je...

L A C O M T E S S E.

Eh bien?...

C É L I E.

Eh bien, chère amie, je n'y puis résister davantage... Vous êtes la plus heureuse des mères...

L A C O M T E S S E.

Quoi?... ma fille!... Juste Ciel! je l'entends...

C É L I E.

Oui, c'est elle; je lui sacrifie le plaisir inexprimable de vous apprendre l'excès de votre bonheur.

SCENE X & dernière.

LA COMTESSE , CÉLIE , ÉMILIE.

ÉMILIE *éperdue, accourant avec la plus grande précipitation.*M A mere! (*Elle se jette dans ses bras.*)

L A C O M T E S S E .

Mon enfant! . . .

É M I L I E .

Maman! . . . Je ne vous quitterai jamais! . . .

L A C O M T E S S E .

Jamais! . . . Grand Dieu! . . .

C É L I E .

Ah , ma sœur! . . . Elle chancelle; elle pâlit. . . Affeyons-la. . . . (*La Comtesse tombe dans le fauteuil, Emilie la soutient dans ses bras.*)

É M I L I E .

O ma mere, concevez-vous ma félicité? . . . Ah, vous seule pouvez en juger! . . .

L A C O M T E S S E .

Tu ne me quitteras jamais! . . . Jamais! . . . & comment? . . . Quelle assurance en recevrai-je? . . . Ne nous abuse-t-on point! . . . Une fausse espérance me donneroit la mort. . .

C É L I E .

Le Comte de Moncalde vouloit éprouver votre estime pour lui , & le défintéressement de votre tendresse pour Emilie;

il vouloit que vous eussiez le courage & la gloire de faire le sacrifice de votre fille, afin d'avoir le mérite & le bonheur de vous rendre cet enfant si chere.... Tout son bien est en France; il ne retournera jamais en Portugal....

L A C O M T E S S E.

Est-il possible; ô Ciel!... (*à Emilie.*)
Et votre pere?...

E M I L I E.

Je l'ai laissé dans les bras de M. de Moncalde; je les ai devancés, j'ai volé...

L A C O M T E S S E.

O le plus généreux des hommes!.....
Ah, courons les chercher....

C É L I E.

On vient; ce sont eux...

L A C O M T E S S E.

Ah, je le vois... ô mon fils!... (*Elle court au-devant du Comte de Moncalde, qui s'avance & se précipite à ses pieds. Henriette, Agathe, la Bonne, Lucette & plusieurs autres Domestiques accourent en foule, entourent la Comtesse, & expriment par leurs attitudes la joie la plus vive.*) (*La Comtesse, embrassant le Comte de Moncalde.*)
Mon fils, mon fils!... que vous méritez bien un titre si doux!..... Vous me rendez ma fille... Ah, c'est la vie que je reçois de vous... (*Au Comte d'Orsan.*) Mon ami!... ma fille... mes enfants... ma sœur.... Embrassez donc la plus fortunée de toutes les meres!... (*Le Comte de Moncalde, toujours aux genoux de la Comtesse,*

tient une de ses mains qu'il baise en pleurant ; le Comte d'Orsan & Emilie s'avancent & soutiennent la Comtesse dans leurs bras ; Célie , Agathe , Henriette courent l'embrasser , tandis que la Bonne & Lucette saisissent & baisent sa main : les autres Domestiques restent à quelques pas , & par différents gestes , expriment le tendre intérêt qu'ils prennent à cette scène. Il faut que tous les mouvements de cette scène muette soient extrêmement vifs & rapides. La toile se baisse.)

FIN.

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

11. 11. 1911

(Signed)

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



P E R S O N N A G E S.

La Baronne D'ARZELE.

LAURETTE, *Fille de la Baronne.*

LISETTE, *Femme-de-chambre de la Baronne.*

BELINDE, *Amie de la Baronne.*

Madame ROGER, *Gouvernante de Laurette.*

La Marquise DE BLEVILLE,

CAROLINE, *Fille de la Marquise.*

Un Valet-de-chambre.

La Scene est à Paris, chez la Marquise.

L'INTRIGANTE,



L'INTRIGANTE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon.

Madame R O G E R , L I S E T T E .

L I S E T T E .

OUI, cela est sûr; Madame en est convenue ce matin devant moi; son fils épouse Mademoiselle Caroline.

Madame R O G E R .

La fille de Madame la Marquise de Bléville?

L I S E T T E .

Oui, mais Madame ne veut pas qu'on le dise encore publiquement; elle a même prié Madame de Bléville de n'en point parler.

Tome II.

M

Madame R O G E R.

Et pourquoi cela ?

L I S E T T E.

Oh, que fais-je ; Madame passe sa vie à faire des cachotteries auxquelles on ne comprend rien : c'est son caractère ; entre nous, elle est indiscrete & mystérieuse ; j'ai remarqué cela mille fois.

Madame R O G E R.

Elle a bien de l'esprit, toujours.

L I S E T T E.

Eh bien, dans le monde on prétend que non : mais cependant elle fait ce qu'elle veut ; elle connoît l'univers, se mêle de tout ; oh, c'est une femme d'une activité incomparable.

Madame R O G E R.

Je la blâme seulement de tenir sa fille au couvent depuis l'âge de trois ans ; elle est si riche, elle auroit bien pu l'élever chez elle.

L I S E T T E.

Cependant elle aime beaucoup Mademoiselle Laurette ; mais elle a tant d'affaires, qu'elle ne peut pas s'occuper de son éducation.

Madame R O G E R.

C'est dommage, car Mademoiselle Laurette a le plus joli naturel. . . .

L I S E T T E.

Elle a un bon cœur, par exemple ; elle paroît aimer son frere à la folie.

Madame R O G E R.

Oui, il vient souvent nous voir au cou-

vent ; & quand Mademoiselle Laurette est au parloir avec lui , c'est un plaisir de les entendre jafer.

L I S E T T E.

En effet , elle parle beaucoup.

Madame R O G E R.

Oh , vous ne voyez rien : il n'y a que trois jours qu'elle est ici , elle n'est pas encore bien à son aise. Mais au couvent , elle divertit tout le monde. Elle est née comme cela ; à quatre ans elle avoit déjà *de petites raisons* à faire mourir de rire.

L I S E T T E.

Et à quinze ans , il me paroît qu'elle a *des petites histoires* qui durent bien longtemps , & qui , je crois , ne sont pas toujours très-vraies. Enfin , pour trancher le mot , je soupçonne qu'elle est un peu menteuse.

Madame R O G E R.

Dame , écoutez donc ; à force de babiler , cela arrive quelquefois.

L I S E T T E.

Mais , si donc , cela est affreux.

Madame R O G E R.

Oh , elle ne fait jamais que de petites menteries innocentes , & qui ne font tort à personne.

L I S E T T E.

Mais , quand on ment pour son plaisir , on pourroit bien aussi mentir par intérêt.

Madame R O G E R.

Oh que non ; c'est de l'enfance , cela

passera. Il faut qu'elle parle, d'abord : c'est un enfant qui a tant d'esprit, qu'elle ne peut jamais rester un moment la bouche fermée. Quelquefois, quand elle est à côté de moi à travailler, elle jase, elle jase ; c'est comme une lecture, & cela des heures entières.

L I S E T T E.

Mais que peut-elle vous dire ?

Madame R O G E R.

Oh, des contes.... des folies.... Enfin, plutôt que de ne pas parler, elle diroit du mal d'elle.

L I S E T T E.

Jugez si elle seroit capable d'en dire de son prochain.

Madame R O G E R.

Cela passera, cela passera ; moi, j'étois tout de même dans ma jeunesse.

L I S E T T E.

Mais vous en avez encore de beaux restes.

Madame R O G E R.

A propos, dites-moi donc, Madame est fort amie avec Madame de Saint-Alban ; je ne favois pas cela.

L I S E T T E.

Oh, ce n'est que depuis peu ; c'est pour quelqu'affaire sans doute.

Madame R O G E R.

Elle y va jusqu'à trois ou quatre fois par jour ; j'ai appris cela par ma fille, qui est femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban, & favorite ; car ma fille est sa confidente, je puis dire cela. C'est aussi une

bonne condition que celle de Madame de Saint-Alban; on n'en fort jamais sans obtenir quelque emploi. Avec tout cela, Madame a encore plus de crédit; voyez la fortune qu'elle a faite à ce vieux Bernard, son valet-de-chambre; il a une bonne place dans les Fermes; Madame ne lui devoit que sept années de gages, & lui donne pour cela un emploi qui vaut mille écus. Voilà de la générosité, d'autant plus que Bernard est un idiot qui n'étoit propre qu'à rester dans une anti-chambre. Et le Gouverneur de M. le Marquis, à qui elle n'avoit promis qu'une pension de douze cents francs au bout de dix ans, & que voilà Secrétaire d'Ambassade. Madame surpasse toujours ses promesses, & ne donne rien de sa poche; cela est admirable . . . réellement admirable.

L I S E T T E.

Avec tout cela, croiriez-vous qu'elle n'est pas heureuse?

Madame R O G E R.

Comment! elle n'est pas heureuse?

L I S E T T E.

Je vous assure qu'il n'y a personne de plus à plaindre; je vois cela de près. Premièrement, la vie agitée qu'elle mene a ruiné sa santé; & puis elle ne jouit pas de son crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre: en rendant service à une personne, elle en défoblige plusieurs, & se fait tous les jours de nouveaux ennemis; & par un malheur singulier, ceux qu'elle comble de graces se dispensent de la reconnoissance.

ce , en prétendant qu'elle y trouve toujours son intérêt personnel. D'ailleurs , elle est éternellement dévorée d'inquiétude , de chagrin. Elle est beaucoup moins satisfaite d'un succès , qu'elle n'est affligée d'un revers. La disgrâce d'un homme en place , le plus léger changement dans le Ministère , lui causent des insomnies & des agitations affreuses ; elle se plaint sans cesse des calomnies de ses ennemis , des malignes interprétations du monde , de l'ingratitude de ses protégés , & de l'ennui mortel qu'elle est forcée de subir si souvent en sacrifiant toujours son goût à l'intérêt ; en composant sa société , non des personnes les plus aimables , mais de celles qui peuvent être utiles à ses projets ; enfin , en renonçant aux plaisirs , au repos , à l'amitié , pour se livrer entièrement à l'intrigue & aux affaires.

Madame R O G E R.

Elle n'a point d'amis ! . . . Mais Madame Belinde ? . . .

L I S E T T E.

Bon ! elle s'est déjà brouillée deux ou trois fois avec elle ; Madame Belinde est si légère mais elle avoit quelques liaisons avec la Marquise de Bléville , & voilà la cause de ce dernier raccommodement.

Madame R O G E R.

J'entends la voix de Mademoiselle Laurette

L I S E T T E.

o. L'on commence toujours par l'entendre avant de la voir. Oui , la voici.

SCÈNE II.

LAURETTE, Madame ROGER,
LISETTE.

LAURETTE.

MA Bonne!... Ah, vous voilà, Lisette, je suis charmée de vous trouver ensemble, j'ai mille choses à vous dire... je suis au comble de mes vœux; mon frere se marie, ce n'est plus un mystere; maman a bien voulu me le confier, je m'en doutois... M. de Mirvaux, comme vous savez, est frere de Madame la Marquise de Bléville; j'ai vu que maman avoit pour lui des attentions surnaturelles... Je dis *surnaturelles*, parce que c'est la plus ennuyeuse personne que ce M. de Mirvaux... sourd & begue... le pauvre homme!... & silencieux à un excès... Passe encore pour cela; mais ne pas entendre un mot de ce qu'on lui dit!... & maman, malgré tout cela, avoit des graces pour lui!... & j'entendois qu'elle lui disoit qu'il pouvoit être sûr qu'elle lui feroit obtenir ce Gouvernement vacant; qu'elle attachoit son bonheur à cette affaire... Oh, je comprenois bien qu'il y avoit quelque chose là-dessous; & justement c'est que M. de Mirvaux est frere de Madame de Bléville, & par conséquent l'oncle de ma future belle-sœur... Liset-

M iv

te , connoissez-vous Caroline! . . . N'est-ce pas qu'elle est charmante ; une douceur , une grace! . . . un caractère d'une égalité parfaite ; & de la gayeté , des talents , de l'esprit , & un naturel! . . . un naturel incomparable. . . .

Madame R O G E R.

Mais , Mademoiselle , on diroit que vous avez passé votre vie avec elle : vous ne l'avez cependant vue qu'une seule fois au bal l'hyver dernier ; & hier environ un quart-d'heure , chez Madame votre mere.

L A U R E T T E.

Oui ; mais j'ai beaucoup causé avec elle...

Madame R O G E R.

Mais , comment ? hier vous n'avez pu lui parler.

L A U R E T T E.

Cela est vrai ; mais le jour que je l'ai vue au bal , nous eûmes ensemble une longue conversation. . . Rien n'est plus singulier ; je me rappelle qu'elle me dit qu'il manquoit à son bonheur d'avoir une sœur. Je lui répondis que j'aurois été bien heureuse d'en avoir une comme elle... Cela est fort extraordinaire... Mais , vous n'y êtes pas... Elle s'attendrit , m'embrassa ; & dans l'instant , je pensai à mon frere , & je m'écriai : mais j'ai un frere! . . . Elle rougit , & moi aussi. Elle comprit fort bien mon idée. . . je le vis clairement. Un moment après , mon frere vint la prier à danser. . .

L I S E T T E.

Ah , Mademoiselle , permettez-moi de



vous arrêter-là : Monsieur votre frere n'étoit point à Paris ; il a passé tout l'hyver dernier à Strasbourg.

Madame R O G E R , *riant*.

Ah , ah , ah , la pauvre enfant , la voilà toute déroutée... quel dommage que vous l'ayez interrompue ! elle alloit nous conter la plus jolie histoire...

L I S E T T E .

Je n'en doute pas ; Mademoiselle conte fort bien , il ne lui manque que d'avoir la mémoire un peu plus sûre.

L A U R E T T E , *embarrassée*.

Réellement... je croyois... Mais vous avez raison , Lifette ; je ne vous fais point mauvais gré de m'avoir reprise.

L I S E T T E .

Mademoiselle , c'est par attachement. Je suis fâchée de vous voir un défaut.

L A U R E T T E .

Quel défaut , Lifette ?

L I S E T T E .

Hélas , Mademoiselle , je n'ose même pas le nommer...

L A U R E T T E .

Comment donc ?... Mais , ma bonne !...

Madame R O G E R .

Eh bien , Mademoiselle , c'est que vous jasez trop ; je vous l'ai déjà dit...

L A U R E T T E , *à Madame Roger*.

Mais vous aimiez à m'entendre conter des histoires... je vous en ai toujours vu rire... Et vous-même , ma Bonne , vous en dites tous les jours de nouvelles.

M. V.

MADAME R O G E R.

Sans doute pour passer le temps... Mais ce qui étoit bon dans votre enfance, ne vaut plus rien à présent; vous avez quinze ans, il faut quitter cette habitude.

L A U R E T T E.

Eh bien, ôtez-la-moi donc, puisque c'est vous qui me l'avez donnée.

L I S E T T E.

Ah, malheureusement, elle est plus facile à prendre qu'à quitter... Mais paix, voici Madame... Allons-nous-en. (*Elle sort avec Madame Roger.*)

S C E N E III.

LA BARONNE, BELINDE,
LAURETTE.

LA BARONNE, *un paquet de lettres à la main, un valet-de-chambre est derrière elle.*

QUEL énorme paquet! (*Elle lit tout bas.*)

B É L I N D E.

Et... faudra-t-il répondre à tout cela?

LA BARONNE, *lisant toujours.*

Ah, mon Dieu!...

B É L I N D E.

Quoi donc?...

L A B A R O N N E.

Cela est affreux... Ce malheureux Si-

mon, à qui j'ai fait avoir un emploi dans les Fermes, vient de faire une banqueroute frauduleuse!

B É L I N D E.

Je n'en suis pas surprise, c'étoit un si mauvais sujet... A propos, savez-vous que le Précepteur que vous avez donné à la Vicomtesse, & qui étoit si fortement recommandé par vous, a pris la fuite avant-hier, après avoir volé pour vingt mille francs de diamants?

L A B A R O N N E.

Oui, c'est une désagréable aventure... Comme cet homme-là m'a trompée!.. Je lui croyois, je l'avoue, un mérite supérieur.

L A U R E T T E.

Ah, que j'en suis fâchée!... je le connoissois. C'est lui, maman, qui chantoit des chansons si drôles, & qui contrefaisoit si bien Arlequin & Pierrot, n'est-ce pas?

L A B A R O N N E, à son valet-de-chambre.

Mettez tous ces papiers dans mon cabinet... Ecoutez... Un homme vêtu de noir viendra peut-être dans une demi-heure; vous le ferez passer dans ma chambre, & vous m'avertirez aussi-tôt... Dites à la Pierre qu'il mette un habit gris; donnez-lui cette lettre; il la portera à son adresse, mais au jour tombant... entendez-vous... attendez... que je me rappelle... Ah, si ce jeune Peintre revient, annoncez-lui qu'il sera sûrement reçu de l'Académie des Peintures... Mais qu'il finisse donc le portrait

de ma petite chienne; n'oubliez pas de lui dire cela... Allez... Un moment!... Voilà tout, je crois... Oui, allez. (*Le valet-de-chambre sort,*) Ah ça, Laurette, j'ai à vous parler : Madame & Mademoiselle de Bléville viendront aujourd'hui, je vous prie de mettre tous vos soins à plaire à cette dernière.

L A U R E T T E.

Caroline?... Ah, maman, volontiers, je l'aime de tout mon cœur.

L A B A R O N N E.

Comment! vous la connoissez?

L A U R E T T E.

Oui, maman, beaucoup; je l'ai vue au bal; nous cautions toujours ensemble. Je lui ai parlé souvent de mon frere; & je la crois fort bien disposée en sa faveur. D'ailleurs, elle a réellement de la confiance en moi...

L A B A R O N N E.

Mais voilà un hasard très-heureux, il faut tirer parti de cela. Tâchez de l'entretenir aujourd'hui en particulier, & vous me rendrez compte de votre conversation.

L A U R E T T E.

Oui, maman.

L A B A R O N N E.

Allez, ma fille, rejoindre votre bonne...

L A U R E T T E.

Voulez-vous, maman, que je vous dise de quelle maniere je m'y prendrai pour lui parler de mon frere... D'abord je commencerai...

L A B A R O N N E.

Il suffit, nous en raisonnerons tantôt.

L A U R E T T E.

Oh, je meurs d'envie de causer avec elle ;
je voudrois y être... Premièrement, je lui
dirai...

L A B A R O N N E.

C'est assez, Laurette. Allez, mon enfant.
(*Laurette baise la main de sa mere, &
sort.*)

S C E N E I V.

L A B A R O N N E, B É L I N D E.

L A B A R O N N E.

ENFIN, me voilà sûre de ce mariage
que je desirois passionnément : j'ai conduit
cette affaire avec assez d'adresse... Je n'ai
rien négligé... J'ai su, par exemple, que
Lisette connoissoit une des femmes-de-
chambre de la Marquise, & je l'ai chargée
de la gagner ; Lisette a de l'esprit, & s'est
acquittée de cette commission avec beau-
coup d'intelligence.

B É L I N D E.

Je crois que ce n'est pas la première de
ce genre qu'elle a reçue de vous.

L A B A R O N N E.

C'est sur-tout en ne négligeant aucun
des petits moyens, qu'on réussit.

B É L I N D E.

Eh , vraiment oui ; voilà le secret du métier , & ce qui a fait dire aux gens mal intentionnés , que nous autres intrigants , nous devons moins nos succès à l'esprit qu'à une certaine souplesse de caractère.

L A B A R O N N E.

Intrigants... Réellement vous avez des expressions...

B É L I N D E.

Un peu grossières , n'est-ce pas? ... Si j'étois aussi consommée que vous l'êtes dans les affaires , je ne ferois pas un pareil aveu ; mais je ne suis intrigante que par caprice & par accès , & j'en conviens bonnement : quand je serai perfectionnée , je changerai de langage ; car je sens bien que la sublimité de la profession est de déguiser toujours la vérité , même tête-à-tête avec son amie. Mais revenons à notre mariage , je vous avoue que je conserve encore des craintes.

L A B A R O N N E.

Et moi , je n'en ai nulle , si vous voulez continuer à me servir aussi bien auprès de la Marquise.

B É L I N D E.

Je vous l'ai promis , vous y pouvez compter ; mais je suis curieuse , il faut ne me rien cacher ; je soupçonne que vous ne me dites pas tout...

L A B A R O N N E.

Moi!...

B É L I N D E.

Oh, j'en suis sûre. Que signifient toutes ces visites que vous faites depuis huit jours à Madame de Saint-Alban? Allons, de la franchise, ou bien je vous déclare que j'ai une intrigue toute prête pour découvrir ce que vous prétendez diffimuler.

L A B A R O N N E.

Vous me prévenez; en vérité, mon projet étoit de vous en parler.

B É L I N D E.

Ah ça, point de fausses confidences, car je vous avertis que mon frere est ami intime de Madame de Saint-Alban, & il revient ce soir de ses terres; ainsi je vous assure que je saurai par lui la vérité de cette affaire.

L A B A R O N N E.

Eh, mon Dieu! ce n'est pas vous que je voudrois tromper; vous m'offensez, ma chere Bélinde...

B É L I N D E.

Je crains vos distractions; je me rappelle de vous en avoir vu quelques-unes dans ce genre. Mais revenons au fait.

L A B A R O N N E.

Le voici : j'ai imaginé, pour assurer notre mariage, de tâcher d'obtenir la promesse d'une place à la Cour pour ma future belle-fille. J'ai fait des démarches, & j'ai appris qu'il y avoit un engagement qui s'opposoit à ma demande; on n'a pu me nommer la personne; mais j'ai découvert que Madame de Saint-Alban se méloit de

cette affaire : comme elle n'a point d'enfants , j'ai senti qu'elle n'y pouvoit mettre un vif intérêt ; & ayant la possibilité de la servir dans une chose qu'elle desiroit personnellement , j'ai été la trouver.

B É L I N D E.

Comment , vous lui avez proposé de renoncer à la place , & de faire réussir son affaire personnelle ?

L A B A R O N N E.

Ecoutez jusqu'au bout. J'ai commencé par lui offrir mes services , ensuite je lui ai demandé le nom de la personne à qui la place étoit promise ; comme vous croyez bien , cette question n'a pas été faite sans art. . . .

B É L I N D E.

Oh , je m'en rapporte bien à vous.

L A B A R O N N E.

Véritablement je me suis surpassée. . . . Elle m'a répondu que la place étoit promise à la fille d'un de ses amis , mais qu'elle avoit donné sa parole d'honneur de ne pas la nommer.

B É L I N D E.

Eh bien , voilà tout votre art perdu ; combien de fois vous en avez prodigué ainsi sans utilité , & pour la seule satisfaction de votre conscience ! . . .

L A B A R O N N E.

Alors je me suis retournée ; j'ai demandé si cet homme étoit un militaire . . . & susceptible d'un Gouvernement : elle a répondu qu'oui. . .

B É L I N D E.

Vous avez offert de lui faire avoir ce Gouvernement vacant, s'il vouloit céder la place ?

L A B A R O N N E.

Justement; mais j'ai pris la précaution de faire promettre à Madame de Saint-Alban, qu'elle ne me nommeroit point à cet homme, qui veut lui-même rester inconnu. Enfin, elle lui a fait ma proposition ce matin; il en a paru fort tenté; il a demandé quelques heures pour y réfléchir, & rendra ce soir une réponse positive.

B É L I N D E.

Je ne reviens point de ma surprise.

L A B A R O N N E.

Comment trouvez-vous ce tour-là.... Il faut vous dire que depuis hier, je suis sûre de faire donner ce Gouvernement à qui je voudrai.

B É L I N D E.

Mais, vous avez promis à M. de Mirvaux, au frere de la Marquise de Bléville, d'employer tout votre crédit, pour le lui faire obtenir; comment vous tirerez-vous de là ?

L A B A R O N N E.

Oh, rien n'est plus facile; il croira que j'ai échoué: j'annoncerai à la Marquise que sa fille aura une place; je presserai la noce; & le mariage fait, j'aurai peu d'inquiétudes sur le reste. Je ne vous cache pas que je suis véritablement peinée d'avoir donné de fausses espérances à ce pauvre M. de

Mirvaux , & d'être forcée de l'abuser encore là-dessus ; au reste, je lui rendrai service dans une autre occasion ; & d'ailleurs , je ne le sacrifie qu'à l'intérêt de sa niece : il l'aime beaucoup ; ainsi le fond de tout cela est assez innocent. . .

B É L I N D E.

Oui , oui ; il seroit encore à souhaiter que les intrigues ne produisissent jamais rien de plus noir. . . Mais, dites - moi, vous ne soupçonnez pas quel est l'homme qui avoit obtenu une place pour sa fille ?

L A B A R O N N E.

Non. Je n'ai pu le découvrir. . . On ne connoît aucun des amis particuliers de Madame de Saint-Alban qui ait une fille. . .

B É L I N D E.

Enfin , ce soir vous saurez la réponse.

L A B A R O N N E.

Oui , à sept heures il reviendra chez Madame de Saint-Alban , à qui j'ai permis de me nommer , s'il accepte ; mais elle lui demandera encore le secret jusqu'à la conclusion du mariage.

B É L I N D E.

Il est certain qu'une place de plus à offrir , rend encore votre fils un meilleur parti ; cependant , je crois que sans vous donner tant de peines , vous auriez pu réussir peut-être plus sûrement : car si la Marquise découvre toutes ces intrigues , le mariage est rompu ; c'est une femme extraordinaire ; elle a vécu jadis à la Cour ;

mais depuis dix ans , consacrée entièrement à l'éducation de sa fille , elle a presque renoncé au monde , & passe la plus grande partie de sa vie dans ses terres ; la solitude a donné à son caractère une tournure originale ; elle a des idées tout-à-fait singulières ; par exemple , elle a l'aversion la plus décidée pour tout ce qui peut ressembler à l'intrigue , & elle conserve encore des préventions contre vous à cet égard , malgré les soins que j'ai pris pour la dissuader. Ainsi , prenez garde à vous ; si vous aviez voulu m'en croire , vous n'avez qu'à vous tenir tranquille , & ce mariage étoit sûr ; mais vous avez une activité que rien ne peut modérer , & une étonnante antipathie pour le repos...

L A B A R O N N E.

Nous réussirons , n'en doutez pas. La Marquise auroit-elle consenti à venir chez moi , à m'amener sa fille , & à me parler elle-même sur cette affaire , si au fond du cœur elle n'étoit pas déterminée ?

B É L I N D E.

Mais elle n'a commencé à venir chez vous que d'hier ; elle ne vous a point donné de parole positive ; & d'ailleurs , savez-vous pourquoi elle s'est décidée à vous voir ? Pour vous étudier & vous connoître....

L A B A R O N N E.

Ah , m'étudier ; je le trouve charmant... Et pensez-vous que cet examen soit bien embarrassant ? Vous inquiete-t-il beaucoup ?

B É L I N D E.

Mais, un peu...

L A B A R O N N E.

Sans vanité pourtant, je crois qu'ayant un grand intérêt à subjuguier Madame de Bléville, j'en viendrai à bout.

B É L I N D E.

Je fais que vous avez fait des miracles en ce genre; mais vous n'avez jamais eu affaire à une personne qui eût par devers elle quinze ans d'expérience, & dix de réflexions.

L A B A R O N N E.

En vérité, c'est une femme très-bornée, soyez sûre de cela.

B É L I N D E.

Tout ce qui n'est pas subtil & raffiné, vous paroît stupide; j'ai fait cette remarque-là mille fois. Comme vous avez supérieurement d'adresse, vous dérouteriez facilement l'artifice; mais vous ne vous défiez point assez de la simplicité & de l'esprit naturel; & cependant croyez que rien ne déconcerte plus la finesse & la ruse, que la franchise & la bonne foi... J'y ai été attrapée, moi, qui vous parle, & voilà pourquoi j'ai renoncé à l'intrigue & aux détours... Enfin, je vais cependant les employer encore pour vous servir; je vais mentir à cette pauvre Marquise, qui se fie à moi; je vous donne-là une grande preuve d'amitié : cette affaire est si intéressante pour vous, que je ne puis m'y refuser; mais je ne vous cache pas que

j'ai de mauvais pressentiments. Madame de Bléville m'en impose, je l'avoue; elle a une candeur, un naturel, qui m'attendrissent malgré moi; quand je veux la séduire, c'est elle qui me gagne; & sa droiture & sa bonté me font mille fois rougir en secret de mes tromperies & de moi-même.

L A B A R O N N E.

Vos tromperies!... Mais vous êtes folle; mon fils n'est-il pas un excellent parti? Par sa naissance & sa fortune, n'est-il pas fort en droit de prétendre à la fille de Madame de Bléville? En contribuant au succès de cette affaire, ferez-vous faire un mauvais mariage à cette jeune personne?

B É L I N D E.

Non, sans doute; mais enfin, pour décider la Marquise, il faut la tromper sur votre caractère; il faut, en un mot, faire mille mensonges....

L A B A R O N N E.

Vous voulez peut-être me persuader que vous n'avez jamais menti?...

B É L I N D E.

Oh, mon Dieu non; j'ai eu tant de fois cette complaisance pour vous! mais je ne mens que par foiblesse & point par inclination, & dans ce cas le remords & le dégoût suivent de près la faute.

L A B A R O N N E.

Je ne comprends rien à tout cet étalage de beaux sentiments; ce que j'entrevois, c'est que sûrement quelque intérêt que j'ignore, vous fait parler.

L'Intrigante,

B É L I N D E.

Ainsi, vous ne me croyez pas?

L A B A R O N N E.

Mais le *galimathias* ne m'a jamais séduite, vous le savez, ma chère Bélinde.

B É L I N D E.

Malheur à celui qui nomme *galimathias*, des mouvements si simples de repentir & de sensibilité. Quand j'agis contre ma conscience, je me fais gré du moins du combat que j'éprouve; s'il me fait souffrir, en même-temps il me console, en me prouvant que l'action que ma raison condamne, répugnoit à mon cœur, & n'étoit pas faite pour lui: alors j'attribue mes fautes à de mauvais conseils, à des liaisons dangereuses; je me raccommode avec moi-même, & je puis espérer que l'expérience & les réflexions m'arracheront à des égarements dont je gémis & que je hais.

L A B A R O N N E.

Quelle déclamation!... Quelle violence!... Vous êtes véritablement en colere...

B É L I N D E.

Oui, j'en conviens. Je ne puis supporter de vous voir une défiance injurieuse qui ne vous quitte jamais; vous avez la manie de supposer toujours des desseins secrets & mystérieux; les paroles ne sont pour vous que des signes trompeurs, faits pour déguiser la vérité.... Avec des idées semblables, comment voulez-vous conserver des amis? Mais je ne veux plus me fâcher ni me brouiller; vous m'avez rendu plusieurs

services ; tels que fussent vos motifs , je ne dois pas l'oublier. Je puis vous être utile , j'y ferai mes efforts , foyez-en certaine ; mais je proteste que c'est la dernière fois que je me laisserai aller à une complaisance contraire à mes principes & à mon inclination.

L A B A R O N N E.

Pour moi je ne prends point le même engagement ; car je sens que rien ne me coûtera pour vous obliger & vous témoigner ma reconnoissance.

B É L I N D E.

Eh bien , vous m'offensez encore ; pensez-vous qu'il soit nécessaire de me promettre des récompenses pour réchauffer mon zele ?

L A B A R O N N E.

Mon Dieu que vous êtes pointilleuse & susceptible ! . . . tout ce que je vous dis vous révolte . . .

B É L I N D E.

C'est que vous employez l'artifice , que vous m'en supposez , & que je n'en ai point ; & voilà comme l'art peut devenir nuisible ! . . . Ah ! je vous le répète , craignez Madame de Bléville ; craignez , en voulant la flatter , de la choquer mortellement : songez qu'elle est la droiture & la franchise même ; & , croyez-moi , renoncez avec elle à tous ces vains détours.

U N V A L E T - D E - C H A M B R E , à la
Baronne.

L'homme vêtu de noir est dans le cabinet de Madame . . .

LA BARONNE.

C'est bon. Mes chevaux sont-ils mis ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame.

LA BARONNE, à *Bélinde*.

Il faut que je sorte dans l'instant, pour une importante affaire. Je reviendrai bientôt, ne vous en allez pas ; car j'ai encore plusieurs choses à vous dire.

BÉLINDE.

A la bonne-heure ; je vous attendrai.

(La Baronne sort précipitamment.)

SCÈNE V.

BÉLINDE, seule.

QUELLE femme !... quel caractère !... C'est une grande folie d'avoir de l'amitié pour elle... Est-elle capable d'y répondre ?... S'engager avec Monsieur de Mirvaux à lui faire avoir ce Gouvernement, & le faire donner à un autre !... Et, ce matin encore, elle lui renouvelloit en ma présence toutes ses protestations !... Quelle fausseté !... Enfin, j'ai promis de la servir encore dans cette occasion ; malgré ma répugnance & mes scrupules, je tiendrai ma parole... Dans quelle situation embarrassante je me trouve !... Il faut que j'agisse contre ma conscience, ou que je trahisse une personne que j'ai aimée, & avec laquelle je parois aux yeux du monde intimement liée !...

liée ! . . . Ah ! je le fens , nos vertus dépendent sur-tout du choix heureux de nos amis . . . On vient . . . c'est Madame de Bléville : allons , dissimulons . . .

S C E N E VI.

LA MARQUISE, BÉLINDE.

BÉLINDE, *s'avançant vers la Marquise.*

LA Baronne vient de sortir ; mais elle va rentrer tout-à-l'heure.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas fâchée de vous trouver seule ; vous me témoignez tant d'intérêt , Madame , que chaque jour ajoute à ma confiance pour vous : je pourrois cependant vous soupçonner de partialité , puisque vous êtes l'amie intime de la Baronne ; mais je suis sûre que votre cœur est bon , ainsi il m'est impossible de craindre que vous ayez l'intention de me tromper.

BÉLINDE.

Eh bien , Madame , vous avez déjà vu deux fois la Baronne ; comment la trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Mais elle m'a paru bien affectée . . . J'ai facilement remarqué qu'elle se contraignoit avec moi . . . Elle a trouvé le secret de débiter dans une demi-heure de conversa-

tion, dix sentences contre l'intrigue & la dissimulation : elle a vanté cent fois sa *franchise* & sa *bonhomie* ; elle cherchoit tous les moyens imaginables de me louer & de me flatter. . . . Tout cela m'a beaucoup déplu, je vous l'avoue.

B É L I N D E.

Ne la jugez point là-dessus. Elle savoit vos préventions contre elle ; n'est-il pas simple que, d'après cela, elle ait été mal à son aise avec vous ?

L A M A R Q U I S E.

A une ame noble & franche, cette es-
pece d'embarras n'auroit dû inspirer que de
la sécheresse & de la froideur ; il n'est pas
naturel d'accabler de caresses & d'éloges,
une personne qu'on croit prévenue contre
nous ; elle a voulu me séduire, & elle a
manqué d'adresse dans cette occasion. Sans
un cœur droit & sensible, les calculs de
l'esprit sont souvent faux. . . . Mais je veux
suspendre mon opinion ; je fais combien il
est déraisonnable de juger légèrement, &
j'ai un si grand intérêt à connoître parfaite-
ment la Baronne! . . . Vous savez, Ma-
dame, la tendresse que j'ai pour ma fille ;
j'ai mis tous mes soins à former son carac-
tere ; mais elle n'a que seize ans ; en la
mariant aussi jeune, je ne puis me dissi-
muler que c'est la belle-mère que je saurai
lui choisir, qui perfectionnera ou gâtera mon
ouvrage : cette réflexion peut tout sur moi ;
dois-je céder mes droits sur ma fille à une
personne que je n'estimerois pas? . . .

B É L I N D E.

Non , sans doute ; mais foyez sûre qu'elle ne recevra de la Baronne que les meilleurs conseils....

L A M A R Q U I S E.

Les conseils, Madame, ne font rien sans l'exemple.

B É L I N D E.

Je vois à quel excès les ennemis de la Baronne l'ont calomniée auprès de vous.

L A M A R Q U I S E.

On prétend qu'elle est intrigante ; & si cette imputation est fondée , je ne lui donnerai sûrement pas ma fille. Mais je fais avec quelle légéreté & quelle injustice le monde juge à cet égard , & je n'ignore pas que l'envie & la malignité attribuent presque toujours à l'intrigue , ce qui n'est souvent que l'effet du bonheur ou du mérite. Ainsi , je vous le répète , je me dépouillerai de toutes préventions , & je ne jugerai que par moi-même.

B É L I N D E.

Il est certain que la Baronne a de l'activité dans le caractère ; rien ne lui coûte pour servir ses amis ; & , comme toutes les personnes obligeantes , elle est accusée d'intrigue par ceux qui ne la connoissent pas.

L A M A R Q U I S E.

Eh , comment peut-on confondre une vertu si précieuse avec un défaut si haïssable !... Le desir d'obliger vient du mouvement le plus naturel & le plus doux d'un bon cœur , d'une bienfaisance qui saisit tous

les moyens de se satisfaire : ce sentiment respectable & pur n'égarera jamais ; il fera craindre , en rendant un service , de commettre une injustice ; il ne produira jamais les trames secrètes , les complots nuisibles de l'intrigue , qui , toujours personnelle , sourde aux remords , insensible à l'amitié , n'agit que pour l'orgueil & pour son intérêt.

B É L I N D E.

Quelle peinture ! . . . oui . . . si je connoissois des intrigants , vous me les feriez haïr . . . Mais , vous dites qu'ils n'ont point de remords : j'en suis fâchée ; ils ne sont donc pas punis ?

L A M A R Q U I S E.

La privation de tous les délicieux sentimens des âmes pures , n'est-elle pas une assez grande punition ? . . . Le plus méchant de tous les hommes ne l'est que par sa faute ; parce qu'il a dédaigné de résister à ses passions : avant que sa foiblesse l'en ait rendu l'esclave , il a connu sans doute la douce compassion , la tendresse , & quelques mouvemens de générosité ; parvenu au terme funeste du dernier degré de corruption , ce souvenir de sa première jeunesse lui reste encore , & devient son cruel & juste chatiment , en lui prouvant l'existence de la vertu qu'il a trahie , & du bonheur auquel il a renoncé.

B É L I N D E.

Que j'ai de plaisir à vous entendre ! . . .

Mais, mon Dieu, qui vient déjà nous troubler?...

LA MARQUISE.

C'est ma fille. . . .

S C E N E VII.

LA MARQUISE, BÉLINDE, CAROLINE.

CAROLINE.

MAMAN. . . .

LA MARQUISE.

Eh bien? . . .

CAROLINE, *bas*.

Je desirerois bien vous parler. . . .

BÉLINDE.

Je ne veux point vous gêner. . . . Vous dînez ici?

LA MARQUISE.

Oui.

BÉLINDE.

La Baronne va sûrement rentrer; je vous laisse; je vous ferai avertir de son arrivée.
(*Elle sort.*)



S C E N E V I I I .

LA MARQUISE, CAROLINE.

L A M A R Q U I S E .

QUE vouliez-vous dire, mon enfant?...
C A R O L I N E .

Mon oncle m'a chargée de vous apprendre, maman, qu'on lui propose le Gouvernement qu'il desiroit, s'il veut renoncer à la place qui lui a été promise pour moi. Il ajoute, qu'avec le temps, il pourroit faire passer ce Gouvernement à celui que vous choisirez pour votre fils, & qu'en attendant, il lui en donneroit tous les appointements; ainsi que vous décidiez, & que vous lui écriviez sur le champ ce que vous préférez.

L A M A R Q U I S E .

Proposer le troc d'une place pour un Gouvernement!... Que signifie toute cette intrigue-là?...

C A R O L I N E .

Mon oncle desire que vous n'en parliez point, sur-tout ici.

L A M A R Q U I S E .

Je vois bien pourquoi; mon frere, depuis long-temps, a reçu la parole de la Baronne qu'elle solliciteroit cette grace pour lui, & qu'il veut lui cacher qu'il s'est adressé à un autre; je n'aime pas tout cela.... Je

ne reconnois point mon frere à cette conduite mystérieuse & détournée... Au reste, je vois qu'il préfere le Gouvernement : il est très-fait pour y prétendre par ses services, ainsi je vais lui conseiller de l'accepter. Mais, parlons d'un objet plus important, de votre mariage, ma chere Caroline : je trouve dans le parti qui se présente, beaucoup d'avantages relativement à la fortune ; mais je desire avant tout que la famille à laquelle je remettrai ce que j'ai de plus cher, soit digne de recevoir & d'adopter une fille telle que vous. Je veux que vous puissiez y trouver des exemples de vertu, des amis, & sur-tout des guides éclairés dont votre âge a tant de besoin. Je n'ai rien promis ; je ne prendrai aucun engagement sans votre aveu : vous verrez ce soir celui qui se propose, vous passerez la journée avec sa mere & sa sœur ; vous avez l'esprit juste, de la raison, & une ame pure ; c'en est assez pour être en état d'observer par vous-même : examinez avec attention la Baronne & sa fille ; songez que la premiere desire me remplacer auprès de vous, & que l'autre, si ce mariage a lieu, doit être votre compagne, votre sœur & votre amie.

C A R O L I N E.

Ah, maman, qui pourroit jamais vous remplacer auprès de moi ?... La belle-mere que vous me donnerez, me fera chere, sans doute ; elle pourra compter sur mon attachement & mon obéissance : mais je n'au-

rai jamais qu'une *seule mere*, mon vrai guide & ma premiere amie, ma mere enfin, car ce titre sacré renferme tous les autres; je ne les trouverai qu'en vous, maman, qu'en vous seule....

L A M A R Q U I S E.

Ce sentiment de préférence est juste; il fait mon bonheur, & j'y compte à jamais: mais enfin, ma fille, votre belle-mere aura le droit de prétendre à votre confiance, à votre attachement; il faut que vous puissiez l'estimer, puisqu'un de vos devoirs sera de la chérir... Ce choix, ma fille, est donc également important & pour vous & pour moi....

C A R O L I N E.

Il dépend de vous; pourrois-je en être inquiète? Votre expérience, maman, votre tendresse pour moi, vous feront facilement pénétrer le caractère de la Baronne.

L A M A R Q U I S E.

J'y mettrai tous mes soins. Mais, Caroline, je vous charge d'entretenir sa fille, & de tâcher de découvrir quels sont à-peu-près ses principes; je regarde ce moyen comme un des plus certains pour bien juger sa mere.

C A R O L I N E.

Ma cousine est dans le même couvent que Laurette; elle m'en a beaucoup parlé...

L A M A R Q U I S E.

Eh bien.

C A R O L I N E.

Elle m'a conté qu'elle avoit une tendresse

touchante pour son frere , qu'elle à un cœur excellent : elle m'en a cité mille traits de bienfaisance & de bonté , réellement intéressants ; enfin , ma cousine dit qu'elle ne lui connoît qu'un seul défaut , celui de trop parler...

L A M A R Q U I S E.

Ah , tant pis. Ce défaut peut entraîner à tant de vices !... Les médisances , les indiscretions , les tracasseries , les mensonges viennent souvent bien moins de la méchanceté , que de ce desir immodéré de toujours parler , d'avoir toujours quelque chose à dire. D'ailleurs , ce défaut est aussi ridicule qu'il est dangereux ; il enlaidit particulièrement les femmes , en leur ôtant cet air de réserve , de modestie & de réflexion qui leur sied si bien ; enfin , il nuit à l'esprit comme aux agréments , en privant des plus sûrs moyens de s'instruire , que la jeunesse ne peut trouver que dans le silence & l'observation. Mais nous nous oublions ensemble... Il faut que j'écrive à votre oncle avant le dîner ; passons dans le cabinet de la Baronne. Venez , ma fille.
(Elles sortent.)

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, LAURETTE.

LAURETTE.

RESTONS ici, ma chere Caroline, & causons en liberté. . . . Que je suis heureuse de trouver une occasion de vous entretenir sans témoins. . . . & de pouvoir vous dire à quel point je desire votre amitié. . . .

CAROLINE.

En vérité, vous n'aurez pas de peine à l'obtenir.

LAURETTE.

Maman me recommandoit ce matin de mettre tous mes soins à la gagner; mais cet ordre de sa part étoit inutile; je ne suis que le mouvement de mon cœur, & je n'agis point du tout par politique, je vous assure. . . . Il en faut pourtant quelquefois, de *la politique*; -c'est ma bonne qui dit cela, en parlant de maman, que l'on me cite toujours pour son esprit & son adresse. . . . Mais, revenons à ce que nous disions; je vous proteste que je vous aimerai toujours, je le sens. . . . Mon Dieu, que n'avons-nous

été élevées ensemble! . . . Mais peut-être n'avez-vous jamais été mise au couvent? . . . Non? . . . Que vous êtes heureuse, c'est un grand bonheur de n'avoir jamais quitté sa mere, n'est-ce pas? . . . Ah, vous avez bien raison, je le pense comme vous. . . . Ah ça, maintenant parlons de mon frere; parlons-en sans déguisement; n'y consentez-vous pas. . . . Vous souriez; que j'aime cette réponse! Oui, c'est m'en dire assez; vous êtes d'une franchise qui me charme; je me rendrai digne de votre confiance, soyez-en sûre; & puisque vous m'ouvrez votre cœur, je vous avouerai naturellement que mon frere n'a rien de caché pour moi; il est transporté de son bonheur. . . . il y a plus d'un an qu'il vous aime. . . . Vous êtes étonnée; je fais bien que vous ne l'avez jamais vu, mais il vous connoît. . . . En allant à Strasbourg, il a passé par. . . . la Terre où vous demeurez tous les étés, n'est-elle pas en Languedoc? Oui. . . . Eh bien, il s'est un peu détourné pour passer près de votre château; il se déguisa en payfan, il vous vit plusieurs fois, il vous trouva charmante, & il m'écrivit là-dessus une lettre! . . . oh, la plus jolie lettre! . . . je vous la montrerai quelque jour. . . . Il est bien aimable, mon frere. . . j'espere qu'il vous plaira. . . . Il y avoit à Strasbourg une jeune Demoiselle qui auroit bien voulu l'épouser; il m'a conté cela. Elle étoit belle comme un ange; mais mon frere étoit insensible pour elle, parce qu'il

vous aimoit.... Et.... avez-vous lu l'histoire de Grandisson ? Eh bien , celle-là y ressemble. Oui.... cette pauvre Demoiselle est devenue folle comme Clémentine , &.... il y a trois ans qu'elle est dans ce triste état.... Voyez un peu de quoi vous êtes cause!....

C A R O L I N E.

J'avoue....

L A U R E T T E.

Mais , dites - moi , quand mon frere me questionnera sur vos sentiments , que lui répondrai-je?...

C A R O L I N E.

Comment?...

L A U R E T T E.

Rien? ... Oh , cela feroit trop cruel! ... Je lui dirai que vous êtes touchée de sa constance. Vous ne le voulez pas? ... Vous devez être plus réservée? ... Votre remarque est très-juste. Eh bien , j'éviterai de me trouver seule avec lui , afin de ne pas céder à la tentation de lui détailler tout notre entretien.... Et le jour du mariage n'est pas encore fixé? ... Tant pis , je voudrois que ce fût demain.... A propos , j'ai déjà commandé ma robe pour le jour de la noce ; elle sera blanche & lilas.... Vous n'aimez pas le lilas.... Il est vrai que je suis bien brune , il ne me siéra pas ; vous avez raison , je vous remercie de l'avis. J'en aurai une autre bleue & argent , faite à l'Angloise , & relevée en draperie avec des glands de paillon.... Ne faudroit-il

pas que la jupe fût coupée ? de satin blanc, par exemple ?... A la bonne heure, je l'aime mieux aussi... Voilà un excellent conseil ; en vérité, vous avez bien du goût, &....

CAROLINE, *regardant à sa montre.*

Pardonnez, mais il est quatre heures, je suis obligée de vous quitter....

LAURETTE.

Quoi ! sitôt ?...

CAROLINE.

Il faut que j'aie retrouvé ma mere.

LAURETTE.

Embrassez-moi donc. Voilà un entretien qui m'a fait un bien grand plaisir. Je ne l'oublierai jamais ; mais je n'en abuserai point ; soyez sûre que je serai discrète. Adieu, ma chere Caroline.

CAROLINE, *à part.*

Pauvre Laurette !... Ah, que sa mere est condamnable, de ne l'avoir pas corrigée de cet odieux défaut !...

LAURETTE.

Vous me parlez, je crois ?

CAROLINE.

Non... Adieu... Je ne puis rester plus long-temps... (*A part en s'en allant.*) Elle m'intéresse, & je la plains ; mais jamais, je l'espère, elle ne fera ma sœur. (*Elle sort.*)



S C E N E II.**LAURETTE** *seule.*

ELLÉ a l'air attendri... J'ai gagné son amitié, je m'en flatte; cela est juste, car je l'aime déjà véritablement; elle est si douce, si obligeante! comme sa conversation est aimable!... Que je serai heureuse d'avoir une belle-sœur si charmante; elle fera le bonheur de mon frere; & mon frere m'est si cher!... Oui, si ce mariage manquoit à présent, je sens que je ne m'en consolerois jamais.

S C E N E III.**LA BARONNE, LAURETTE.****LA BARONNE.****LAURETTE...****LAURETTE.**

Maman....

LA BARONNE.

Je vous cherchois... J'ai appris de jolies choses de vous.... Comment vous composez des histoires, vous mentez, & avec moi?...

LAURETTE.

Quoi donc, maman?...

L A B A R O N N E.

Vous prétendiez ce matin que vous connoissiez beaucoup Mademoiselle de Bléville ; c'étoit, disiez-vous, votre amie intime ; & vous ne l'aviez vue qu'une fois.

L A U R E T T E.

Cela est vrai , maman . . . Mais je la connoissois de réputation . . . Elle a une de ses cousines dans mon couvent.

L A B A R O N N E.

Oui , je le fais ; sans quoi je croirois que c'est encore un nouveau mensonge que vous me faites : quand on est menteuse , on perd le droit d'être crue , même lorsqu'on dit la vérité. Eh bien , cette cousine vous a beaucoup parlé d'elle ? . . .

L A U R E T T E.

Oui , maman ; elle m'a même montré plusieurs de ses lettres , & souvent je la chargeois de quelques petites commissions pour Caroline ; de maniere que nous avons une espece de correspondance l'une avec l'autre : ainsi je n'avois pas tort de dire que je la connoissois.

L A B A R O N N E.

Vous avez toujours au moins fort exagéré , & c'est un grand tort ; je vous prie de n'y plus retomber : si cela vous arrivoit encore , vous ne me trouveriez pas la même indulgence. Dites-moi, vous venez de causer long-temps avec Mademoiselle de Bléville ; que vous a-t-elle dit ?

L A U R E T T E.

Ah , maman , j'en suis enchantée . . .

L A B A R O N N E.

Comment ?

L A U R E T T E.

Je vais vous rendre compte de notre entretien. . .

L A B A R O N N E.

Ah ça, Laurette, point de broderies. . .

L A U R E T T E.

Non, maman, je ne me permettrai pas la moindre exagération. D'abord, c'est moi qui ai parlé la première.

L A B A R O N N E.

Je m'en doute, car vous trouvez un grand plaisir à parler.

L A U R E T T E.

Je lui ai fait des protestations d'amitié ; elle m'a répondu de la manière la plus tendre : je ne pourrois pas bien répéter les termes, je ne veux pas mentir, je ne m'en souviens pas ; mais je me rappelle que j'en étois charmée : & puis j'ai vanté mon frère ; & elle m'a témoigné que cet éloge lui plaisoit beaucoup : cependant elle m'a priée instamment de ne le pas dire à mon frère ; elle a ajouté que la réserve ne lui permettoit pas de lui avouer encore ses sentiments. . .

L A B A R O N N E.

Elle a dit cela. . .

L A U R E T T E.

Oui, maman, mot à mot. . .

L A B A R O N N E.

Prenez garde, Laurette ; si vous mentez, je ne vous croirai de ma vie.

LAURETTE.
Maman, je vous jure, je vous proteste que je n'invente rien...

LA BARONNE.
Allons, poursuivez; qu'avez-vous répondu?

LAURETTE.
Attendez, maman, car j'ai tant de peur d'exagérer... Ah, je me souviens... Je lui ai promis la plus grande discrétion... & enfin j'ai parlé du jour de la noce; j'ai dit que j'aurois une robe lilas; là-dessus elle a répondu que le bleu me seroit davantage...

LA BARONNE.
Elle est entrée dans ces détails?...

LAURETTE.
Tout simplement; & elle m'a conseillé une robe à l'angloise coupée, & relevée avec des glands de paillon bleu...

LA BARONNE.
Je voudrois pour toute chose au monde que ce récit fût vrai; mais Laurette...

LAURETTE.
Maman, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas exagéré d'un mot; & pour mieux vous prouver ma vérité dans ce moment, je vous avouerai que quelquefois j'ai l'habitude d'ajouter un peu à ce que je conte, & que même tout-à-l'heure, avec Caroline, j'ai inventé une petite histoire pour faire valoir mon frere; mais à présent, dans tout ce que je viens de vous dire, je vous jure que je ne crois

pas avoir menti, ni même exagéré le moins du monde. Enfin, demandez à Mademoiselle de Bléville elle-même, je suis sûre qu'elle en conviendra.

L A B A R O N N E.

Allons, ma fille, je vous crois, & vous me causez une joie infinie; je regarde maintenant le mariage de votre frère comme une chose faite; car Mademoiselle de Bléville peut tout sur sa mère.

L A U R E T T E.

Ah, maman, j'oubliois... Quand elle m'a quittée, notre conversation l'avoit tellement touchée, qu'elle avoit les larmes aux yeux en m'embrassant; je crois bien qu'elle vouloit me le cacher; car elle est partie avec beaucoup de précipitation.

L A B A R O N N E.

J'entends la voix de Bélinde; laissez-nous, Laurette; Madame de Bléville ramènera ce soir sa fille à huit heures pour l'entrevue.

L A U R E T T E.

Maman, vous me ferez avertir?

L A B A R O N N E.

Oui, sûrement. Allez, ma fille.

L A U R E T T E *à part, en s'en allant.*

Je suis contente de moi, car pour le coup je n'ai dit que la vérité. (*Elle sort.*)



SCÈNE IV.**LA BARONNE, BÉLINDE.****LA BARONNE.**

VENEZ, venez, ma chere Bélinde, j'ai plusieurs choses à vous dire qui vous feront plaisir. A présent j'imagine que vous ne douterez plus du succès de notre affaire.

BÉLINDE.

La Marquise vous a donc donné sa parole ?

LA BARONNE.

Non, pas encore ; mais elle m'a fait entendre qu'elle laisseroit cette décision à sa fille ; & je suis sûre que Mademoiselle de Bléville desire vivement ce mariage, & même qu'elle y compte.

BÉLINDE.

Mais comment pouvez-vous favoir cela positivement ?

LA BARONNE.

Par Laurette, à qui Mademoiselle de Bléville l'a dit.

BÉLINDE.

Laurette me paroît une charmante enfant ; elle est douce & sensible, mais bien étourdie, & j'ai cru remarquer qu'elle altere un peu ce qu'elle conte... Elle a un tel besoin de parler!...

L A B A R O N N E.

Cela est vrai, & je viens dans l'instant de la gronder fortement là-dessus. Mais pour cette fois, je suis certaine qu'elle m'a dit l'exacte vérité, & avec des détails si naïfs & si naturels, qu'il ne peut me rester aucun doute à cet égard. Je voulois vous dire encore que je reçois à l'instant un billet de Madame de Saint-Alban, qui me mande que notre homme acceptera sûrement le Gouvernement, parce qu'il a envoyé chez elle pour la prier de le recevoir avant l'heure convenue, étant, dit-il, fort pressé de terminer.

B É L I N D E.

Eh bien, l'affaire est donc faite à présent ?

L A B A R O N N E.

Non, parce que Madame de Saint-Alban étoit forcée de sortir, & que, d'après la première convention, elle s'étoit arrangée pour ne rentrer qu'à sept heures.

B É L I N D E.

Il en est cinq ; ainsi dans deux heures nous saurons le nom de cet homme, & il apprendra le vôtre.

L A B A R O N N E.

La Marquise revient à huit heures, & je pourrai lui annoncer que sa fille aura une place ; tout cela est arrangé à merveille. Convenez que j'ai bien conduit cette affaire : je vous avoue que mon amour-propre est véritablement satisfait. Vous l'aviez piqué ce matin par toutes vos craintes, & je ne suis pas fâchée de vous prou-

ver qu'il n'y a rien dont je ne puisse venir à bout, quand je le veux décidément. Cette femme, que vous m'aviez représentée comme une personne si redoutable, si pénétrante, est au vrai d'une médiocrité... & avec son air froid & sérieux, elle est fort loin d'être insensible à la louange; d'ailleurs, j'ai pris la forme qui pouvoit lui plaire, & je vous assure qu'elle est persuadée que je suis la meilleure femme, la plus unie & la plus naturelle qu'elle ait jamais connue.

B É L I N D E.

Je souhaite qu'aucun revers ne vienne troubler cet enivrement de joie & d'amour-propre... Mais, voici Lisette, qui a sûrement quelque chose de très-pressé à vous dire; car elle paroît bien agitée...

S C E N E V.

LA BARONNE, BÉLINDE,
L I S E T T E.

L A B A R O N N E.

Q U E voulez-vous?

L I S E T T E.

Ah, Madame, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre.

L A B A R O N N E.

Qu'est-ce que c'est donc?

L I S E T T E.

Mademoiselle Laurette.... je suis forcée de vous en avertir, vous a beaucoup nuï auprès de Madame de Bléville....

L A B A R O N N E.

Comment?...

L I S E T T E.

La femme-de-chambre de Madame de Bléville, qui est dans vos intérêts, est venue me donner cet avis. Elle a entendu une conversation de ses deux maîtresses, dans laquelle Mademoiselle Caroline disoit à sa mere que Mademoiselle Laurette lui avoit fait mille mensonges; qu'elle avoit toujours parlé, sans lui laisser jamais la possibilité de répondre un mot; enfin, Mademoiselle Caroline a ajouté que Mademoiselle Laurette, par ses mensonges & ses indiscretions, lui avoit donné contre vous, Madame, & contre votre famille, les préventions les plus fâcheuses & les mieux fondées.

L A B A R O N N E.

Appellez-moi Laurette.... Je suis outrée....

B É L I N D E.

Modérez-vous.... tenez, justement la voici. Comme elle vient précipitamment!... Qu'a-t-elle à nous dire?



SCENE VI.

LA BARONNE, BÉLINDE,
LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *toute essoufflée.*

MAMAN.... maman.... J'ai fait la découverte la plus importante....

LA BARONNE.

Taisez-vous. J'ai découvert, moi, que vous êtes un monstre de fausseté, & que vous déshonorez votre famille par le vice le plus bas & le plus odieux.

LAURETTE.

O Ciel!... Maman, je ne vous ai pas menti la dernière fois que vous avez daigné m'entendre; je le proteste....

LA BARONNE.

Otez-vous de mes yeux, vous me faites horreur.... Mademoiselle de Bléville est furieuse contre vous; & tout ce que vous m'avez conté d'elle, n'étoit qu'un tissu de mensonges.

LAURETTE.

Juste Ciel!... Mais j'aurois donc menti sans le savoir; car je vous jure, maman....

LA BARONNE.

Préparez-vous à retourner au couvent tout-à-l'heure.

LAURETTE.

Mais auparavant, maman, écoutez-moi,

je vous en conjure ; j'ai l'avis le plus essentiel
à vous donner....

LA BARONNE.

J'admire votre audace ; comment osez-
vous seulement soutenir mes regards ?

LAURETTE.

Votre colere & mon repentir m'accab-
lent, mais je dois parler....

LA BARONNE.

Encore une fois , taisez-vous ; je vous
ordonne de ne pas prononcer une parole
de plus....

LAURETTE, *à part.*

Ah, quel supplice!...

LA BARONNE.

Venez, Bélinde ; voyons quel parti nous
prendrons.... Venez. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

BÉLINDE, LAURETTE,
LISETTE.

LAURETTE, *arrêtant Bélinde.*

AH, Madame, par pitié, un moment....

BÉLINDE.

Laissez-moi, je ne veux pas vous en-
tendre....

LAURETTE.

L'intérêt de ma mere.... Celui de mon
frere....

BELINDE.

B É L I N D E.

A votre âge , quel avis utile peut-on donner ? . . .

L A U R E T T E.

Le hafard m'a fait découvrir . . .

M É L I N D E.

Vous êtes jeune , corrigez-vous d'un vice déshonorant ; pleurez-en les triftes conféquences , voilà tout ce que je puis vous dire. (*Elle veut fortir.*)

L A U R E T T E, *l'arrêtant toujours.*

Madame . . . Madame . . . écoutez-moi . . .

B É L I N D E.

En vérité , vous êtes folle ; Lifette , débarrassez-moi d'elle , je vous prie . . .

L I S E T T E, *arrachant des mains de Laurette la robe de Bélinde.*

Mais finiffez donc , Mademoifelle , la tête vous tourne.

L A U R E T T E.

Ah , quelle violence ! . . . Madame . . .

B É L I N D E.

Lifette , retenez-la . . . (*Elle fort.*)

S C E N E V I I I .

L A U R E T T E , L I S E T T E .

L A U R E T T E .

M A D A M E . . . Elle m'échappe . . . que je fuis malheureufe . . . Eh bien , Lifette , je n'ai plus d'efpérance qu'en vous . . .

L'Intrigante,

L I S E T T E.

Ah, Mademoiselle, point d'histoires, de grace...

L A U R E T T E.

Quoi, Lifette, refusez-vous aussi de m'entendre?

L I S E T T E.

Ma foi, Mademoiselle, quoique je ne sois qu'une femme-de-chambre, je n'ai pas plus de goût pour les menfonges que Madame Bélinde.

L A U R E T T E.

Je mérite toutes ces humiliations.... mais, Lifette, n'achevez pas de me désespérer; je n'ai que quinze ans, j'ai été mal élevée, plaignez-moi, & soyez sûre que cette terrible leçon m'a corrigée pour la vie.

L I S E T T E.

Ah, que ce langage me fait plaisir!...

L A U R E T T E.

Ecoutez-moi donc...

L I S E T T E.

Hai, hai... Vous allez retomber.

L A U R E T T E.

Eh, grand Dieu, voyez mes pleurs, voyez l'état où je suis; pouvez-vous me soupçonner de vouloir dans cet instant inventer une histoire?...

L I S E T T E.

Hélas, Mademoiselle, c'est que l'habitude en est si forte chez vous, que je suis convaincue que vous mentez souvent sans le vouloir.

L A U R E T T E.

Le temps se passe... & bientôt l'avis que j'ai à donner sera inutile... Ah, Lifette, si vous êtes capable de quelque compassion, encore une fois, laissez-moi parler; faut-il vous en prier à genoux? rien ne me coûte pour l'intérêt de mon frere. Lifette, ma chere Lifette, laissez-vous toucher... (*Elle se jette à genoux.*)

L I S E T T E, *la relevant.*

Eh, bon Dieu, Mademoiselle, que faites-vous? La fille de ma maîtresse à mes pieds, pour me demander de l'écouter!... Ah, ma chere Demoiselle, voyez donc à quel excès d'abaiffement de certaines fautes peuvent conduire! Moi, que votre confiance honoreroit tant, si vous étiez ce que vous devriez être, il faut que je sois humblement suppliée pour me décider à vous entendre... Pardonnez cette réflexion, je ne la fais que pour votre bien; car votre douleur & vos larmes me rendent tout mon respect pour vous. Parlez, Mademoiselle, parlez; je vous écoute.

L A U R E T T E.

Hélas, l'heure s'avance, & nous n'avons pas un instant à perdre. Vous savez que la fille de ma bonne est femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban?

L I S E T T E.

Oui...

L A U R E T T E.

Eh bien, elle est venue il y a une heure pour voir sa mere; & la trouvant sortie,

O ij

elle m'a demandée, & elle m'a conté que sa maîtresse lui avoit fait la confidence qu'une affaire qui devoit assurer le succès du mariage de mon frere, seroit terminée ce soir à sept heures.

L I S E T T E.

Mademoiselle, permettez, il n'est guere naturel que cette femme-de-chambre aille vous conter les confidences de sa maîtresse.

L A U R E T T E.

Mais elle me connoît beaucoup, elle vient sans cesse me voir au Couvent. D'ailleurs, elle a cru se faire un mérite auprès de moi, en me disant un secret qui ne lui paroît pas bien important, puisqu'il cessera d'en être un ce soir...

L I S E T T E.

Mais je vous observerai...

L A U R E T T E.

Au nom de Dieu ne m'interrompez plus... Cette fille m'a donc dit qu'un homme de la connoissance de sa maîtresse renonçoit à une place, en faveur d'un Gouvernement que maman lui faisoit avoir; cet homme vient ce soir à sept heures chez Madame de Saint-Alban; il ne fait pas le nom de maman, & maman ignore le sien, &...

L I S E T T E.

En vérité, Mademoiselle, je veux mourir si je comprends un mot à toute cette histoire...

L A U R E T T E.

Mais cet homme est justement M. de Mirvaux; voilà ce que cette femme-de-

chambre m'a appris ; vous devez sentir que lorsqu'on lui nommera mamar, il fera furieux, puisque...

L I S E T T E.

Eh bien, Madame n'a-t-elle pas promis un Gouvernement à M. de Mirvaux ; il l'aura, pourquoi feroit-il en colere ? ...

L A U R E T T E.

Mais vous ne m'avez donc pas écoutée ?

L I S E T T E.

J'étois un peu en distraction, je vous l'avoue...

L A U R E T T E.

Oh, mon Dieu, quelle épreuve ! ... ma patience est à bout... Lisette, je vous en conjure, allez trouver ma mere ; dites-lui seulement que cet homme inconnu de Madame de Saint-Alban, est M. de Mirvaux, & qu'elle aille sur le champ chez Madame de Saint-Alban, pour la prier de ne la point nommer, sans quoi le mariage de mon frere est rompu sans retour... Allez, ma chere Lisette, je vous en supplie...

L I S E T T E.

Madame me recevra fort mal...

L A U R E T T E.

Mais elle vous écoutera, dites-lui cela...

L I S E T T E.

Quoi ? que lui dirai-je ? ... que M. de Mirvaux ne veut plus du Gouvernement ? ...

L A U R E T T E.

Vous me mettez à la torture ; véritablement vous me tuez...

L I S E T T E.

Tenez, voilà Madame Bélinde, donnez-lui cette commission; car pour moi, Mademoiselle, je ne saurois m'en charger.

S C E N E I X.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

B É L I N D E.

VENEZ, ma chere Laurette, j'ai obtenu votre pardon; votre mere consent à vous voir & à vous embrasser.

L A U R E T T E.

Madame, j'ai parlé à Lisette, souffrez qu'elle vous dise...

B É L I N D E.

Eh bien, vous allez recommencer?... Eh, mon Dieu, apprenez donc à vous taire...

L A U R E T T E.

Madame; le mariage est rompu si l'on ne m'écoute...

B É L I N D E.

Ah ça, je suis chargée de vous imposer, de la part de votre mere, un silence absolu. Si vous dites un mot, un seul mot, je vous laisse... Vous n'avez ouvert la bouche depuis ce matin que pour conter des histoires qui n'ont pas le moindre fondement, & pour mentir avec une assurance qui, réellement, n'a point d'exemple; ainsi,

comment espérez-vous qu'on puisse vous croire, & même vous écouter une minute? Taisez-vous donc, votre pardon n'est qu'à ce prix... Quels pleurs!... quels sanglots!... Garder le silence, est donc un affreux tourment pour vous?... Je n'ai jamais rien vu de pareil...

LAURETTE, *regardant à sa montre.*

Il est sept heures un quart!... Allons, c'en est fait, je puis me taire à présent sans effort... l'avertissement que je voulois donner est inutile maintenant... O mon frere, je n'ai donc pu vous servir!...

BÉLINDE.

Que vient-elle de dire?... Mais j'entends la Baronne; venez, Laurette, au-devant d'elle.

SCENE X.

LA BARONNE, BÉLINDE,
LAURETTE, LISETTE.

LA BARONNE.

AH, Bélinde!... quelle aventure!...
Tout est rompu...

BÉLINDE.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Un billet de Madame de Saint-Alban
m'apprend la chose la plus imprévue...
Elle m'a nommée à cet homme inconnu,

qui aussi-tôt s'est levé, & l'a quittée avec
fureur...

B É L I N D E.

Et pourquoi?...

L A B A R O N N E.

Vous allez le comprendre; cet homme
étoit M. de Mirvaux lui-même...

B É L I N D E.

O Ciel!...

L A U R E T T E.

Ah, maman!... voilà de quoi je vou-
lois vous avertir; je le savois...

L I S E T T E.

Oui, je dois rendre témoignage à la vé-
rité; Mademoiselle Laurette me l'a dit...
J'avoue que je l'écoutois à peine, & que
j'ai refusé de vous informer de ce détail.

L A B A R O N N E.

Elle le savoit?...

L A U R E T T E.

Oui, maman; la femme-de-chambre de
Madame de Saint-Alban me l'avoit appris:
j'ai compris toute l'importance de cette dé-
couverte; mais vous n'avez pas voulu m'en-
tendre.

L A B A R O N N E.

Eh bien, sentez donc toutes les consé-
quence du vice odieux qui vous domine.
Vous pouviez me donner l'avis le plus uti-
le; vous pouviez rendre un service essen-
tiel à votre frere; mais vous êtes si mépri-
sée, que personne n'a daigné vous croire.
Enfin, la vérité, quand elle est dans votre
bouche, ne peut ni persuader, ni même se

faire écouter ; & , parce qu'elle vient de vous , elle est méconnue & confondue avec l'imposture.

L A U R E T T E .

Ah , maman , épargnez votre malheureuse fille ; depuis deux heures accablée d'une douleur mortelle , je me suis dit à moi-même tout ce qu'on peut me reprocher. Oui , j'avois un vice odieux qui me fait horreur , & que je déteste maintenant ; mais du moins , daignez croire que si l'on m'en eût fait plutôt connoître les affreuses conséquences , si j'avois toujours eu le bonheur d'être sous les yeux de ma mere , je ne serois pas aujourd'hui rejetée par elle , odieuse à moi-même , & méprisée par tout ce qui m'entoure... O maman , vous m'avez éloignée de vous !... votre fille infortunée vous étoit inconnue... ne me réduisez donc point au désespoir , en m'accablant de vos dédains & de votre haine... Non , je ne suis point méprisable... je le sens , je ne le suis point... & si mon repentir ne peut toucher , si l'on veut aggraver encore mon humiliation profonde... oui... j'oserois peut-être alors me plaindre à mon tour de l'éducation que j'ai reçue , & n'accuser qu'elle de mes fautes & de mes malheurs.

B É L I N D E , *à part.*

Affreux reproche !... & qui n'est que trop mérité.

L A B A R O N N E .

Quoi donc , vous vous oubliez à ce point !...
Sortez.

L A U R E T T E.

Ah, pardonnez-moi, maman... J'implore votre compassion.

L A B A R O N N E.

Vous n'en êtes pas digne; forttez, vous dis-je... Lisette, suivez-la...

L A U R E T T E, *en s'en allant.*

Ah, que je suis à plaindre!... (*Elle sort avec Lisette.*)

S C E N E X I & dernière.

L A B A R O N N E , B É L I N D E.

B É L I N D E.

EN vérité, vous la traitez avec trop de rigueur.

L A B A R O N N E.

Je suis hors de moi, je l'avoue...

B É L I N D E.

En effet, voilà d'étranges revers!... M. de Mirvaux étoit cet inconnu : mais il n'est point ami de Madame de Saint-Alban ; il n'a point de fille?...

L A B A R O N N E.

Afin qu'on le soupçonnât moins, il avoit prié Madame de Saint-Alban d'ajouter ces deux circonstances, qui m'ont en effet abusée, & la place qu'il avoit obtenue étoit pour sa niece...

B É L I N D E.

Pour cette même Mademoiselle de Bléville pour qui vous la vouliez... Quel hasard singulier!...

(*Un valet-de-chambre apportant un billet à la Baronne.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, c'est de la part de Madame la Marquise de Bléville.

LA BARONNE.

Il suffit. . . . (*Le valet-de-chambre sort, la Baronne lit le billet.*)

BÉLINDE, à part.

Je devine aisément ce que ce billet contient! . . .

LA BARONNE, après avoir lu.

Je m'y attendois. . . Elle me rend ma parole, & rompt entièrement.

BÉLINDE.

Ah, ma chere Baronne, je vous l'avois prédit; vous êtes la victime de vos propres artifices. Que de peines perdues! que de subtilités nuisibles! . . . Dans l'affaire la plus importante de votre vie, l'art & les détours ont détruit ce que la seule droiture auroit fait réussir; ouvrez donc les yeux, & voyez qu'on peut échouer par l'intrigue même, que dans les affaires publiques & particulières, la bonne foi est utile autant qu'elle est aimable; que l'intrigant n'aura jamais que des succès passagers, & qu'à mérite égal, l'honnête homme franc dans ses démarches, inviolable dans sa parole, déconcertera ses ruses, dévoilera son manège, & l'emportera toujours sur lui.

LA BARONNE.

Oui. . . j'ai fait une grande faute; j'aurois dû, avant de me laisser nommer, dé-

couvrir quel étoit cet homme inconnu ; voilà de quoi je me répens... Il ne faut plus songer à cette affaire ; je dois à présent m'occuper de ce Gouvernement... J'ai là-dessus plusieurs projets confus... Je vais chez Madame de Saint-Alban... elle m'a bien mal servie ; je soupconne là-dessous quelque trahison... je ne me fierai plus à personne... tout ceci a tourné d'une manière qui n'est pas naturelle... Mes yeux s'ouvrent par degrés... sûrement vous aurez fait quelque indiscretion... Vous m'avez montré une si *grande tendresse* pour Madame de Bléville !... Enfin , je viendrai peut-être à bout de pénétrer le mystere de cet étrange complot. Je suis bien-aïse au moins que vous fachiez que je n'en suis pas entièrement la dupe. Adieu. Pardonnez-moi de vous laisser ; mais il faut absolument que je sorte , & je ne puis différer davantage. (*Elle sort.*)

B É L I N D E, *seule.*

Je reste confondue ? Enfin , elle s'est donc tout-à-fait dévoilée. Quel amour-propre bas & méprisable ! Quelle ame fausse & soupçonneuse ! Ah , l'horrible chose que le fond du cœur d'un intrigant de profession ! Ils font bien de se masquer ; qui pourroit les voir à découvert , sans dégoût & sans indignation !... Sortons de cette maison , où se font tramés tant de complots obscurs ; où l'on ne respire que le mensonge & l'artifice ; ah , sortons-en , & pour n'y rentrer jamais. (*Elle sort.*)

Fin du Tome second.



121173





May 2nd 1792

~~D. 67~~

Miss Cherry

